

DELLY

Une misère dorée



BeQ

Delly

Une misère dorée

roman

La Bibliothèque électronique du Québec
Collection *Classiques du 20^e siècle*
Volume 249 : version 1.0

Des mêmes auteurs, à la Bibliothèque :

Entre deux âmes

Gilles de Cesbres

Esclave... ou reine ?

L'étincelle

L'exilée

Le rubis de l'émir

La biche au bois

Aélys aux cheveux d'or

L'orgueil dompté

La maison des Rossignols

Le sphinx d'émeraude

Bérengère, fille de roi

Le roi de Kidji

Elfrida Norsten

Une misère dorée

Édition de référence :

Feuilleton de *L'Ouest-Éclair*, 1920.

I

« On offre à une famille de trois ou quatre membres au plus le logement et la nourriture dans une demeure seigneuriale, à des conditions requises qui seront exposées à qui en fera la demande. Le domaine est admirablement situé, dans une des plus belles contrées forestière de l'Autriche. Écrire poste restante aux initiales I.-L., à Vienne. — On exigera les plus sérieuses références. »

Le professeur Lienkwicz abaissa un peu le journal qu'il tenait très rapproché de ses yeux de myope. Une expression pensive paraissait sur sa physionomie fine, flétrie par l'âge, les soucis et la souffrance physique, dans ses yeux bleus où, malgré les tristesses passées et présentes, se lisaient toujours la sérénité, l'invariable bonté, la douceur un peu mélancolique qui révélaient si bien l'âme d'Adrian Lienkwicz : aimable,

affectueuse, paisible, mais un peu faible, aisément découragée sous les épreuves de la vie..., âme charmante, mystique, éprise des passés lointains et des légendes d'autrefois, capable de se sacrifier sans murmure au devoir, mais fort peu apte à réagir et à lutter.

Adolescent, il avait été, à l'Université de Vienne, à la fois adoré et tourmenté de ses camarades. Ceux-ci raillaient sa tranquille aménité, ses goûts studieux et paisibles, sans pouvoir échapper toutefois à la séduction de cet être souriant et affable, généreux jusqu'à l'imprudence, qui savait apaiser d'un regard les plus farouches bretteurs et ne connaissait pas le moyen de refuser à qui que ce fût son aide matérielle ou morale.

Jeune homme, il avait conquis, par sa douceur élégante et ses manières raffinées, la fille du professeur Zulman. Par un effet de la loi des contrastes, ces deux êtres très différents s'étaient sentis attirés l'un vers l'autre. Sidonia Zulman était une nature combative, douée d'énergie et de décision, apte, prétendait son père, à conduire de

grandes entreprises. Elle était bonne aussi – non pas toutefois à la manière d’Adrian. Grâce à elle, les débris de la fortune des Lienkwicz se trouvèrent sauvés de la ruine qui avait englouti le reste ; la générosité du professeur fut dirigée par une intelligence pondérée, qui saisissait aussitôt le bien fondé des demandes et savait prémunir l’excellent cœur d’Adrian contre les entraînements irréfléchis.

On conçoit quelle fut la douleur, l’affolement plutôt du pauvre homme, lorsque cette compagne tendrement aimée lui fut enlevée par une rapide maladie, et qu’il se vit seul avec deux enfants, dont l’aînée atteignait dix ans.

Il quitta Vienne, où il trouvait trop poignant le souvenir de Sidonia, et obtint une chaire d’histoire à Prague. Père tendre et dévoué, il ne voulut pas se séparer de ses enfants et leur donna une gouvernante chargée tout à la fois de diriger la maison et de surveiller l’éducation des chers petits êtres.

Mais le doux professeur était un maître bien aveugle, et sa fortune se trouva bientôt mise en

coupe réglée, d'abord par la gouvernante, habile et peu scrupuleuse personne, ensuite par deux faux amis, parasites sans vergogne... tant et si bien que le jour où Adrian Lienkwicz, fatigué, se vit dans l'obligation d'abandonner sa chaire, il constata avec stupeur que ses revenus suffiraient à peine à le faire vivre très modestement avec ses deux enfants.

Ce fut un coup fort rude pour lui, déjà affaibli. Il tomba malade et fut admirablement soigné par sa fille Wilma qui semblait avoir hérité des idées organisatrices de sa mère.

Ils vivaient ainsi tous trois, très dignes dans leur gêne, visités par quelques amis des mauvais jours. Leur plus pénible épreuve était l'infirmité de Ladislav, le frère de Wilma, que des crises articulaires d'une extrême violence réduisaient à l'immobilité. Le médecin avait déclaré récemment que le climat de Prague lui semblait préjudiciable au jeune malade, et que l'air sain et vif de la campagne, celui des forêts surtout, obtiendrait peut-être, sinon la guérison, tout au moins une amélioration notable.

Depuis lors, le professeur et sa fille cherchaient une combinaison qui leur permit de tenter cette cure avec le moins de frais possible.

Était-ce la réponse à ces recherches que venait de trouver inopinément Adrian Lienkwicz à cette page de journal ?

Il demeura un long moment songeur, puis, se penchant vers une porte demeurée ouverte, il appela :

– Wilma !

Une chaise fut remuée dans la pièce voisine, une jeune fille grande et svelte parut dans l'ouverture de la porte.

Malgré sa très simple tenue de ménage, Wilma Lienkwicz avait une allure remarquablement élégante, un port de tête légèrement altier que corrigeait d'ailleurs la douceur enveloppante de ses yeux superbes, d'un bleu foncé, qui rappelaient ceux de son père, avec une forte dose de volonté en plus. Sans avoir une absolue régularité de traits, elle était en réalité plus que belle, l'expression à la fois fière et aimable de sa

physionomie lui communiquant un charme inexprimable augmenté par le contraste de ses cheveux très noirs avec ses yeux bleus.

– Qu’y a-t-il, cher papa ? demanda-t-elle avec intérêt.

– Tiens, lis ceci, mon enfant, dit-il en lui tendant le journal.

Elle parcourut l’entrefilet, puis regarda son père d’un air interrogatif.

– Oui, j’ai pensé que cela pourrait peut-être nous convenir, Wilma.

– Oui, il s’étiole, ici. Et à vous, mon père, la campagne ferait un bien immense, j’en suis certaine.

– Je le crois. Toi-même, tu en ressentiras les bons effets, ma fille. Tu te fatigues, tu te surmènes pour soigner ton frère et moi-même, pauvre être inutile.

Wilma se pencha, son bras caressant entourant le cou de son père et ses lèvres baisèrent le front parsemé de rides.

– Mon père chéri, si vous saviez combien me

sont doux ces devoirs, combien votre fille est heureuse de vous entourer de soins et d'affection ! Et comme elle voudrait faire plus encore !

Le regard ému du professeur se leva vers le beau visage penché vers lui.

– Oui, je sais que tu es la meilleure des filles, ma Wilma, je sais que tu aimes ton pauvre père, toujours faible et malade. Mais je voudrais tant te voir paisible et heureuse, délivrée de ces occupations vulgaires, libre de développer la belle intelligence que Dieu t'a accordée !

Un sourire très gai parut sur les lèvres de Wilma.

– Et moi, cher papi, je ne demande qu'une chose : continuer à vous servir tous deux, à être aimée de vous et à conserver le courage et l'activité dont Dieu m'a gratifiée. Avec cela, et tant qu'elle gardera sa foi chrétienne, votre Wilma ne sera jamais malheureuse... Bon, voilà ma soupe qui se sauve !

Elle s'élança vers la cuisine. Le professeur se

leva tout en murmurant avec attendrissement :

– Toujours gaie ! et si courageuse ! Ah, mon Dieu ! que vous êtes bon de m’avoir donné une telle enfant !

Il entra dans le petit parloir gentiment orné avec quelques-uns des meubles élégants d’autrefois. Sur une chaise longue, près d’une fenêtre donnant sur des jardins potagers, était étendu un jeune garçon d’une quinzaine d’années. À l’entrée du professeur, il tourna vers lui des yeux foncés, trop grands pour son visage amaigri, et qui ressortaient singulièrement sombres dans la pâleur mate de son teint. Cette jeune physionomie était extrêmement attachante, tant à cause de sa beauté frappante que de l’expression de souffrance résignée qui y était empreinte.

– Souffres-tu moins, mon cher enfant ! demanda tendrement le professeur en passant la main sur l’épaisse chevelure noire, extrêmement bouclée.

– Un peu moins, merci, mon père.

– Voici quelque chose qui pourra peut-être s'arranger pour nous, Ladislas... Qu'en dis-tu ? ajouta-t-il lorsque son fils eut parcouru l'annonce.

– Peut-être mon père. Mais ces conditions ?

– Je vais les demander, dit le professeur en se dirigeant vers son bureau.

Lorsqu'il eut rédigé un billet à l'adresse du mystérieux I.-L., il revint près de son fils.

Ladislas feuilletait une liasse de vieux parchemins. Il dit d'un ton pensif :

– C'est étonnant que vous n'ayez jamais recherché les origines de votre famille, mon père. Il me semble cependant que vous auriez pu trouver en Pologne quelques indices.

– J'ai commencé, Ladislas, mais c'était à l'époque de la mort de ta pauvre mère, et, découragé, j'ai tout laissé là. Je sais seulement qu'il n'existe plus de Lienkwicz en Pologne, que ce nom y est même complètement oublié. Sans doute, nos ancêtres s'étaient-ils depuis plusieurs siècles, établis en Autriche. Mais il est vraiment

singulier que nous n'ayons aucun papier de famille. Mon père disait que nous étions de race noble... Qu'importe ! Cela ne nous avancerait guère ! murmura-t-il avec un léger haussement d'épaules.

– Évidemment, mais j'aurais aimé à savoir quels furent nos aïeux, à connaître quelque chose de leur histoire, dit Ladislav dont le beau regard exprimait un regret. J'éprouve un grand plaisir à fouiller dans le passé, et, naturellement celui de ma famille doit m'intéresser plus que tout autre. Un éclair joyeux brilla dans les yeux du professeur.

– Oh ! tu es bien mon fils ! dit-il en saisissant les mains de Ladislav. À ton âge, j'avais déjà ces mêmes goûts, j'aimais l'étude comme toi, et surtout l'étude du passé. Mes camarades m'appelaient le « père Parchemin ». Et, de fait, rien n'égalait mon bonheur lorsque je palpais de vénérables papiers, témoins de cet « autrefois » qui m'attirait invinciblement... qui m'attire toujours, je l'avoue. On y oublie un peu le présent, pas toujours très gai.

– Non, pas toujours ! murmura pensivement Ladislas avec un regard mélancolique vers le ciel.

*

Le professeur reçut quelques jours après la réponse d'I.-L.... Celui-ci ou celle-ci – car l'écriture était féminine – l'informait des conditions requises : être apte à instruire des enfants de onze à treize ans, pouvoir justifier d'une honorabilité parfaite et avoir des goûts modestes et paisibles. On offrait un appartement de quatre pièces, vastes, bien exposées, une nourriture simple mais saine, le chauffage à volonté, et la jouissance du parc pour y faire des promenades. En retour, on demandait quatre heures de leçons par jour et la correction des devoirs donnés.

« Si ces conditions conviennent, ajoutait-on, veuillez nous renseigner sur vous-même, sur la religion à laquelle vous appartenez, et nous indiquer les personnes à qui nous pourrions nous

adresser pour les références. Après quoi, nous vous indiquerons le lieu de notre résidence. »

– Voilà bien du mystère, ne trouvez-vous pas, mon père ! dit Wilma lorsqu'elle eut pris connaissance de cette lettre, écrite en un style élégant mais assez bref. Toujours ces initiales...

– Cette personne ne veut sans doute pas livrer son nom à la curiosité de n'importe qui, observa le professeur. C'est assez naturel. Tu le vois, elle semble difficile sur la question honorabilité, et ceci est bon signe.

– Évidemment. Sur cette question nous n'avons rien à craindre. Quant aux autres conditions, nous les remplirions sans difficultés. Vous ou moi, alternativement, pourrions donner les leçons demandées, et il nous resterait encore du temps de libre, vous, mon père, pour travailler à votre *Histoire de la Bavière*, moi, pour m'occuper du ménage. La situation pourrait être agréable, certainement, mais, il importe d'être éclairé davantage.

Le professeur répondit à sa correspondante inconnue en donnant les détails demandés et en

indiquant les personnages d'une honorabilité incontestable à qui elle pouvait s'adresser pour les références.

Quinze jours s'écoulèrent sans réponse. Puis, un matin, le facteur remit à Wilma une enveloppe armoriée, timbrée d'une couronne comtale. La suscription était de la même main que la précédente lettre reçue.

– Voilà votre réponse, mon père, dit la jeune fille en entrant dans le parloir où le professeur expliquait à Ladislas une version grecque.

Adrian Lienkwicz brisa hâtivement le cachet et lut tout haut :

« Monsieur le Professeur,

« Les références me satisfont entièrement, vous me paraissez présenter toutes les conditions exigées par moi pour ceux qui viendront habiter sous notre toit. Si donc vous êtes toujours dans la même résolution, veuillez me le faire connaître. Pour ma part, je suis disposée à vous recevoir à Runsdorf, notre résidence. Vous y jouirez d'une

entière liberté en dehors des leçons, lesquelles pourront être données à votre choix, par vous ou votre fille, puisque vous la dites très instruite. J'attends donc votre réponse définitive.

« Quant à la religion, tout est pour le mieux, car nous sommes également catholiques, et Runsdorf possède une chapelle et un chapelain.

« Recevez, monsieur le Professeur, etc... »

Iolanthe, comtesse de Lëndau,

Au château de Runsdorf,
près Regensberg. Moravie.

– Oh ! oh ! c'est de la haute aristocratie ! dit le professeur en arrivant à cette signature. Les Lëndau sont de vieille et noble souche, de race quasi-princièrè. Originaires d'Alsace, ils ont dû s'établir en Autriche, vers le seizième siècle... Eh bien ! qu'en dites-vous, mes enfants ?

– Je dis, mon père, que nous devons à notre tour prendre des renseignements, déclara Wilma. Il faut savoir un peu ce que sont ces Lëndau, tout nobles qu'ils soient.

– Tu as raison ma sage Wilma. Mais à qui nous adresser ?

Elle réfléchit un moment, puis releva la tête.

– Votre ami Conrad Düntz n'est-il pas garde général des domaines que possède aux environs de Regensburg l'archiduc Ludwig ?

Le professeur se frappa le front.

– Eh ! oui, voilà notre affaire ! Je vais lui écrire en demandant une prompte réponse, afin de ne pas faire trop attendre cette noble dame.

Quelques jours plus tard, arrivait une lettre du garde général, ou plus exactement de son fils qui lui servait de secrétaire.

« Mon père, dans une chute de cheval, s'est fracturé le bras droit, écrivait Heinrich Düntz. Sans quoi, monsieur le Professeur, il ne m'aurait certainement pas laissé le plaisir de répondre à cette lettre qui l'a agréablement surpris en lui faisant entrevoir la perspective de vous posséder tout près de lui, car Nunsthal, notre demeure, est très proche de Runsdorf.

« Comme vous l'avez pensé, nous sommes fort à même de vous donner sur les Lëndau les renseignements indispensables. Runsdorf est une résidence séculaire, immense, d'aspect sévère mais admirablement située dans une vallée, à dix kilomètres seulement de Regensberg. Tandis que nous gelons l'hiver à Nunsthal, Runsdorf jouit d'une température beaucoup plus douce, due à cette position privilégiée. En outre, son entourage de forêts lui procure un air délicieux et fortifiant qui remettra certainement sur pied votre cher malade.

« Le parc est très étendu. Il y a un siècle, les domaines des comtes de Lëndau occupaient une grande partie de la contrée, mais peu à peu tout s'est fondu, absorbé par les prodigalités des seigneurs de Runsdorf, dont l'existence fastueuse défrayait les chroniques de la contrée. Aujourd'hui, il ne reste à leurs descendants que la demeure seigneuriale et quelques petites fermes, quelques champs sans importance.

« Néanmoins, les Lëndau me paraissent loin d'être pauvres. Ils mènent encore le train de

grands seigneurs et n'ont pas perdu un pouce de l'orgueil de caste héréditaire dans cette famille. Mais leur réputation est irréprochable, et je crois que vous pouvez sans crainte répondre à cette offre un peu singulière, je l'avoue. Pourquoi tout ce mystère lorsqu'il s'agit simplement, de la part de la comtesse, de procurer à ses enfants une institutrice pour laquelle la présence de sa famille lui enlèverait toute responsabilité morale ?

« Personnellement, je ne la connais pas, car vous pensez qu'un roturier, fût-il le fils d'un fonctionnaire particulièrement estimé de Son Altesse, n'a pas l'honneur d'être admis à Runsdorf. La morgue de cette famille serait peut-être le seul point pénible pour vous. Mais en gardant fièrement les distances, je pense qu'il n'y aurait pas de choc à craindre, les Lëndau étant gens courtois et de bonne éducation.

« On dit d'ailleurs la comtesse bonne sous son apparence hautaine. Il y a une jeune fille de dix-huit ans, un petit garçon, deux petites filles d'une douzaine d'années, tous élevés dans l'idolâtrie de leur vieux nom. Bon, j'oubliais le principal ! Sa

Seigneurie le comte Walther de Lëndau, fils aîné de la comtesse, seigneur actuel de Runsdorf et autres lieux, pour employer l'antique formule.

« Je le répète, c'est une famille sérieuse, vivant assez retirée en dehors des réceptions de la haute aristocratie et de quelques réunions très fastueuses données à Runsdorf. Je crois que vous seriez fort bien dans cette vieille demeure, monsieur le Professeur. Dites-nous donc vite si vous vous décidez, et, une fois à Runsdorf, n'oubliez pas que vos amis de Nunsthel attendent votre visite.

« Permettez-moi d'offrir mes respectueux hommages à mademoiselle Wilma, que j'ai vue toute petite fille à Vienne, alors que je n'étais qu'un garçonnet ébouriffé et turbulent dont elle se souvient peut-être. »

– Oh ! très bien ! dit Wilma en riant. Un petit blond, trapu et bruyant, mais très bon garçon.

– Il a de qui tenir. Son père est un cœur d'or. Et avec cela quelle belle intelligence, quelle distinction de manières !... Eh bien ! que décidons-nous, mes enfants ?

– Mais il me semble que rien dans cette lettre, n'est de nature à nous faire hésiter, fit observer Wilma. Comme le dit M. Düntz, nous n'aurons qu'à éviter de heurter l'orgueil des Lëndau en nous tenant à notre place et en sauvegardant ainsi nous-mêmes notre dignité... Qu'en dis-tu, Ladislas ?

– Je suis de ton avis. Nunsthal sera pour nous un agréable voisinage, et vous serez content de retrouver votre ami, mon père.

– Allons, le sort en est jeté ! déclara le professeur avec un soupir de soulagement. Je vais écrire à la comtesse de Lëndau, et dans une quinzaine de jours, nous serons en route pour Runsdorf.

II

Oui, ils étaient bien sur le chemin de Runsdorf, ce soir de printemps tiède et parfumé d'exhalaisons forestières. La voiture roulait doucement sur la route large, bien entretenue, qui traversait la forêt. Mais la nuit tombante empêchait les voyageurs de rien voir en dehors d'un rayon assez restreint, et, peu à peu, la somnolence s'emparait du professeur et de Ladislav, fatigués du voyage.

Wilma, elle, était très éveillée, et un peu mélancolique. Elle avait quitté Prague avec quelque regret, y laissant deux ou trois amies, mais ni son père, ni Ladislav n'avaient soupçonné cette tristesse qu'elle avait su leur dissimuler. À la gare de Regensberg, elle venait d'éprouver une désillusion, de ressentir une secrète amertume en ne trouvant, pour les attendre, qu'une voiture de louage que le cocher lui avait dit avoir été retenue

à leur intention par la comtesse de Lëndau. Cependant, les seigneurs de Runsdorf devaient avoir des équipages et serviteurs à leur disposition. Mais il jugeaient sans doute leurs nouveaux hôtes personnages de trop petite importance pour les déranger à leur intention.

Pourtant, le premier moment de contrariété passé, la raisonnable Wilma pensa :

« Après tout, qu'importe ! Nous sommes, suffisamment bien dans cet antique véhicule, et il n'entre pas dans nos conventions avec la comtesse qu'elle nous donnera la jouissance de ses voitures. »

Néanmoins, ce manque de prévenances était légèrement pénible et donnait à Wilma, dès le premier instant, la note exacte de leurs futurs rapports avec ces hôtes inconnus.

Depuis quelque temps, la voiture descendait sensiblement. Elle s'arrêta tout à coup. À la clarté des lanternes, Wilma distingua une grille majestueuse, puis, au-delà d'une cour qui semblait immense, une imposante façade dont plusieurs fenêtres, au rez-de-chaussée, étaient

brillamment éclairées. Et, dans la cour elle-même, des points lumineux annonçaient la présence de nombreuses voitures.

Le cocher descendit, ouvrit la grille et fit entrer son équipage après avoir agité une cloche au son grave.

Au moment où le minable véhicule, ayant traversé la cour, atteignit le grand perron circulaire, un galop de cheval retentit. Un cavalier apparut, sauta à terre et tendit un papier au domestique en livrée sombre qui venait d'apparaître.

— Un télégramme pour le baron de Holberg, dit-il.

Le domestique s'éloigna. Pendant ce temps, le professeur et Wilma descendaient de voiture. Laissant son père faire quelques pas pour chasser la somnolence, la jeune fille gravit le perron afin de trouver à qui parler.

Le vestibule voûté, immense, orné de magnifiques trophées de chasse, était bien éclairé, mais désert. Le son d'un orchestre, rythmant une

valse bruyante, parvenait aux oreilles de Wilma. La jeune fille, perplexe, se demandait de quel côté il lui fallait diriger, lorsqu'elle vit apparaître le domestique de tout à l'heure, grand vieillard droit et sec, dont les favoris blancs encadraient un visage rigide, où les yeux mettaient deux points aigus, très brillants.

– Nous sommes les personnes attendues par la comtesse de Lëndau, dit Wilma.

Il l'enveloppa d'un regard défiant, ses sourcils eurent un rapide froncement.

– M. le professeur Lienkwicz et ses enfants ? Très bien, mademoiselle. Je vais vous faire conduire à votre appartement. Voulez-vous entrer ici, tandis que j'irai prévenir la femme de chambre ?

Il lui désignait une vaste pièce, sans doute le vestiaire, car l'on y voyait une profusion de riches vêtements de femmes et de pardessus. Wilma s'assit sur une banquette où elle fut rejointe par son père.

– Très imposant ce domestique ! dit le

professeur en souriant. Si les maîtres le sont à proportion...

– Je n'aime pas beaucoup cette physionomie. Son regard m'est très désagréable...

Elle s'interrompt en entendant un bruit de voix derrière une porte demeurée entrouverte. Ces mots lui parvinrent, prononcés par un organe masculin froid et net :

– Nous sommes vraiment désolés que cette fâcheuse nouvelle nous prive de votre présence presque au début de la soirée.

En même temps, la porte s'ouvrait tout à fait. Une jeune personne vêtue de tulle rose entra, suivie d'un homme d'un certain âge, grand et fort, à l'air important, le visage garni d'une barbe grise taillée avec art. Derrière eux venait un jeune homme de haute stature, très mince, presque maigre, et dont l'allure éminemment aristocratique frappa aussitôt le professeur et Wilma.

Tous deux s'étaient levés. La jeune personne et le monsieur d'un certain âge leur jetèrent un

coup d'œil surpris, passablement dédaigneux.

Dans les yeux bruns, très beaux, que le jeune homme dirigeait vers eux, les voyageurs lurent un visible étonnement. Puis, tout à coup, il eut le geste d'un homme qui se dit : « J'y suis ! »

– Monsieur le professeur Lienkwicz, je suppose ? demanda-t-il en répondant avec une courtoisie hautaine au salut du père et de la fille.

– Lui-même... Est-ce à monsieur le comte de Lëndau que j'ai l'honneur de m'adresser ?

– Oui, je suis le comte Walter de Lëndau, répondit-il d'un accent quelque peu altier, S'occupe-t-on de vous, monsieur le professeur ?

– Oui, monsieur le comte.

– C'est bien. Soyez donc les bienvenus à Rundsorf. J'espère que vous vous y plairez, l'air y étant excellent et la vue incomparable.

Jugeant sans doute accompli ses devoirs d'hospitalités, il les invita du geste à se rasseoir et retourna vers ses hôtes auprès desquels un laquais surgi tout à coup s'empressait.

– J'espère que l'accident de monsieur votre

oncle n'aura pas de suites fâcheuses, dit-il en s'adressant à la jeune fille qui s'attardait à attacher sa mante de satin blanc. Son valet de chambre se sera peut-être alarmé trop vite.

– Selon sa coutume. Ce brave Wilhelm est un chien fidèle que la moindre souffrance de son maître met au désespoir, répondit-elle avec un sourire moqueur qui découvrit de fort jolies petites dents.

C'était, en vérité, une délicieuse créature, très jeune, petite, menue et fine comme une poupée de prix, avec, au milieu de son visage mat et délicat, deux immenses prunelles noires d'un éclat extraordinaire. Elle avait de jolis mouvements, très gracieux, un peu impatients parfois, comme ceux d'une enfant gâtée... À une observation du personnage à la barbe grise qui la priaient de se hâter, elle répondit par un froncement irrité de ses sourcils sombres.

– Mademoiselle de Holberg regrette le bal, dit le comte de Lëndau avec un sourire qui parut à Wilma légèrement sarcastique. Ce pauvre conseiller aurait bien dû choisir un autre moment

pour tomber si malheureusement dans son escalier !

Le joli visage de mademoiselle de Holberg eut une rapide contraction, puis s'adoucit soudainement.

– Me croyez-vous donc tellement frivole ! dit-elle d'un ton gracieusement indigné. Regretter le bal, quand mon pauvre oncle souffre ! Mais je suis extrêmement énervée et je ne puis parvenir àagrafer ce vêtement. Un peu de patience, mon père... Là, voilà qui est fait. À bientôt, je l'espère, comte ?

– Oui, à bientôt, n'est-ce pas, mon cher comte ? dit M. de Holberg en tendant la main au jeune homme. Nous comptons sur vous pour notre soirée du 15 si toutefois, il n'y a rien de grave dans l'état de notre oncle.

– Je pense pouvoir me rendre à votre invitation, répondit le comte sans empressement.

Il y avait dans ses manières courtoises une sorte de condescendance hautaine qui n'échappa pas au coup d'œil perspicace de Wilma.

Il semblait beaucoup plus un souverain honorant des sujets qu'un hôte reconduisant des égaux.

Ils sortirent tous trois du vestiaire. Au passage, mademoiselle de Holberg jeta un regard curieux vers la jeune personne modestement vêtue qui était assise là. Le tulle léger de la voilette laissait voir le teint admirable de Wilma et ses yeux bleus, lumineux et fiers, que rencontrèrent les prunelles sombres de mademoiselle de Holberg. Celle-ci les détourna dédaigneusement et posa sa main sur le bras que lui présentait le comte de Lëndau.

Quelques secondes plus tard apparaissait le domestique, suivi d'une servante âgée qui portait une lanterne.

– Si vous voulez suivre Octavia, monsieur le professeur, elle va vous conduire.

– Mais il faut que nous transportions mon fils qui ne peut marcher, dit le professeur.

Ils sortirent dans le vestibule pour gagner la voiture. Sur le seuil se tenait le comte Walther,

tandis qu'au bas du perron M. de Holberg et sa fille prenaient place dans un fringant équipage pour lequel on avait fait reculer le vieux véhicule des voyageurs.

Walther s'écarta un peu, tout en effleurant le professeur et Wilma d'un regard distrait. Le bel équipage s'éloignait, la voiture de louage put se rapprocher de nouveau. Le professeur et sa fille prirent Ladislas, ainsi qu'ils en avaient coutume, refusant l'aide du cocher, et gravirent lentement les degrés du perron.

Le comte de Lëndau était encore dans le vestibule, occupé à redresser une des armes anciennes qui garnissaient les parois. Il se détourna un peu, jeta un coup d'œil sur le groupe formé par le professeur et ses enfants, et dit d'un ton impératif :

– Heintz !

Sa main, en même temps, désigna Wilma qui portait le haut du corps de son frère.

L'impassible visage du domestique eut une légère contraction, mais il s'avança aussitôt pour

offrir à Wilma de la remplacer.

– Oh ! je vous remercie, j'en ai l'habitude, et d'ailleurs il est si peu lourd !

Et, de fait, il était bien frêle, presque diaphane, le pauvre Ladislas ! Sous l'éclat des lumières, sa belle tête apparaissait d'un blancheur marmoréenne qui rendait plus frappants, plus expressifs encore ses grands yeux noirs mélancoliques. Wilma surprit un regard d'intérêt compatissant dirigé par le comte de Lëndau vers le jeune infirme.

Au sortir du vestibule bien éclairé, les voyageurs, précédés par la vieille Octavia, s'engagèrent dans des corridors sombres, très larges, d'une extrême hauteur de voûte, où leurs pas résonnaient étrangement. Enfin la servante ouvrit une porte en disant :

– Voilà l'appartement de monsieur le professeur.

Ils entrèrent dans une pièce complètement obscure, où la vieille femme s'empressa d'allumer une lampe. Après quoi elle s'éloigna

afin d'éclairer Heintz et le cocher qui allaient apporter les malles.

Lorsque les bagages furent là, et le cocher payé, Octavia annonça qu'elle allait servir à dîner aux voyageurs.

– Vous devez avoir faim ? ajouta-t-elle en les regardant avec intérêt.

– Oh ! guère ! dit le professeur qui avait pris place dans un fauteuil. Je crois que nous avons surtout besoin de sommeil, n'est-ce pas Wilma ?

– Il faut cependant manger un peu, mon père... Mais nous aurons suffisamment avec ce qui nous reste de provisions de voyage, ajouta-t-elle en se tournant vers la vieille femme.

– Je vais au moins vous apporter du bouillon, cela vous réconfortera et fera du bien au jeune monsieur, dit Octavia avec un bon sourire.

C'était une petite vieille toute ridée, dont le visage avenant s'encadrait dans un bonnet noir à tuyaux. Elle plaisait infiniment mieux à Wilma que le solennel Heintz, qui semblait les considérer du haut de sa grandeur.

Tandis qu'Octavia s'éloignait, la jeune fille se mit à explorer son domaine. Il se composait de quatre pièces très vastes, tendues de tapisseries fanées, garnies de meubles solides et lourds, mais disgracieux. Une impression de froideur majestueuse se dégageait de ces grandes chambres sombres, dont une petite partie seulement était éclairée par la maigre lumière que tenait Wilma.

Le cœur de la jeune fille se serra un peu, une tristesse l'envahit à cette entrée mélancolique dans une vie nouvelle...

Mais l'impression fut fugitive. Instantanément, le sage, Wilma se ressaisit et envisagea nettement la situation.

– Il y a largement le nécessaire, c'est tout ce qu'il nous faut. Cette demeure étant ancienne, tout y est grandiose et très vieux, pas très gai au premier abord, mais on doit s'y accoutumer bien vite et peut-être finirons-nous par aimer beaucoup ce logis. Au jour, au grand soleil, ces pièces ne seront plus si tristes, et, avec nos meubles qui vont arriver, nous les arrangerons gentiment... Et

puis, elles sont grandes, parfaitement aérées. Dagobert y sera très bien.

Elle s'approcha d'une porte-fenêtre et l'ouvrit. À l'incertaine lueur d'une lune voilée, elle distingua un large espace découvert, sur lequel se dressait, imprécise dans la demi-obscurité, une sorte de colonnade circulaire. Au-delà, on devinait les arbres agités par le vent qui s'élevait.

– Oui, Ladislas aura de l'air, et papa aussi, pensa-t-elle, très satisfaite.

Elle ferma la fenêtre et rejoignit son père. La servante entra, apportant du bouillon fumant et un panier contenant les éléments du couvert.

– Nous arrivons à un mauvais moment. Vous devez être très occupée avec cette soirée, lui dit Wilma, tout en l'aidant à disposer sur la table assiettes et fourchettes.

– Très occupée, en effet, mademoiselle. Mais madame la comtesse s'est rappelée trop tard que vous deviez arriver précisément aujourd'hui, sans quoi elle vous aurait peut-être demandé de retarder d'un jour. Bah ! ce n'est pas une affaire,

allez, mademoiselle ! Un peu plus d'ouvrage ne nous gêne pas, Heintz et moi, nous y sommes accoutumés.

Elle semblait cependant brisée de fatigue, et Wilma, pleine de compassion, refusa de la laisser les servir.

– Allez vous reposer maintenant, madame Octavia, je me charge du reste, dit-elle amicalement.

– Me reposer ! murmura Octavia avec un sourire mélancolique.

Elle s'éloigna cependant après avoir jeté un dernier coup d'œil sur l'installation des voyageurs... Ceux-ci, une heure plus tard, se trouvaient dans leurs chambres respectives. Wilma avait choisi la moins bien exposée, mais probablement la plus claire, car elle possédait trois grandes et hautes fenêtres. La jeune fille, après une fervente prière, se glissa dans le vaste lit placé au milieu de la plus longue paroi de la pièce.

– Comme on sent de l'air ici ! murmura-t-elle

tout à coup. Tiens, cette tenture qui remue ! Il y a donc une porte derrière ?

Sa main écarta le pan de tapisserie contre lequel s'appuyait le lit.

Il y avait bien une porte, fermée d'un verrou rouillé. En approchant sa main, Wilma constata que l'air passait par d'assez larges interstices. Elle se leva, revêtit son peignoir et écarta le lit. Après plusieurs efforts inutiles, elle réussit à tirer le verrou, et, prenant sa lampe, elle ouvrit la porte de chêne qui grinça douloureusement. Elle se trouva dans une galerie dallée de marbre noir et blanc, et dont toute la paroi opposée était occupée par de larges fenêtres que séparait seulement un étroit espace de mur garni d'un portrait. L'immense vitre de l'une d'elle était brisée, et de là venait ce vent qui avait frappé Wilma au visage.

La jeune fille s'approcha et jeta un coup d'œil au dehors.

– Oh ! combien cela est singulier ! murmura-t-elle sans pouvoir retenir un léger frisson.

À la clarté indécise d'un pan de lune qui se dégageait des nuages, elle voyait un petit lac sombre, entièrement enclavé de bâtiments composés d'un rez-de-chaussée seulement, et dont l'un formait la longue galerie où se trouvait Wilma. Au milieu de ce lac se dressait une sorte de chapelle trapue, surmontée d'une croix trop grande, une étrange construction écrasée et mal venue, qui parut à Wilma toute noire comme le lac lui-même.

– C'est lugubre ! murmura-t-elle, impressionnée.

Elle rentra dans la chambre, poussa le verrou et tira son lit plus loin afin de ne plus sentir le vent. Cela fait, elle se recoucha et s'endormit aussitôt, malgré la sensation désagréable produite par l'étrange lac noir et sa funèbre chapelle.

III

Ladislas, fatigué du voyage, dut demeurer couché le lendemain. Calme et résigné à son ordinaire, il regardait sa sœur aller et venir pour mettre de l'ordre dans leur appartement, tandis que le professeur sortait de précieux vieux papiers soigneusement logés dans sa malle.

Octavia entra, apportant le café au lait. Elle annonça au professeur et à sa fille que la comtesse de Lëndau les recevrait dans une heure.

– Je viendrai vous chercher, car vous ne pourriez pas vous en sortir dans tous ces corridors. Avez-vous bien dormi, mademoiselle ?

– Admirablement... Mais ne serait-il pas possible de clore, ne fût-ce que par un papier, cette vitre brisée qui donne beaucoup d'air ?

– Une vitre brisée !... dans votre chambre, mademoiselle ?

– Non, dans la galerie à côté.

Une expression de terreur apparut sur la physionomie d’Octavia.

– Dans la galerie !... Vous avez été dans la galerie ! dit-elle d’une voix tremblante.

– Ai-je commis sans le savoir une indiscretion ? Je voulais me rendre compte d’où venait ce vent.

– Oh ! il n’y a pas d’indiscretion, personne ne va jamais dans cette galerie, le soir surtout ! Oh ! non, certes ! dit-elle, en se signant, toute frissonnante. Mais il faut dire qu’il y a grand danger à se trouver à la nuit près du lac noir. Il est... hanté.

Sa voix avait subitement baissé, et elle regarda autour d’elle comme si elle s’attendait à voir paraître quelque fantôme.

Wilma se mit à rire gaiement.

– Je ne crois pas aux revenants, madame Octavia, et je vous assure que je ne regarderais pas à entrer la nuit dans cette effrayante galerie. Mais il faut convenir que l’aspect de ce lac prête

aux légendes lugubres.

– Des légendes ! dit Octavia d'une voix étouffée. C'est moi-même, mademoiselle, qui ait trouvé un matin étranglée, sur le bord du lac, une toute jeune femme de chambre de mon âge, – j'avais alors seize ans. C'est moi qui suis accourue, la première, aux cris de la comtesse Luba, et qui l'ai trouvée à genoux sur le bord du lac, les bras tendus vers l'eau noire où elle venait de voir disparaître sa belle-sœur avant de pouvoir lui porter secours.

– Qui était cette comtesse Luba ?

– La sœur du comte Arnulf, grand-père des jeunes seigneurs actuels. Celui-ci avait épousé en secondes noces une belle jeune femme, une Italienne. Qu'elle était jolie, Seigneur !... et si bonne, si douce ! Elle m'avait prise à son service, j'aidais la nourrice à soigner sa toute petite Franziska, aujourd'hui madame la chanoinesse de Lëndau. Et puis, un matin, sa femme de chambre accourt, elle me crie : « Octavia, madame la comtesse est folle ! » Et c'était vrai, mademoiselle. Entrant dans sa chambre, je la vis

assise, l'air égaré, et répétant de temps à autre :
« Le lac... le lac ! »

Le comte et sa sœur accoururent. À leur vue la comtesse Paola eut une crise terrible, et ils furent obligés de sortir. La comtesse Luba était livide, ce spectacle semblait lui avoir causé un effet terrible. Quant au comte de Lëndau, il était, méconnaissable. On disait généralement qu'il n'avait pas le cœur très tendre, mais, en tout cas, je puis affirmer qu'il aimait ardemment la jeune femme, et que celle-ci avait toujours paru heureuse près de lui.

Le médecin, appelé en hâte, calma la crise, mais il laissa peu d'espoir pour le retour à la raison, et les grands aliénistes appelés ne furent pas plus rassurants. La jeune femme était redevenue tranquille, à condition de ne plus voir son mari ni sa belle-sœur, de ne plus même entendre le bruit de leurs pas. Elle ne parlait plus, sinon pour dire, de temps à autre : « Le lac... le lac ! »

Et voilà qu'un soir, tandis qu'avec une autre femme de chambre je travaillais dans ces pièces-

ci qui servaient à loger des hôtes au moment des grandes chasses, nous entendîmes un cri épouvantable... Oh ! rien que d'y penser, le sang se glace dans mes veines !... Comment ai-je eu alors le courage de courir vers la galerie, malgré mes jambes tremblantes ! J'étais sans doute plus brave qu'à présent. Et je vis le spectacle que je vous ai dit tout à l'heure : la comtesse Luba agenouillée, se tordant les mains, et criant au secours en montrant l'eau qui faisait un grand remous.

Hélas ! il était trop tard ! On fouilla le lac, très profond, avec des crocs, mais on ne ramena même pas le cadavre de la jeune comtesse. Sans doute avait-il été entraîné dans le puits insondable qui se trouve, dit-on, devant l'entrée de la chapelle.

– Et, son mari, que dit-il ? demanda Ladislas.

– Le comte Arnulf était à Regensberg. Un express partit le prévenir, et nous le vîmes arriver au galop. Il avait l'air d'un spectre, nous reculâmes effrayés à sa vue... Après avoir écouté les explications de l'un de nous, sans un mot, il se

dirigea vers le lac en nous défendant de le suivre. Que fut-il là, nous ne le sûmes jamais. Une heure plus tard, une femme de chambre le vit sortir de l'appartement de sa sœur ; c'est celui qui donne sur le lac, à l'opposé de la galerie. Cette fille s'enfuit épouvantée, en rencontrant ces yeux qui n'étaient plus ceux d'un humain, nous dit-elle.

Il s'enferma dans la bibliothèque, refusant toute nourriture. Un matin, Heintz, en passant, vit ouverte la porte jusque-là si bien close. Sur le bureau du comte Arnulf se trouvait une lettre adressée à son fils Otto. Heintz la porta au jeune maître, et celui-ci apprit ainsi que son père s'était précipité dans le lac. Dans cette lettre, très brève, il défendait de faire la moindre recherche pour retrouver son corps, voulant, disait-il, reposer en paix près de la comtesse Paola... Et le comte Otto respecta cette dernière volonté de son père.

– En effet, ce sont de tristes souvenirs, dit Wilma. La pauvre jeune femme a été sans doute attirée par cette eau sombre dont la pensée la hantait dans sa folie.

– Elle avait vu le maudit, mademoiselle, c'est

pourquoi elle était devenue folle ! murmura Octavia en se signant de nouveau. Auparavant, elle était tout à fait saine d'esprit, et gaie, et spirituelle !... Mais elle l'a vu, et depuis ce moment elle a été sous son empire, jusqu'au jour où il l'a attirée dans son lac noir, dans l'abîme qui s'ouvre là-dessous. Et il y a des nuits où ils sortent de l'eau, où on les voit tous trois, le comte Arnulf, sa femme et... Wolf de Ludfell.

Sa voix eut une inflexion d'effroi en prononçant ce dernier nom.

– Qui est celui-là ? demanda Ladislas.

– C'est le maudit, le parjure, il assassina son frère aîné Rudolph – ceci se passait voilà des centaines d'années – et jeta son corps dans le lac. Mais sa femme, à son insu, l'avait vu accomplir le crime, et elle se mit à dépérir lentement de chagrin. Le rude seigneur, qui n'aimait qu'elle au monde, était au désespoir. Quelques heures avant de rendre le dernier soupir, elle révéla à son mari la cause de sa mort, en le suppliant de faire pénitence, et d'élever à la mémoire de Rudolph une chapelle expiatoire sur le lac où demeurait

enseveli son corps. Wolf, fou de douleur, promit ce qu'elle voulut. En effet, il fit élever la chapelle, mais bien loin de faire pénitence, il se plongea dans l'orgie, dans la magie et dans le crime, tant et si bien qu'un jour, saisi d'une crise de folie ou de désespoir, il se précipita à son tour dans le lac... Et son corps non plus ne fut jamais retrouvé !

– Mais ce lac est un véritable tombeau de famille ! s'écria le professeur qui écoutait avec intérêt. N'a-t-on jamais essayé de détourner ces eaux mystérieuses ?

– Non, monsieur le professeur, personne n'en a eu l'idée. Et, après tout, mieux vaut laisser en paix ces pauvres restes.

– Et les Lëndau sont les héritiers de ce Wolf ?

– Indirectement. Wolf de Ludfell mourut sans enfants, et ses biens échurent à la branche alsacienne, déjà riche et puissante, et d'où descendent en droite ligne nos jeunes seigneurs.

– Et avez-vous aperçu quelquefois ce terrible revenant ? demanda Wilma en souriant :

La vieille femme leva les mains au ciel.

– S’il en était ainsi, je ne serais pas ici, mademoiselle ! Celui qui l’a vu est perdu. C’est ce qui est advenu à cette pauvre petite femme de chambre, ma compagne d’autrefois dont je vous parlais tout à l’heure. Sa curiosité lui a été fatale. Elle n’avait peur de rien, comme vous, mademoiselle, et vous voyez si elle en a été punie ! Vous trouvez-vous bien ici ? ajouta-t-elle avec quelque hâte, évidemment désireuse de changer de conversation.

– Très bien. L’air est délicieux, il insuffle réellement de la force.

Wilma s’approcha d’une fenêtre et reposa quelques instants son regard sur le fond de verdure formé par les beaux arbres du parc. Plus près, c’était l’espace découvert entrevu la veille. Une herbe épaisse le couvrait, et, sur la colonnade de pierre noirâtre, sur le vieux bassin à demi brisé qui en occupait la centre, la mousse plaquait de larges taches vertes et grises. Ce lieu était évidemment voué à l’abandon avant l’arrivée des nouveaux hôtes.

– Madame la comtesse avait d’abord pensé à vous installer au premier étage, dit Octavia qui s’était rapprochée de la jeune fille. Vous auriez une vue superbe. Mais elle a pensé ensuite que le rez-de-chaussée serait plus commode, à cause du jeune monsieur. D’ailleurs, les chambres sont inhabitées, là-haut, et vous pourrez y monter quand il vous plaira de voir la forêt, mademoiselle.

Elle s’éloigna, et Wilma se remit à ses rangements. La jeune fille avait retrouvé sa gaieté accoutumée, un peu mise en déroute la veille. Le soleil entraît à flots dans les chambres exposées au midi, et avec lui l’air pur, vivifiant, parfumé de la forêt. Les rayons d’or dansaient dans les grandes pièces sévères, illuminaient les vieux meubles aux formes rigides, accrochaient des étincelles au lustre antique suspendu dans la chambre du professeur. Et Ladislas, qui en était tout enveloppé, semblait reprendre un peu de vie ; ses prunelles sombres s’ouvraient plus grandes encore comme pour absorber jusqu’au cœur cette lumière bienfaisante.

– C'est délicieux, ce vieux château à légendes ! s'écria-t-il avec ravissement. Ces murs séculaires ont dû voir des choses étranges et terribles, il faudra demander à dame Octavia de nous conter cela, n'est-ce pas, Wilma ?

– Oh ! je ne demande pas mieux, j'adore les légendes ! dit gaiement la jeune fille.

De fait, elle réunissait à ses qualités pratiques, héritage de sa mère, les goûts intellectuels très délicats de son père. Le passé en particulier, l'attirait comme lui, comme Ladislas, et la sage Wilma ne cachait pas le plaisir qu'elle éprouvait à entendre quelque histoire moyenâgeuse, fantastique et terrifiante surtout lorsqu'elle se trouvait dans le cadre où s'étaient déroulés ces faits souvent légendaires, mais parfois seulement amplifiés par l'imagination populaire sur une donnée réelle. Elle était donc ravie de découvrir, dès le premier instant, que Runsdorf possédait son fantôme... ses fantômes même, et, de plus, ce mystérieux lac noir qui conservait si jalousement ses victimes.

Octavia revint à l'heure dite. Par les

interminables corridors, le professeur et sa fille, à la suite de la vieille femme, gagnèrent le corps de logis principal qui renfermait, au rez-de-chaussée, les appartements de réception, et au premier étage ceux de la famille de Lëndau.

Octavia introduit les nouveaux hôtes de Runsdorf dans un salon décoré de vieux chêne admirablement sculpté et de tapisseries anciennes. Une femme de petite taille, un peu forte, très simplement vêtue de lainage noir, se tenait debout devant l'une des fenêtres. Elle se détourna lentement et fit quelques pas vers les arrivants.

– Soyez les bienvenus à Runsdorf... Avez-vous fait un bon voyage, monsieur le professeur ? demanda-t-elle d'un ton poli mais froid.

Le professeur répondit par quelques mots, en exprimant sa satisfaction de la position privilégiée de Runsdorf.

– Oui, vous serez bien ici, dit-elle, en désignant des sièges à ses hôtes. La vie y est extrêmement paisible, et vous vous trouverez tout à fait indépendants là-bas. La petite-fille

d'Octavia s'occupera de votre service.

– Oh ! je n'ai besoin de personne ! interrompit Wilma. À Prague, je m'occupais seule du ménage.

Une sorte de satisfaction traversa les yeux gris, un peu voilés de la comtesse.

– Si vous le préférez, vous êtes libre, mademoiselle. Rosine vous apportera seulement vos repas, et vous rendra tous les petits services que vous aurez à lui demander. Tout est donc réglé de ce côté, n'est-ce pas ? Maintenant, voyons à la question des leçons.

Elle avait une voix nette, un peu brève, qui rappela à Wilma celle du comte de Lëndau, entendue la veille. C'était d'ailleurs le seul point de ressemblance entre la mère et le fils.

Si, cependant, il en existait un autre, dont Wilma se rendit compte après quelques minutes d'entretien. Sur ce visage fatigué, flétri, qui avait jamais dû posséder de beauté, mais peut-être une grande fraîcheur, dans l'attitude et l'accueil de la comtesse, la jeune fille retrouvait la distinction

praticienne et en même temps la hauteur distante, la condescendance souveraine qui l'avait frappée la veille chez le comte Walther, non seulement à l'égard de son père et d'elle, mais aussi envers les hôtes qu'il reconduisait.

– Vous aurez trois élèves, dit la comtesse de Lëndau en s'adressant à la fois au professeur et à Wilma. Mon fils Guntram a treize ans, Helena et Constance onze et douze. Vous vous partagerez les leçons à votre gré, je m'en remets à vous sur ce point. Je ne tiens aucunement à faire de mes enfants des savants, ceci n'est pas dans les traditions de la famille. Qu'ils soient instruits de ce qui est nécessaire à leur rang, voilà tout ce qu'il faut pour des Lëndau.

Et sa voix eut une vibration d'orgueil, ses prunelles grises étincelèrent une seconde.

– Je vais les faire appeler, afin qu'ils fassent votre connaissance. Vous commencerez les leçons seulement lorsque vous serez complètement installés.

On ne pouvait lui contester une certaine urbanité et des intentions bienveillantes. C'était

sans doute son orgueil de race qui dressait, entre ses hôtes et elle, cette barrière de glace que Wilma avait sentie dès l'abord.

Et elle la sentit de nouveau, tout aussitôt, entre ses futurs élèves et elle : Guntram, un garçonnet blond et fluet ; Helena, une pâle petite brune dont les traits fins rappelaient ceux de son frère aîné ; Constance, grosse blonde à l'air placide et quelque peu endormi. Tous, sous leur politesse d'enfants bien élevés, laissaient percer la même fierté qui semblait dire à leurs futurs professeurs : « Nous sommes bien au-dessus de vous, vous devez vous trouver très honorés que nous voulions bien vous choisir et nous confier à vous. »

– Nous aurons avec eux les seules relations nécessaires, voilà tout, dit Wilma qui faisait part à son père de ses observations tout en reprenant le corridor par où, croyait-elle, les avait conduits Octavia. Leur attitude à tous nous fait nettement comprendre qu'il n'en doit pas être autrement.

– Nous n'en serons que plus libre, Wilma...

– Mais ne nous sommes-nous pas trompés de

corridor, ma fille.

– Je le crains, mon père...

Ils arrivaient, au bout du couloir, devant une porte ouverte qui laissait voir une grande pièce lambrissée, au milieu de laquelle se trouvait une table garnie de reste de victuailles : galantines largement entamées, tranches de poisson entourées de gelée, gâteaux attaqués par de profondes brèches, bouteilles de Champagne décoiffées et vides.

Devant cette table, le dos tourné à la porte, se tenait debout une personne de petite taille, vêtue d'une robe brune que cachait en partie un tablier à larges carreaux bleus. Sur sa nuque retombait une épaisse chevelure blond cendré, semblable à celle de la comtesse de Lëndau... Cette personne se détourna tout à coup, montrant un visage très jeune, un peu irrégulier, mais doué d'un teint éblouissant et de deux yeux gris foncé, larges et expressifs, qui s'arrêtèrent sur les étrangers avec une surprise mélangée d'irritation.

Le professeur fit quelques pas et s'inclina.

– Je vous demande pardon... Nous nous sommes égarés dans ces corridors inconnus et nous ne savons comment retrouver notre logis.

Le regard de la jeune fille s'adoucit légèrement.

– Cela ne m'étonne pas... Je vais vous faire mettre sur le bon chemin, dit-elle avec politesse.
Rosine !

D'une pièce voisine sortit une jeune femme de chambre occupée sans doute à quelque fatigant nettoyage, car des gouttes de sueur perlaient sur son front un peu hâlé.

– Rosine, montrez à monsieur le professeur le chemin de son appartement, dit la jeune fille.

Elle répondit par une gracieuse inclination de tête au remerciement et au salut du père et de la fille et se dirigea vers la pièce voisine.

– Cette jeune personne est sans doute la fille aînée de la comtesse. Elle lui ressemble beaucoup, fit observer le professeur lorsqu'il se trouva seul avec Wilma, Rosine les ayant quittés après les avoir mis dans la bonne direction.

– En effet. Elle paraît extrêmement distinguée, sa physionomie est fort agréable, malgré une certaine fierté qui semble exister chez elle comme chez ses frères et sœurs. Mais, vraisemblablement, nous n’aurons pas de rapports avec elle. Enfin, nous connaissons maintenant tous nos hôtes, et voilà notre nouvelle vie commencée.

Dans l’après-midi de ce même jour, Heintz vint frapper à la porte de l’appartement du professeur. Il apportait une feuille de papier pour coller sur la partie brisée de la vitre.

– On la remplacera... un peu plus tard, car on n’a pas ici les ouvriers sous la main, expliqua-t-il tout en se dirigeant vers la porte dont Wilma venait de tirer le verrou.

Tandis qu’il s’acquittait de sa besogne avec une sorte de hâte, le professeur considéra longuement l’étrange nappe d’eau que le soleil teintait de bizarres reflets glauques.

– À quoi tient donc la coloration de cette eau ? demanda-t-il en s’adressant à Heintz.

Le vieillard tourna la tête. C'était sans doute le reflet des eaux noires qui donnait à son visage cette teinte cendreuse.

– À la nature du fond, a-t-on prétendu, répondit-il laconiquement.

Le professeur demeura un instant pensif, puis il reprit :

– À la place des seigneurs de Runsdorf, j'aurais essayé de faire détourner ce lac.

Heintz eut un tressaillement et dit d'un ton brusque, tout en continuant son travail :

– Pourquoi donc ? À quoi cela aurait-il servi ?

– Mais à se rendre compte de sa conformation.

Et puis, on aurait pu retrouver les corps qui sont engloutis là, paraît-il, et les mettre en terre sainte.

– Ils sont bien plus tranquilles là ! marmotta Heintz en trempant son pinceau dans le pot de colle avec une sorte de violence.

Wilma, qui était entrée à la suite de son père, appela celui-ci pour lui montrer les nombreux portraits appendus dans cette galerie. Un certain nombre étaient des chefs-d'œuvre, dus au

pinceau des plus grands maîtres. Albert Dürer, en particulier, en avait signé trois.

Le seigneur actuel de Runsdorf, le comte Walther, avait hérité du type de ses nobles ancêtres. Ceux-ci, presque tous, avaient cette coupe de visage un peu longue, ce teint mat, cette chevelure brune, cette altitude de hauteur un peu dédaigneuse qui caractérisaient dès le premier abord leur jeune descendant. Les yeux seuls variaient ; petits ou grands, clairs ou sombres, souriants ou sévères, souvent durs, impériaux, bien peu dénonçant la bienveillance et la bonté.

Cependant, l'un d'eux avait une physionomie sympathique au plus haut point. C'était un homme d'une quarantaine d'années, vêtu à la mode du commencement du XIX^e siècle. Ses beaux yeux bruns, très doux, et en même temps singulièrement pénétrants, semblaient s'attacher avec complaisance sur les roturiers que ses voisins avaient l'air de considérer dédaigneusement du haut de leurs quartiers de noblesse.

– Oh ! quelle belle personne ! dit Wilma en

s'arrêtant devant un portrait de jeune femme.

Celle-là portait sur ses cheveux bruns une couronne princière. Sa robe de damas pourpre était littéralement constellée de bijoux. Et elle redressait orgueilleusement sa tête fine, en fixant sur Wilma ses prunelles sombres, un peu dures.

– C'est la princesse régnante de Darnstadt, née comtesse de Lëndau, dit derrière Wilma la voix brève de Heintz.

Il avait fini son travail et se rapprochait du professeur et de sa fille.

– Il y a eu plusieurs alliances de maisons souveraines avec la famille de Lëndau. La sœur de la belle princesse Mathilde fut même demandée en mariage par un prince de la maison royale de France. Elle refusa en déclarant à son père qu'elle n'épouserait que Rodolphe d'Urbrecht, un petit gentillâtre sans le sou, qui lui avait sauvé la vie dans une partie de chasse. Voyant qu'elle persistait dans sa résolution, le comte son père la fit enfermer là, – et son doigt désignait l'appartement qui luisait face à la galerie, de l'autre côté du lac, – en jurant qu'elle

n'en sortirait que fiancée au prince français, ou morte.

– Et que choisit-elle ?

– La prison perpétuelle. Elle dépérit lentement, et un jour on la trouva sans vie. Mais les Lëndau ont toujours mis la gloire de leur nom au-dessus de toutes les considérations.

Une orgueilleuse satisfaction vibrait dans l'accent du vieil homme, sa tête se redressait, une sorte de flamme traversait son regard aigu. Il semblait que cette gloire rejaillit sur lui, qu'il en fût enveloppé, pénétré jusqu'au fond de l'âme.

– Pauvre jeune fille ! murmura Wilma, saisie de pitié. Son père était donc absolument dépourvu de cœur ?

– Non, mademoiselle, il obéissait aux exigences de son rang, dit Heintz d'un ton dur.

Un comte de Lëndau ne peut agir comme un simple bourgeois. Celui-là devait donner l'exemple aux générations de sa race qui viendraient après lui, aux comtesses des Lëndau qui seraient tentées d'imiter sa fille Walburge en

regardant au-dessous d'elles. Dans la famille, lorsqu'il a été question de mariage, le cœur n'a jamais été consulté, mais seulement les convenances de nom et de fortune.

– Pauvres femmes ! murmura Wilma en prenant le bras de son père pour regagner leur appartement.

En passant devant le portrait du seigneur aux yeux bruns si sympathiques, elle s'arrêta.

– Qui est celui-là ? demanda-t-elle avec intérêt.

Le pinceau échappa aux mains de Heintz. Il se baissa pour le ramasser, tout en répondant d'une voix brève, presque dure.

– C'est le comte Eberhard.

Dans la salle, comme le domestique allait s'éloigner, le professeur lui demanda :

– Y a-t-il loin d'ici à Nunsthal ?

– Une demi-heure à peu près, en marchant bon pas.

– Le chemin est bon ?

– Une excellente route forestière, mais qui monte sensiblement, Nunsthal étant situé à mi-hauteur de la montagne.

Il semblait pressé de s'éloigner, et le professeur, s'en apercevant, garda les autres demandes de renseignements qu'il désirait lui adresser, en pensant qu'Octavia serait moins laconique que ce vieillard quelque peu raide et visiblement condescendant envers les nouveaux hôtes du château.

En effet, la vieille femme donna toutes les indications nécessaires et s'étendit longuement sur les qualités physiques et morales du garde général.

– Malgré ses cinquante ans, il est encore le plus bel homme de la contrée. Et quelle intelligence ! Son Altesse l'archiduc l'a en très haute estime. Avec cela, une bonté, une charité dont ses subordonnés et les pauvres du pays pourraient dire des nouvelles.

– Et ses enfants ?

– Son fils Heinrich ne lui ressemble pas au

physique, mais on le dit aussi bon que lui. Sa fille aînée est sortie l'année dernière de pension, la petite n'a guère qu'une dizaine d'années. Une belle famille, bien unie, assure-t-on, et qui vit très simplement là-haut

IV

La semaine suivante, le professeur et ses enfants prirent le chemin de Nunsthel. Octavia avait indiqué une petite porte du parc donnant directement sur la route qui conduisait, au travers de la forêt, à la demeure du garde général. Bientôt la voiture de Ladislas s'engagea sur cette route, poussée par Wilma et son père, car la montée était sensible.

Les yeux des promeneurs se reposaient avec délices sur les sous-bois éclairés, se perdaient dans les profondeurs rayées d'ombre et de lumière, où les arbres séculaires profilaient leurs silhouettes superbes et mêlaient leurs branches garnies de claires feuilles printanières. Leurs poumons aspiraient avec délices l'air pur de la montagne, chargé d'exhalaisons résineuses et des senteurs mystérieuses, doucement enivrantes, de la forêt.

Un aboiement retentit tout à coup, un énorme chien noir bondit d'un taillis...

– Ici, Saladin ! appela une voix chevrotante.

Le chien s'arrêta net. Wilma et le professeur avaient instinctivement fait halte. Du taillis sortit un petit vieillard maigre, vêtu avec une recherche surannée. Son visage ridé, soigneusement rasé, exprimait une joviale bienveillance, que ne démentit pas son geste empressé, quand il se découvrit pour saluer les promeneurs.

– Pardonnez à cet impétueux Saladin. Il se croit absolument chez lui dans la forêt... Vous a-t-il beaucoup effrayé, mon enfant ? demanda-t-il en s'adressant à Ladislas.

– Oh ! pas du tout, monsieur, je vous assure.

– Tant mieux, tant mieux ! J'aurais été désolé... Mais permettez-moi de me présenter moi-même, en voisin ; car je ne doute pas que vous ne soyez le professeur Lienkwicz !

Et comme le professeur, surpris, s'inclinait en signe d'assentiment, le vieillard reprit :

– Moi, je suis le professeur Berdeck...

– Le célèbre médecin ? interrompit le professeur.

– Lui-même, dit le petit vieillard en s'inclinant, le sourire aux lèvres. J'ai pris, voilà tantôt dix ans, ma retraite ici, dans la forêt natale, où je possède une vieille maison familiale, tout proche du parc de Runsdorf.

– Je suis enchanté de connaître le praticien éminent dont les œuvres font autorité parmi nos jeunes médecins, dit aimablement le professeur en lui tendant la main.

– Et moi, je suis ravi du nouveau voisinage qui m'échoit ! s'écria Berdeck avec expansion. J'ai entendu parler de vous, monsieur le professeur ; j'ai lu et apprécié vos si beaux ouvrages, trop rares. Oui, je suis positivement charmé de l'heureuse idée de la comtesse de Lëndau qui me procurera le plaisir de vous voir parfois, si vous voulez bien m'y autoriser.

– Mais quand il vous plaira...

– Oh ! ce serait alors peut-être trop souvent, à votre gré, dit le vieillard en riant. Mais quand

j'irai voir le comte Walther, j'en profiterai pour vous serrer la main.

– Le comte de Lëndau est-il souffrant ?

– Non pas, il a une fort bonne santé. Mais il veut bien m'honorer de son amitié et se dire mon élève. Ah ! quel dommage – en un sens – qu'il soit comte de Lëndau ! soupira le vieillard en joignant les mains sur sa grosse canne noueuse.

– Pourquoi donc ?

– Parce qu'il serait capable de devenir un des plus savants, des plus admirables praticiens de notre temps. Vous n'avez pas idée de l'étendue de son intelligence, de son amour, non, le mot n'est pas assez fort, de sa passion pour la médecine, et des résultats merveilleux de mes leçons. Il a le don, il est médecin dans l'âme.

– En quoi donc son rang l'empêcherait-il de satisfaire cette très noble et utile vocation ? demanda Wilma.

Une expression stupéfaite, presque scandalisée, parut sur la physionomie mobile du petit vieillard.

– En quoi !... Mais, mademoiselle, jamais un comte de Lëndau n'oublierait à ce point les traditions de sa famille ! Quelques-uns ont été officiers ou diplomates, mais, généralement, ils se sont abstenus de tout ce qui pouvait ressembler à une dépendance ou à un travail mercenaire... Médecin, un Lëndau ! Ses nobles ancêtres sortiraient de leur tombe pour le maudire !

– Je ne sais pas quelle déchéance atteindrait de ce fait celui qui serait assez courageux pour rompre avec des traditions surannées... et déplorablement orgueilleuses, dit Wilma. Un travail honorable ne peut qu'augmenter la valeur d'un homme... et, dans le cas dont il s'agit, ce travail donnerait au comte de Lëndau une supériorité bien autrement réelle que celle qui lui est conférée par son origine.

Le médecin fronça légèrement ses sourcils blancs.

– Oh ! oh ! vous avez des opinions terriblement démocratiques, mademoiselle Lienkwicz ! Je vous conseille... hum ! de ne pas les énoncer en présence des seigneurs de

Runsdorf. Ce serait d'un effet... déplorable. Mais, pardon, je vous retiens là debout et je retarde votre promenade ! s'écria-t-il d'un ton de regret.

– Oh ! nous ne sommes pas pressés ! Nous allons à Nunsthal, et je crois que nous n'en sommes plus loin.

– Ah ! vous connaissez le garde général ? Un homme charmant ! Nous nous voyons souvent, je soigne sa petite Lucia qui est délicate... Oui, vous êtes à dix minutes de chez lui. Faites-lui mes compliments, et à bientôt, n'est-ce pas ?

Il salua gracieusement, appela son chien et s'éloigna d'un pas encore alerte.

En dix minutes, en effet, les promeneurs se trouvaient à l'entrée de la vaste clairière où s'élevait, en pleine forêt, le logis du garde général – une vieille demeure très étendue, d'aspect à la fois imposant et familial avec ses hautes fenêtres sculptées, ses toits en auvent bordés de curieuses dentelles de plomb, et les longues traînes de feuillages qui voilaient en partie la pierre grise des murailles. Un jardin soigneusement entretenu et abondamment garni de fleurs, entourant les

bâtiments, rejoignait le sol herbeux de la forêt dont les frondaisons touffues formaient à Nunsthal une muraille de verdure.

Le professeur poussa la barrière de bois verni : une clochette au son clair retentit. Sur le seuil d'une pièce apparut un jeune homme grand et vigoureux, qui s'avança rapidement à la rencontre des arrivants.

– Vous voici enfin !... Nous avons appris votre arrivée à Runsdorf, et chaque jour nous vous attendions ! dit-il d'un ton cordial. Entrez vite, mon père est là... Mademoiselle, permettez-moi de vous remplacer.

Il s'empara de la voiture, et Wilma suivit son père vers le logis.

Un homme apparut tout à coup et, avec une exclamation joyeuse, s'élança vers le professeur qu'il serra entre ses bras.

– Mon cher Adrian, quelle joie de te revoir enfin ! Qui aurait jamais pensé que tu viendrais me retrouver dans ma chère forêt ! C'est délicieux, sais-tu ? Mademoiselle, pardonnez-moi

de ne pas vous avoir saluée aussitôt, mais en voyant mon cher vieil ami, tous mes souvenirs d'autrefois me sont revenus, irrésistibles.

Il inclinait avec une grâce courtoise sa haute taille, superbement prise. Octavia avait dit vrai, le garde général conservait la souplesse élégante, la beauté à la fois virile et charmeuse qu'il possédait à vingt ans. Et dans ses yeux bleus, profonds et magnifiques, dans son sourire, dans le son même de sa voix, le professeur retrouvait la bonté tendre et ferme, le sérieux aimable qui avait distingué son ami dès l'adolescence.

Les visiteurs furent introduits dans le parloir où se tenait habituellement la famille, pièce vaste et claire, meublée avec une élégance sobre et ornée d'une profusion de fleurs.

– Je les aime avec passion, expliqua Conrad Düntz à Wilma qui admirait une corbeille disposée avec un goût exquis. Depuis que j'ai ici ma fille aînée, elle a soin de garnir cette pièce à mon intention... Mais où sont donc Anna et Lucia, Heinrich ?

Le jeune homme venait d'enlever Ladislav de

sa voiture et l'installait soigneusement sur un moelleux canapé. Il se détourna un peu, un sourire éclairant sa physionomie ouverte, extrêmement sympathique.

– Ces demoiselles sont à leur toilette, dit-il d'un ton malicieux. Anna veut pomponner Lucia, sa chérie.

– Notre chérie à tous, tu peux l'ajouter, dit le garde général avec un sourire attendri. Nous la gâtons un peu, à cause de sa santé, mais elle a heureusement un très bon naturel... Les voici, je crois.

C'étaient en effet Anna Düntz et sa jeune sœur. L'aînée était une blonde fraîche, vive et gracieuse, avec des traits irréguliers comme ceux d'Heinrich, à qui elle ressemblait beaucoup, d'ailleurs. La petite Lucia seule avait hérité de la beauté de son père, mais non de sa robuste santé, à en juger par son apparence fluette.

– C'est une petite ignorante, dit Conrad Düntz d'un ton moitié plaisant, moitié sérieux, lorsque l'enfant eut souhaité la bienvenue aux étrangers. Elle est jusqu'ici absolument réfractaire à l'étude,

malgré tous nos efforts.

– Oh ! c'est pourtant si intéressant d'apprendre ! dit Ladislav en regardant la petite fille avec surprise. J'y passerais mes journées !

Lucia secoua vivement ses belles boucles blondes.

– J'aime mieux aller courir dans la forêt et jouer avec mes chèvres !

– Ah ! oui, c'est que vous pouvez courir, vous ! murmura Ladislav avec amertume.

Un peu de rougeur monta aux joues de Lucia, ses beaux yeux bleus exprimèrent soudain un regret intense... Se penchant, elle posa sa main sur celle du jeune garçon.

– Mais vous marcherez un jour aussi bien que moi, vous allez guérir à l'air de notre forêt ? dit-elle vivement. N'est-ce pas qu'il guérira, papa ?

– Mais je l'espère bien ! s'écria le garde général. Vous verrez, mon cher enfant, que vous n'aurez pas à vous repentir d'être venu faire connaissance avec notre belle contrée... Et ça va bien avec les Lëndau ? ajouta-t-il en se tournant

vers le professeur.

– Mais très bien. Nous restons chez nous, et nous continuerons ainsi en dehors des heures de leçons. Celles-ci ont commencé hier. Wilma a ouvert le feu.

– Êtes-vous satisfaite de vos élèves ? demanda Heinrich.

– Je ne puis encore vous répondre bien exactement. Helena, l'aînée des petites filles, semble extrêmement intelligente. Constance est plus engourdie. Quant à Guntram, il paraît doué de remarquables facultés pour les sciences. Ce sont d'ailleurs des enfants bien élevés...

– Et orgueilleux, naturellement, comme tous les Lëndau ! dit Heinrich. À la fin du XIX^e siècle, cette famille a su trouver le moyen de conserver toutes ses traditions féodales, si bien qu'un comte de Lëndau croirait déroger en faisant valoir lui-même ses domaines ou en s'asseyant sur les bancs d'une université.

– À propos, nous venons de rencontrer le professeur Berdeck, dit le professeur Lienkwicz.

Nous avons fait connaissance et nous nous sommes promis de nous revoir. Ce vieillard paraît extrêmement sociable et avenant.

– Dites qu’il adore la société. Il s’ennuie, tout seul, dans sa vieille maison, et on le trouve toujours à parcourir la forêt, s’arrêtant chez l’un ou chez l’autre, et toujours bien reçu, car, outre qu’il est le meilleur homme du monde, son esprit est fin et juste, excepté toutefois lorsqu’il s’agit des privilèges nobiliaires. Là-dessus, vous ne lui ferez pas entendre raison. Il a pour l’aristocratie une vénération aveugle – vénération transmise d’héritage par ses ancêtres, fidèles vassaux des maîtres de Runsdorf. Naturellement, les Lëndau occupent le premier rang dans son respect, et parmi eux, le comte Walther est mis sur un piédestal particulier. Ce brave docteur a pour lui une quasi-idolâtrie, et il ne faudrait pas vous aviser de l’effleurer d’un reproche !

– Bon, me voilà jugée et condamnée ! dit Wilma en riant. Car j’ai commis l’énorme faute d’insinuer que le comte de Lëndau avait tort de ne pas suivre, par pur orgueil de caste, la

vocation qui le portait vers la médecine.

– En effet, vous devez avoir une fort petite place dans l'estime de Berdeck, mademoiselle, répliqua le garde général avec un sourire. J'ai fait comme vous, je lui ai dit ma façon de penser à l'égard du jeune comte, et il m'a boudé pendant plusieurs mois. Oui, il est vraiment déplorable de voir ces facultés superbes – au dire du professeur – se perdre dans la vie inutile que mène ce jeune homme, uniquement parce qu'il a l'honneur, ou le malheur de s'appeler le comte de Lëndau.

– Oh ! vous dites bien le malheur, mon père ! s'écria Anna avec un petit frisson. Il y a eu tant de catastrophes étranges et terribles dans cette famille ? J'aime mieux m'appeler Anna Düntz tout court.

Un pli se forma sur le front très haut du garde général.

– Oui, tu as raison, ma fille, cela vaut beaucoup mieux, dit-il d'un ton bref. Tu seras vraisemblablement plus heureuse que les comtesses de Lëndau passées, présentes et futures.

– Que la pauvre comtesse Paola, par exemple ! Vous connaissez son histoire, mademoiselle Lienkwicz ?

– Oui, la vieille femme de chambre me l’a racontée, en me mettant en garde contre les entreprises du terrible fantôme.

Une expression de surprise effrayée traversa les yeux clairs d’Anna.

– Oh ! vous plaisantez de cela ! s’écria-t-elle en joignant les mains. Mais il paraît que c’est très vrai ! Et on voit aussi le comte Eberhard.

– Qu’a-t-il fait encore, celui-là ? demanda Wilma avec gaieté.

– Oh ! c’est un bon revenant, rassurez-vous ! dit Heinrich en riant.

– Au fait, peut-être même est-il vivant...

– Comment, vivant ? demanda Ladislas.

– Mais oui, puisqu’il a disparu mystérieusement et qu’on n’a jamais entendu parler de lui. Vous ne connaissez pas l’histoire ? Si vous intéresse, Je vais vous la raconter succinctement, pendant qu’Anna nous servira le

café.

« Il y avait à Runsdorf, au début du siècle, trois frères : Carl, Eberhard et Arnulf. L'aîné, selon la tradition maintenue à travers les siècles, était l'héritier de tous les domaines et privilèges. Eberhard, nature indépendante, énergique et libérale, se lassa bien vite de l'existence orgueilleusement oisive de Runsdorf. Un jour, il partit pour les Indes néerlandaises, nanti de la part qui lui revenait de la fortune de sa mère. Bientôt ses frères apprirent qu'il dirigeait à Java une importante exploitation agricole, et dès lors tout fut fini entre eux et celui qui reniait ainsi les principes aristocratiques de sa race.

Mais Carl mourut sans enfants, et Eberhard se trouva l'héritier des biens patrimoniaux. Il revint définitivement en Autriche, après avoir réalisé sa fortune, très considérable. Veuf depuis quelques années d'une Polonaise qu'il avait épousée à Java il ramenait un neveu de sa femme, un enfant d'une dizaine d'années adopté par lui et auquel devait revenir tout le fruit de son travail.

Son frère Arnulf et sa sœur Luba, malgré leur

morgue bien connue, se montrèrent convenables envers lui, et, peu à peu, cédant à l'affabilité d'Eberhard qui oubliait leurs dédains passés, ils vinrent de temps à autre à Runsdorf, où leur aîné travaillait à de grandes réformes philanthropiques qu'il rêvait d'accomplir sur ses domaines. En attendant que ses plans fussent accomplis, il conservait sa fortune dans son coffre-fort.

Et voici qu'un matin son valet de chambre ne le trouva pas dans son appartement. Il le chercha dans tout le château, dans le parc, et prévint la comtesse Luba qui se trouvait à Runsdorf depuis quelques jours. Elle fit recommencer les recherches et envoya un exprès à son frère qui se trouvait à son domaine de Lonswerth, en Styrie. Arnulf arriva, fit faire des battues dans le parc, sonder le lac et les profondes oubliettes, mais le comte Eberhard demeura introuvable... et son argent aussi, car le coffre-fort fut trouvé complètement vide.

– Et l'enfant ?

– Le jeune Boleslas était pauvre désormais, car, naturellement, il n'avait aucun droit sur les

biens patrimoniaux de son père adoptif, n'étant pas du sang de Lëndau. Néanmoins, le comte Arnulf le conserva près de lui, en manifestant l'intention de lui faire donner une éducation distinguée. Mais quelques mois après la mort d'Eberhard, il disparut également...

– Oh ! mais cela devient tout à fait mystérieux ! dit le professeur. Et jamais on n'a rien su ?

– Jamais. Le comte Arnulf fit faire cependant beaucoup de recherches, non seulement dans toute l'Autriche, mais encore à l'étranger. Tout fut inutile. On a émis l'idée que le comte Eberhard avait cédé à un accès de démence et s'était jeté, lui et sa fortune, dans quelque précipice, quelque gouffre inconnu. Mais ce sont là des suppositions que rien n'est venu corroborer. Eberhard de Lëndau, au dire de ceux qui l'ont connu, avait l'esprit le plus sain, le plus lucide qui se pût concevoir, et il était en outre un chrétien admirable.

– Il est peut-être aussi dans le lac, celui-là, dit pensivement Wilma.

– Qui sait ! murmura Conrad Düntz en caressant d'un geste machinal la chevelure de Lucia, assise près de lui.

Anna servit le café, et la conversation changea de sujet, Les nouveaux venus parlèrent de Prague, de leur vie calme et modeste ; le garde général raconta la sienne, bien paisible aussi ; il rappela avec émotion le souvenir de sa femme, morte à la naissance de Lucia et dont le portrait occupait dans le parloir la place d'honneur.

– Ma bonne Marie !... quel vide nous a laissé son départ !... Elle était la fée bienfaitrice de cette maison, et tous, depuis le dernier des bûcherons l'aimaient et la vénéraient.

Et, de fait, il était exquisément doux et sympathique, le visage féminin qui souriait un peu mélancoliquement dans le cadre de chêne sobrement orné d'un filet d'or. Heinrich et Anna ressemblaient à leur mère. Marie Düntz n'avait pas eu de beauté, mais elle possédait le charme supérieur de la bonté et du dévouement.

Conrad Düntz fit visiter à ses hôtes le jardin et la basse-cour où Anna projetait d'entreprendre

d'importantes réformes. Un peu plus bas, dans la vallée, se trouvait une ferme que la jeune maîtresse de maison rêvait de rendre modèle, ce à quoi l'encourageait fortement son père.

– Rien ne vaut pour une femme ce genre d'occupations, cette surveillance active nécessitée par une exploitation quelconque, dit-il au professeur. C'est ainsi que les énergies se développent, que les caractères acquièrent de la force et de la réflexion.

– Oh ! je comprends mademoiselle Anna ! J'aimerais aussi cette vie ! dit Wilma d'un ton enthousiaste. Il me semble que je ferais une assez bonne fermière.

– Eh bien ! il faudra vous associer à l'entreprise d'Anna, dit Conrad Düntz en souriant. Nous pourrons voir cela, un jour... En attendant, venez par ici, je veux vous montrer quelque chose.

Il les conduisit vers une terrasse de pierre grisâtre, pittoresquement drapée de lierre. De là, par une large échappée de la forêt, l'œil découvrait la vallée tout entière, avec ses prairies

d'un vert frais, ses champs, sa rivière bouillonnante, bordée de peupliers, ses fermes nichées dans la verdure. À gauche, à l'entrée de son parc séculaire, Runsdorf étalait ses bâtiments immenses, un peu lourds mais imposants, au-dessus desquels flottait la bannière seigneuriale, blanche et rouge. À droite, le toit élégant d'un vaste chalet s'élevait au milieu d'un bouquet de pins. Et, au-delà de la vallée, la forêt moutonnante et sombre recommençait aux flancs de la montagne.

– Quelle vue superbe ! dit Wilma en s'appuyant à la balustrade rongée de mousse. Avec ce soleil qui l'inonde, la vallée est délicieuse, et le vieux Runsdorf lui-même semble moins rébarbatif. Savez-vous qu'il y a de quoi se perdre dans ce château ! J'ai eu bien de la peine ce matin à retrouver la salle où m'attendaient mes élèves... J'aimerais mieux habiter ceci, ajouta-t-elle en désignant le chalet dont on distinguait un côté littéralement tapissé de fleurs.

– Je crois bien, c'est une demeure ravissante, et si luxueusement installée à l'intérieur, paraît-

il ! dit Anna. La princesse Olgoff s'y entend.

– Qui est cette princesse ?

– C'est la grand-tante des jeunes de Lëndau, Luba, la sœur du comte Arnulf. Après le suicide de celui-ci, elle quitta Runsdorf, et, peu après, épousa un Russe très noble, immensément riche, mais beaucoup plus âgé qu'elle. Il mourut quelques années plus tard en lui léguant toute sa fortune. Elle continua de résider à Moscou, où elle menait l'existence la plus fastueuse, puis, un jour, elle revint ici, s'installa dans le chalet rose que lui avait vendu son neveu, le comte Otto, et depuis n'en a plus bougé, si ce n'est pour faire quelques promenades en forêt. Elle avait alors soixante ans, disait-on. Aujourd'hui, c'est une très vieille dame, que l'on assure avoir conservé toutes ses facultés, en même temps qu'une originalité augmentée encore avec l'âge. Ainsi, elle est toujours vêtue de couleurs claires, de blanc surtout. Naturellement, elle possède – et même à un degré aigu – l'orgueil héréditaire des Lëndau.

– L'a-t-elle plus que sa nièce la chanoinesse ?

dit Heinrich en hochant la tête. On la dit d'une hauteur ! Vous ne connaissez pas encore la belle chanoinesse de Lëndau, mademoiselle ?

– Non. Habite-t-elle Runsdorf ?

– Incidemment ! Elle apparaît subitement et disparaît de même. En général, elle réside dans le Chapitre dont elle fait partie depuis un certain nombre d'années – Chapitre des plus aristocratiques, car il faut, pour y entrer, donner des preuves de sa noblesse depuis 1400.

– Elle doit être déjà d'un certain âge ?

– Une quarantaine d'années, je crois, n'est-ce pas, mon père ?

Depuis un moment, Conrad Düntz s'était un peu détourné et semblait considérer avec attention les cimes des pins qui entouraient le chalet. Sa main venait de rejeter en arrière l'épaisse chevelure blond foncé, naturellement bouclée, qui retombait sur son front, et Wilma remarqua alors, près de la tempe, une large et profonde cicatrice.

– Environ, je pense, répondit-il d'un ton bref.

– Elle est née du second mariage d’Arnulf de Lëndau, ce qui explique cette grande différence d’âge entre son frère et elle. Je ne l’ai entrevue qu’une fois, dans la voiture qui l’emportait de Runsdorf à la gare. Elle est encore merveilleusement belle. Mais on assure que la fierté aristocratique des Lëndau est en elle à un degré extraordinaire.

– Et cette merveille ne s’est pas mariée ? demanda le professeur.

– Non, elle a refusé toutes les alliances, les trouvant sans doute inférieures à son mérite. Même une couronne ducale a fait l’objet de son dédain.

– Heinrich, n’est-ce pas Wolster que je vois venir dans le sentier ? dit le garde général en se détournant.

Sa voix était un peu altérée et Wilma vit avec surprise que son visage était pâle et légèrement contracté.

– C’est bien lui, mon père.

– Va donc lui dire de venir me parler demain

matin.

Le jeune homme s'éloigna, et Conrad Düntz invitant ses hôtes à s'asseoir sur les bancs disposés là, se mit à les questionner sur leur installation à Runsdorf. Il avait repris sa physionomie accoutumée, sauf une petite lueur douloureuse qui demeurait au fond de ses larges yeux bleus.

– C'est une chose étonnante que les maîtres de Runsdorf laissent une partie du château et du parc dans cet état d'abandon, fit observer Wilma quand elle eut dépeint leur logis. L'aile opposée à la nôtre tombe littéralement en ruines. Et le parc a des coins absolument sauvages.

– L'entretien d'une telle propriété, si restreinte qu'elle soit par rapport à autrefois, coûte cher, dit Conrad.

– Mais les Lëndau sont riches.

– Le sont-ils ? murmura le garde général avec un sourire sarcastique.

– Quoi ! vous pensez qu'ils seraient ruinés ? s'écria Wilma avec surprise. Mais ils semblent

vivre largement ; ils donnent des fêtes ; les appartements sont luxueux.

Le sourire d'ironie s'accrut sur les lèvres de Conrad.

– Sachez, mademoiselle, qu'un Lëndau mourrait de faim au milieu de son luxe, plutôt que d'avouer qu'il est sans le sou. Non que je prétende qu'ils en soient réduits là, mais, après les folles dépenses faites d'abord par Arnulf de Lëndau, et continuées par son fils Otto, il me semble que le patrimoine doit être fort diminué... Enfin, tout ceci nous importe peu ! dit-il avec un léger mouvement d'épaules. Je me contente de plaindre ces pauvres gens, victimes d'une fausse conception de la vie léguée par leurs ancêtres, soigneusement inculquée à chaque rejeton du vieux tronc, et qui annihile en eux ce qui existe de meilleur dans l'homme : la volonté et le cœur.

Le professeur et ses enfants se retirèrent une heure plus tard, après avoir fait promettre à Heinrich et à Anna de venir les voir souvent. Mais ils ne purent décider le garde général à faire de même.

– Je préfère ne pas me rendre à Runsdorf, dit-il, d'une voix soudain durcie. N'insiste pas, mon cher Adrian, je ne refuse pas sans motif. Mais viens souvent, très souvent. Je te préviens qu'Heinrich ira t'enlever en voiture avec tes enfants lorsque nous aurons envie de vous voir... et méfiez-vous que ce ne soit tous les jours, ajouta-t-il en riant.

Il accompagna les nouveaux hôtes de Runsdorf jusqu'à moitié chemin, puis revint avec Anna et Lucia, tandis qu'Heinrich continuait à pousser la voiture, malgré les protestations de Wilma.

Comme ils atteignaient la petite porte du parc, celle-ci s'ouvrit, livrant passage à la jeune personne entrevue un matin par le professeur et Wilma dans une pièce du château. Le comte de Lëndau l'accompagnait.

Des saluts, également polis et également froids de part et d'autre, s'échangèrent au passage. Mais Ladislas rencontra encore le regard plein d'intérêt que le comte Walther avait attaché sur lui le jour de son arrivée.

– C'est l'âme des jeunes comtesses, n'est-ce pas, monsieur Düntz ? demanda Wilma.

– En effet... Elle a une physionomie sympathique, malgré sa fierté, mais elle semble triste et lasse, ne trouvez-vous pas, mademoiselle ?

– Oui, je faisais cette remarque en la regardant venir devant nous. Et croyez-vous que le comte de Lëndau ait l'air bien gai ?... Qu'y a-t-il sous cette réserve altière dont ils s'enveloppent tous ? Quels regrets et quelles souffrances se cachent dans ces cœurs de grands seigneurs ? Ils nous envient peut-être les pauvres gens !

– Eh bien ! ce n'est pas réciproque, en tous cas, s'écria vivement Heinrich. Comme Anna, j'aime mieux m'appeler Düntz tout court et ne pas être chargé de ce fardeau de préjugés ridicules qui finira par écraser les Lëndau s'ils ne le jettent à terre quelque jour. Mais auront-ils jamais ce courage ? Hum ! Il leur faudrait en tout cas un bien puissant levier.

Heinrich ne quitta Runsdorf qu'après avoir installé Ladislas sur sa chaise longue. Les

Lienkwicz, réconfortés par sa bonne humeur communicative et par l'accueil hospitalier fait à Nunsthal, trouvaient maintenant un nouvel intérêt à leur séjour dans ce pays. Ces relations seraient charmantes, Heinrich paraissant le meilleur garçon du monde. Anna une aimable jeune fille, et le garde général conservant toutes les qualités de cœur et d'esprit qui lui avaient irrévocablement attaché autrefois son ami Adrian.

– Il a une distinction de grand seigneur ! dit Ladislas avec enthousiasme. Il doit être magnifique dans sa grande tenue. Il n'y a que cette cicatrice qui dépare un peu son visage, quand les cheveux sont relevés.

– Quelle cicatrice ? demanda le professeur dont les yeux de myope n'avaient rien remarqué.

– Au front, sur la gauche...

– Ah ! oui, je me souviens ! Il l'avait déjà quand il est venu me voir à Vienne avec sa jeune femme. C'est en sauvant quelqu'un dans un incendie, m'a-t-il dit. Mais il ne m'a jamais donné de détails, et, m'apercevant que ce souvenir semblait le bouleverser, je me suis

toujours abstenu d'en demander.

Un coup léger frappé à la porte l'interrompit. Wilma alla ouvrir et introduisit le chapelain de Runsdorf, le Père Hulken. Les nouveaux arrivés avaient déjà fait connaissance avec lui, et il venait leur rendre visite.

C'était un vieillard, un peu cassé, un peu infirme, mais qui avait conservé son esprit très net et une souriante bonhomie. D'après Octavia il avait atteint, sinon dépassé quatre-vingt-dix ans.

— Je l'ai toujours vu à Runsdorf, avait-elle déclaré à Wilma. Fils d'un tenancier des comtes de Lëndau, il avait reçu l'instruction ecclésiastique aux frais de la première femme du comte Arnulf qui était une très pieuse dame, et, lorsqu'on lui offrit de remplacer ici le vieux chapelain, il n'osa refuser, craignant de se montrer ingrat envers ses bienfaiteurs. Il aurait souhaité plutôt se dévouer au ministère des âmes dans quelque pauvre paroisse. Mais il est certain qu'avec sa faible santé, cette position paisible lui convenait mieux. Et d'ailleurs, je vous assure qu'il a trouvé le moyen de faire beaucoup de bien

par ici.

Une fois installé dans un fauteuil, près de Ladislas qui semblait lui inspirer un intérêt particulier, le bon vieillard questionna ses hôtes sur l'impression que leur avait produite la forêt. Il parut charmé devant leur enthousiasme, et dit en se frottant les mains :

– Oui, c'est une belle œuvre du Créateur, une des merveilles accomplies pour l'humanité ingrate. Vous voyez en moi un admirateur enthousiaste de mon pays, de ma forêt natale. Malheureusement, mes jambes me portent difficilement jusque-là. Mais Conrad Düntz ou son fils viennent me chercher en voiture à la grille de Runsdorf et me donnent le plaisir d'une longue promenade sous mes chères futaies.

– Le garde général craint-il donc de recevoir quelque affront ici, qu'il a refusé même de venir nous y voir, demanda Wilma.

– Un affront ! murmura le prêtre.

Sa physionomie s'était soudainement assombrie.

– Conrad Düntz est trop fier pour se présenter, sans y être invité, chez ceux qui se croient ses supérieurs, répondit-il au bout d'un instant. Je dis « qui se croient », car, au point de vue des qualités morales et intellectuelles, il est au moins leur égal, et, s'il ne possède pas leurs quartiers de noblesse, il appartient à une de ces vieilles familles bourgeoises, riches et honorables, auxquelles n'ont pas dédaigné de s'allier des membres de l'aristocratie, moins exclusifs que les seigneurs de Runsdorf. En outre, il a sa position qui lui donne une importance considérable.

– Vous ne vous entendez pas avec le professeur Berdeck, il me semble, fit observer Adrian Lienkwicz. D'après ce qu'il nous a dit et ce que nous en a conté Conrad, il doit placer le plus ignare des Lëndau à cent coudées au-dessus de mon ami Düntz.

Le prêtre eut un sourire indulgent.

– Ce bon Berdeck a en effet cette toquade. Il ne verra pas les défauts d'un Lëndau, je vous en répons !... Moi, je vous l'avoue, je suis attaché à cette famille comme le lierre à l'arbre, je les aime

tous, j'aurais donné ma vie pour eux si, à ce prix, j'avais pu leur procurer un peu de bonheur. Mais dans le rapprochement intime, quotidien, avec le Dieu humble et doux qui est apparu à la terre, les vanités de ce monde se montrent au grand jour, les voiles se dérobent, laissant voir les tristes dessous des grandeurs humaines, rendant impossibles les illusions dont on s'était quelque temps bercé. Ô misère de nous ! murmura-t-il en croisant sur ses genoux ses mains tremblantes. Voilà des êtres bons et charmants... tenez, ce petit Walther... je l'ai vu enfant ; il m'arrive encore de l'appeler ainsi... Voilà un être d'élite qui passera sa vie dans l'inaction, dans le regret amer, à charge lui-même, inutile aux autres, parce qu'il est persuadé qu'un comte de Lëndau ne peut, sans déchoir, embrasser une carrière libérale. Jamais il ne sera heureux un instant... jamais ils ne le seront non plus, Bianca. Guntram, Helena, Constance ! dit-il d'une voix brisée. On leur fera faire n'importe quel mariage, pourvu que la noblesse s'assortisse... ou bien ils ne se marieront pas et vieilliront solitaires, retirés dans leur orgueil. Mais tous souffriront, car ils ont du

cœur... et ce cœur sera brisé comme il l'a toujours
été dans la famille, parce que l'orgueil les écrase,
les étouffe presque à leur insu... Oh ! Seigneur,
ne les punissez pas pour les fautes d'autrui !
murmura-t-il dans une sorte de sanglot.

V

« Voilà aujourd'hui deux mois que nous sommes ici, Wilma.

– Deux mois !... Déjà ! murmura-t-elle en arrêtant son aiguille pour regarder son frère.

Oui, c'était bien exact. Ils étaient arrivés un soir de printemps, et aujourd'hui le soleil d'été étincelait à travers le feuillage des grands arbres de Rundsorf ; la brise matinale, déjà brûlante, annonçait l'ardente chaleur de juillet.

Deux mois ! Il fallait convenir qu'ils avaient passé bien vite. Wilma, toujours occupée, n'avait jamais connu l'ennui à Prague. Il lui paraissait qu'il en serait de même ici. Outre ses leçons et ses occupations de ménage, elle avait les études qu'elle poursuivait pour son propre compte, les promenades dans la forêt avec son père et son frère, et les relations, bien vite devenues très intimes, avec les habitants de Nunsthal.

Les Lienkwicz se rendaient fréquemment chez le garde général, et, de leur côté, Anna et Heinrich s'étaient accoutumés à venir souvent à Runsdorf avec la petite Lucia. Le logis du professeur, complètement indépendant, leur laissait toute liberté à l'égard des Lëndau.

Quant à ces derniers, ils gardaient vers leurs hôtes la même attitude correcte et distante. D'ailleurs, le professeur et Wilma, en dehors des enfants, voyaient fort rarement les autres membres de la famille. Parfois, la comtesse Solanthe apparaissait dans la salle d'étude, questionnait poliment Wilma ou son père sur la santé de Ladislas, s'informait s'ils ne manquaient de rien et demandait, sans paraître y prendre grand intérêt, comment marchaient les études de ses enfants. Il était évident qu'elle n'y attachait aucune importance, pourvu qu'ils fussent capables d'écrire d'une manière correcte et eussent une teinte d'histoire et de littérature.

Cette petite femme vêtue avec une simplicité quasi monacale semblait constamment lasse ; elle était visiblement vieillie avant l'âge, mais une

singulière énergie emplissait son regard et, sur cette physionomie fatiguée, Wilma avait toujours lu l'indomptable résolution de l'être poursuivant son but à travers tous les obstacles.

Les enfants semblaient s'attacher à leurs maîtres, autant, sans doute, que le leur permettait leurs préjugés de caste. Guntram et Helena, en particulier, avaient des échappées de confiance qui donnaient à Wilma l'espoir de pénétrer quelque jour dans ces petits cœurs un peu fermés par une fausse éducation, mais qu'elle devinait bons et nobles. En tous cas, l'intelligence des deux aînés était incontestable, non moins que leur désir d'apprendre.

– Quel motif a pu déterminer la comtesse de Lëndau à faire à des étrangères cette proposition d'habiter sous son toit ? avait demandé un jour Wilma à Conrad Düntz.

Il avait eu le sourire sardonique qui lui était particulier lorsqu'il était question des Lëndau.

– Mais probablement le désir de se procurer à bon marché des professeurs pour ses enfants, avait-il répondu sans hésiter. L'aînée a été élevée

dans un couvent aristocratique, le comte Walther a eu un précepteur, mais la comtesse de Lëndau trouve ces moyens-là trop onéreux, sans doute.

– Décidément, vous persistez à croire qu'ils en sont réduits à faire des économies ?

– Je ne crois pas, je suis sûr, avait répliqué le garde général d'un ton positif.

Et Wilma commençait à penser qu'il avait raison. Bien des choses lui semblaient singulières, dans cette demeure... D'abord la seule présence de Heintz, d'Octavia et de sa petite-fille Rosine, en fait de domestique, malgré la besogne écrasante que devait représenter l'entretien d'un tel logis. Parfois, un garçon de ferme venait ratisser les allées, élaguer les arbres, soigner le jardin français qui s'étendait à l'opposé du bâtiment occupé par les Lienkwicz. Des enfants de bûcherons ou de paysans arrachaient l'herbe des allées et aidaient Heintz aux nettoyages... Car le vieil homme se transformait à vue d'œil et devenait tour à tour palefrenier, jardinier, valet de chambre, pour reparaître ensuite le plus correct des maîtres d'hôtel.

Wilma n'avait que peu à peu pénétré tout ce mystère, tant les serviteurs, comme les maîtres, mettaient de soin à dissimuler la situation véritable. Au début, elle avait cru à la présence d'une armée de subalternes, mais, en les voyant demeurer obstinément invisibles, elle avait douté. Et sa conviction était maintenant à peu près faite.

L'existence des Lëndau était une feinte perpétuelle. Sur la façade, ils étaient encore riches et menaient à peu près le train de jadis. La comtesse de Lëndau et Bianca parées avec élégance, se rendaient aux fêtes de l'aristocratie, dans leur voiture un peu vieillie mais bien entretenue et attelée de beaux chevaux ; elles recevaient leurs hôtes dans les salons du rez-de-chaussée demeurés tels qu'autrefois, en leur luxe imposant – Octavia les avait fait visiter à Wilma avec orgueil – Les seigneurs de Runsdorf donnaient aussi des fêtes, ainsi que l'avait vu la jeune fille le jour de son arrivée. Et, derrière cet appareil, qui pouvait dire ce qui se cachait de privations, d'amertumes, de pénibles angoisses, de fatigants travaux, peut-être ? Tout cela pour qu'il ne fût pas dit que les comtes de Lëndau

étaient pauvres.

« Et ce comte Walther, qui a, d'après le docteur, tous les moyens de parvenir à un brillant avenir médical, et se prête à ce perpétuel mensonge ! pensait Wilma avec une sorte de mépris. Il trouve plus honorable de feindre une situation qu'il ne possède plus, que de travailler pour acquérir une position utile, qu'il pourrait étaler au grand jour. Quelle étrange aberration voile ainsi à cette famille la véritable notion de l'honneur ! »

Elle y pensait en ce moment, tandis qu'elle cousait, assise près de Ladislas, au bord d'une allée du parc. Le jeune garçon lisait, très absorbé. Sa pâle physionomie avait déjà acquis de légères couleurs, et Wilma constatait joyeusement en lui plus de gaieté, surtout dans ses rapports avec les Düntz.

Le bruit des sabots d'un cheval sur le sol desséché de l'allée vint rompre le silence qui enveloppait le frère et la sœur. C'était le comte de Lëndau qui revenait de sa promenade quotidienne.

Wilma détourna la tête avec impatience. Ce grand seigneur dédaigneux et si ridiculement imbu d'orgueilleux préjugés lui était devenu antipathique, bien qu'elle n'eût pas eu encore l'occasion de le connaître beaucoup, car les rapports du jeune comte avec les Lienkwicz se bornaient à un bref salut lors des rares rencontres faites dans le parc ou dans la forêt.

Au moment où le cavalier allait passer près de Wilma et de son frère, son cheval, probablement effrayé par une cause inconnue, eut un brusque écart que ne put réprimer à temps Walther, sans doute distrait, car il avait la réputation d'un remarquable cavalier. Ladislas soudainement arraché à sa lecture, vit à une courte distance de lui les sabots du cheval, l'animal dressé soudain. Il jeta un cri et s'affaissa dans sa voiture.

Instantanément, le comte avait calmé sa monture. Il sauta à terre et s'avança vers Ladislas sur lequel se penchait Wilma, presque aussi blanche que le jeune garçon évanoui.

– Avez-vous des sels ! demanda brièvement le comte tout en saisissant le poignet de Ladislas.

Wilma approcha le flacon des narines de son frère. Walther, dont le front était profondément plissé, tenait entre ses doigts le poignet frêle du jeune garçon.

– Son cœur bat fort, mais régulièrement, et le voici qui ouvre les yeux, dit-il, tandis que son visage se détendait visiblement.

Ladislas revenait en effet à lui. Son regard surpris effleura le comte de Lëndau penché vers lui, puis se posa sur le beau visage anxieux de sa sœur.

– J’ai eu bien peur, Wilma ! C’est très sot, mais j’étais tellement plongé dans ma lecture que je n’avais pas entendu venir ce cheval.

Il m’a surpris.

– Cet animal est insupportable ! dit Walther dont les doigts ne quittaient pas le pouls de Ladislas. Il lui prend des peurs inexplicables qui me font toujours redouter d’occasionner quelque accident. Je regrette vivement de vous avoir causé cette émotion ajouta-t-il en s’adressant à la fois à Wilma et à son frère.

Et de fait, ce regret était très visible sur sa physionomie, mais l'inquiétude qui s'y était empreinte tout à l'heure se dissipait maintenant.

– Il n'y a là aucunement de votre faute, monsieur le comte, répondit la jeune fille, d'une voix qui tremblait, encore un peu sous l'influence de l'anxiété de tout à l'heure. Du reste, nous nous étions placés trop près du milieu de l'allée. Mais je crois qu'il vaut mieux rentrer pour te remettre tout à fait, Ladislas, fit-elle en se penchant tendrement vers son frère, dont les yeux étaient maintenant entourés d'un léger cerne.

– Si tu veux, Wilma. Mais je me sens vraiment presque bien.

– Permettez-moi, mademoiselle, dit le comte.

Et, repoussant doucement la main de la jeune fille qui s'apprêtait à faire avancer la voiture, il dirigea celle-ci vers le milieu de l'allée.

– Mais votre cheval ? demanda Wilma, surprise, en désignant le bel animal immobile au milieu du chemin.

– Oh ! Sélim va me suivre, il y est habitué.

Wilma rassembla rapidement son ouvrage et les livres de Ladislas et rejoignit la voiture doucement poussée par le comte de Lëndau. En la voyant près de lui, le comte tourna légèrement la tête et dit à voix basse :

– Rassurez-vous, le cœur se calme, il n’y a absolument rien à craindre.

– Pensez-vous que je doive faire appeler le docteur ?

– Je n’en vois pas la nécessité, mademoiselle.

Il se mit à parler à Ladislas, cherchant évidemment à le distraire de la pensée de sa frayeur. Sa voix, habituellement brève, prenait des inflexions pleines de douceur, tandis qu’il interrogeait le jeune garçon sur l’impression que lui produisait le pays et Runsdorf en particulier.

Wilma le regardait, surprise. De près, et surtout dépouillé de sa réserve hautaine, il semblait beaucoup plus jeune qu’il ne lui avait paru d’abord. Lorsqu’Heinrich Düntz lui avait assuré que le comte de Lëndau ne devait pas avoir dépassé vingt-cinq ans, elle était demeurée

incrédule. Aujourd'hui, elle pensait qu'il avait peut-être raison.

En tout cas, le jeune seigneur de Rundsorf savait se montrer aimable et réparer ses torts même involontaires. Après avoir conduit la voiture jusqu'à l'appartement de ses hôtes et s'être de nouveau excusé près du professeur de l'incident causé par son cheval, il porta lui-même Ladislav sur sa chaise longue et ne le quitta qu'après s'être assuré des battements réguliers du cœur.

– Il est charmant, ce comte Walther ! s'écria Ladislav lorsque le jeune homme se fut éloigné après lui avoir serré la main et rassuré, d'un geste discret, le professeur et sa fille.

– Oui, charmant, dit Wilma du bout des lèvres.

En voyant le comte de Lëndau penché avec sollicitude sur Ladislav, et, tout en parlant au jeune infirme, l'enveloppant d'un regard à la fois discret et investigateur, où rayonnait l'expression passionnée du chercheur, elle avait eu l'idée soudaine que son frère était pour lui, médecin amateur, un sujet d'étude, que cet intérêt

témoigné à Ladislas était identique à celui du savant qui scrute les secrets de la nature animale et végétale, du chimiste penché sur quelque préparation nouvelle, du romancier disséquant en dilettante le cœur humain.

Et cette pensée lui avait souverainement déplu. Un instant, tout à l'heure, surprise sans doute du charme sérieux et fin, très naturel, qui émanait de Walther de Lëndau, elle le considérait presque avec sympathie. Mais il lui apparaissait de nouveau le grand seigneur égoïste et orgueilleux qu'elle avait tout d'abord pressenti. S'il avait condescendu à se montrer affable et si soigneux près du jeune malade, c'était peut-être beaucoup moins pour réparer la peur causée par son cheval que pour avoir une occasion d'étudier la maladie de Ladislas, pensant, probablement, que ces petits bourgeois seraient grandement honorés de voir le comte de Lëndau s'intéresser au jeune infirme — et, qui sait ? peut-être faire sur lui des expériences.

Oui, Wilma avait cru voir tout cela dans le regard d'intérêt ardent dont le comte de Lëndau

couvrait Ladislas, et cette idée l'irritait extrêmement. Son frère bien-aimé, devenant un simple sujet d'études, une distraction pour ce noble oisif, possédé de l'amour de la médecine ! Ah ! non, par exemple ! Ladislas valait mieux que cette curiosité aristocratique, et, si les Lienkwicz ne s'offensaient pas de la réserve altière de leurs hôtes, ils n'étaient certes pas disposés à se mettre à leur disposition pour distraire leur ennui. Chacun a sa dignité, et, pour n'être que des bourgeois, le professeur et ses enfants sauraient sauvegarder la leur.

Heintz vint le soir de la part de son maître demander des nouvelles de Ladislas. Et dans l'après-midi du lendemain, comme le comte de Lëndau et sa sœur Bianca passaient près de la petite clairière où s'étaient installés le professeur, Wilma et Ladislas, ils s'approchèrent tous deux.

— Je suis heureux de pouvoir juger par moi-même que la sottise de mon cheval n'a pas laissé de traces, dit le comte tout en saluant Wilma et en tendant la main au professeur et à son fils. Vous avez une fort belle mine, monsieur Lienkwicz.

– Il a eu une nuit excellente, dit le professeur d'un ton joyeux. D'ailleurs, depuis qu'il est arrivé ici, il dort beaucoup mieux.

– L'air de la forêt fera merveille, dit Bianca dont le beau regard un peu mélancolique s'était empreint d'une sympathique compassion en se posant sur Ladislas. Puis vous aurez à votre portée les soins si éclairés du professeur Berdeck.

– C'est un excellent homme et un remarquable praticien, ajouta Walther.

– Vous êtes son élève, paraît-il, monsieur le comte ? dit Wilma d'un ton involontairement incisif.

– Un élève amateur, oui, mademoiselle, répondit-il avec une certaine sécheresse altière.

– Mon frère a une véritable passion pour la médecine, fit observer Bianca.

Dans les yeux très profonds du jeune homme passa une fugitive mais intense tristesse, sa bouche eut un pli d'amertume indicible.

Puis, tout à coup, il redressa la tête d'un mouvement hautain, et levant légèrement les

épaules :

– C'est une occupation comme une autre, et j'avais Berdeck sous la main, dit-il, d'un ton indifférent. ?

Il se pencha vers Ladislas et reprit d'un accent soudain adouci :

– Que lisez-vous là ?... Du Goethe... Vous aimez la lecture ?

– À la folie. C'est ma plus chère distraction.

– Et il nous lit à haute voix le soir, dit le professeur. Il a le don inné de la diction, et, n'était la crainte de le fatiguer, nous l'écouterions des heures.

– Mais vous devriez nous faire juger de ce talent, monsieur Ladislas ! Bianca et moi adorons entendre bien lire. Tenez, nous allons nous asseoir une minute, et vous nous direz ce que vous voudrez.

Joignant le geste à la parole, le comte de Lëndau s'emparait d'une chaise et la rapprochait de la table rustique sur laquelle se trouvait l'ouvrage de Wilma et les livres de Ladislas.

– Oh ! mais ce sera très intimidant ! dit Ladislas, moitié ému, moitié souriant. Et vous allez certainement trouver que mon cher bon père a beaucoup exagéré.

– Oh ! nous ne sommes pas si terribles ! n'est-ce pas, Bianca ? Imaginez-vous que vous vous adressez aux arbres du parc, dit le comte en riant.

Il s'assit, et Bianca prit place sur le fauteuil rustique que lui avançait le professeur.

Wilma reprit sa chaise de l'autre côté de la table. Elle ressentait en ce moment une vague irritation. Celle-ci était-elle due à la condescendance qu'elle croyait deviner dans l'attitude altière du frère et de la sœur – de lui surtout, – malgré les dehors pleins de cordialité, la sympathie aimable dont ils faisaient preuve ? Évidemment, ils croyaient faire grand honneur à leurs hôtes en voulant bien s'arrêter quelques instants près d'eux.

Elle regarda machinalement le comte Walther. Son bras, appuyé sur la table, soutenait sa tête légèrement penchée, ses yeux ne quittaient pas Ladislas tandis que le jeune garçon lisait, d'une

voix vibrante ; avec un sentiment exquis qui mettait une émotion profonde sur la physionomie de Bianca. Pourquoi le tenait-il ainsi en observation ?

Le regard du comte de Lëndau se détourna tout à coup, il rencontra celui de Wilma. Y lut-il l'interrogation presque irritée que formulait en elle-même la jeune fille ? En tout cas, sa physionomie exprima une certaine surprise. Mais, il détourna la tête avec indifférence et reprit son discret examen de Ladislas.

– Monsieur votre père n'avait rien exagéré ! s'écria Bianca lorsque le jeune garçon eut terminé. C'est un charme de vous entendre. N'est-ce pas, Walther ?

Le comte tressaillit comme un homme arraché à une profonde méditation.

– Vous êtes un admirable diseur, monsieur Lienkwicz, dit-il en se penchant un peu et en posant sa main sur l'épaule de Ladislas. Nous serons charmés de jouir parfois de ce plaisir, si vous voulez bien nous le procurer.

– Ah ! quand vous le voudrez, monsieur le comte ! dit Ladislas, dont le regard s’attachait avec complaisance sur le visage du comte de Lëndau, éclairé en ce moment par une expression pleine de douceur. Si vous appréciez le petit talent que Dieu m’a accordé, je serais très heureux de vous en faire jouir.

Le professeur appuya aimablement sur la réponse de son fils. Seule, Wilma demeura silencieuse. Cette intrusion des seigneurs de Rundsorf dans leur paisible vie lui déplaisait fortement, il lui paraissait que des ennuis seuls pouvaient surgir de rapports entre eux, de différences d’idées, d’existence, de rang social. Et puis – toujours cette même pensée, – n’était-ce pas une manière de flatter Ladislas, de se l’attacher, de l’étudier plus à loisir ?

Comme le comte de Lëndau et sa sœur se levaient, Heinrich Düntz parut à l’entrée de la petite clairière. Il s’arrêta une seconde, hésitant, mais le professeur l’avait vu.

– Venez donc, mon cher Heinrich. Monsieur le comte, permettez-moi de vous présenter notre

ami Heinrich Düntz.

– J’ai déjà eu occasion de rencontrer monsieur Düntz aux chasses de Son Altesse, dit le comte en tendant la main au jeune homme, tandis que Bianca répondait par une inclination de tête gracieuse, mais légèrement hautaine, au salut d’Heinrich.

Quelques mots de politesse furent échangés, puis le comte et sa sœur s’éloignèrent dans la direction du château, non sans que Walther eût invité le professeur et Ladislas à puiser dans la bibliothèque de Runsdorf, riche en vénérables volumes et en curieuses estampes.

– Vous voilà donc en relations, dit Heinrich, tout en prenant place sur la chaise que lui désignait Wilma.

Le professeur lui raconta ce qui s’était passé la veille, et comment M. de Lëndau s’était montré fort aimable.

– ... N’est-ce pas, Wilma ?

– Très aimable, en effet, mon père, répondit-elle brièvement. Mais il est à croire que ces

relations se borneront là.

– Pourquoi donc ? dit Ladislav en levant la tête. J’espère bien que je le reverrai, car il me plaît beaucoup.

Décidément, le charme incontestable de Walther avait déjà agi sur le jeune malade. Celui-ci, on le voyait, était encore sous l’impression du regard pénétrant et doux des grands yeux bruns du comte, sous l’empire de sa parole ferme et vibrante.

– Parce qu’il t’a flatté ? dit Wilma, avec une sorte d’âpreté.

Ladislav la regarda avec étonnement.

– Quelle idée ! Tu sais bien que je ne me soucie pas des compliments. J’étais content de leur avoir fait plaisir, voilà tout. J’ai si peu occasion de faire quelque chose pour les autres ! Un bûcheron aurait été à la place du comte de Lëndau que j’aurais eu autant de satisfaction. Si je dis qu’il me plaît tant, c’est qu’il a l’air très bon et paraît s’intéresser sincèrement au pauvre infirme que je suis.

– Vous ne paraissez pas aussi enthousiaste, mademoiselle Wilma ? dit Heinrich, en voyant que le petit pli formé sur le front de la jeune fille ne s’effaçait pas.

– Je réserve mon opinion, répondit-elle gravement. J’ai la mauvaise et très peu chrétienne habitude de juger les gens au premier abord, et, dans la circonstance, je m’y suis abandonnée encore. Aussi ne vous donnerai-je mon avis que plus tard, lorsqu’il sera mûri et éprouvé par l’expérience.

VI

Des averses diluviennes étaient tombées toute la nuit, et ce matin encore le ciel était sombre, lourd de pluie. Ladislas ressentant sans doute l'influence du changement de température, se trouvait en proie à une douloureuse crise de rhumatismes. Le professeur, qui avait pris froid la veille, en demeurant à causer trop longtemps avec Heinrich sous les arbres du parc, éternuait sans relâche et montrait un pitoyable visage d'enrhumé... Wilma devait donc s'essayer à les distraire tous deux et à compenser par sa gaieté la mélancolie de ce jour gris et maussade. Elle s'acquittait de cette tâche avec son habituel entrain et avait amené un sourire sur la physionomie de Ladislas, un peu contractée par la souffrance.

Octavia vint apporter le déjeuner de midi, sa petite-fille étant occupée près de la comtesse. La

vieille femme se traînait, ses jambes rhumatisantes la faisant extrêmement souffrir aujourd'hui.

– Il vous faudrait un peu de repos, madame Octavia, dit Wilma en regardant avec pitié ce pauvre visage fatigué. Vous tomberez malade en vous obstinant ainsi.

– Oh ! je n'ai jamais été réellement malade ; ma santé est très vigoureuse, malgré l'âge. Mais ce sont ces rhumatismes qui me gênent... Tant pis, il faut marcher tout de même, dit-elle avec un sourire résigné.

– Mais il me semble qu'à votre âge, vous avez bien gagné votre retraite, fit observer le professeur.

– Tant que mes maîtres auront besoin de moi, il ne peut être question de retraite, répondit-elle tranquillement. J'irai jusqu'au bout, voilà tout... Pensez donc que je suis née dans ce château, que j'ai été toute fillette au service des Lëndau. C'était alors le bon comte Eberhard qui était le seigneur de Runsdorf...

– Vous l’avez connu ? interrompit Wilma. Réellement, on n’a jamais rien appris sur son sort ?

– Rien, absolument rien, mademoiselle. Le soir, je l’avais vu très gai, toujours aimable, à son ordinaire, causant avec sa sœur qui était arrivée quelque temps auparavant à Runsdorf. Je le rencontrai un peu plus tard dans un corridor, reconduisant la comtesse Luba à son appartement. Il devait être près de minuit... À une heure, la comtesse sonna ma mère, qui lui était attachée comme femme de chambre dans ses séjours à Runsdorf. Elle demandait un calmant, ne pouvant dormir, disait-elle, parce que son frère lui avait raconté d’étranges histoires indiennes qui ne lui sortaient pas de l’esprit. Elle l’avait trouvé très singulier, très agité, ainsi qu’elle le répéta aux hommes de loi qui vinrent faire plus tard les constatations... Et le lendemain il avait disparu ! Un si bon seigneur ! Il ne ressemblait pas aux autres...

« Oh ! ce n’est pas que je fasse reproche au comté Arnulf et à son fils ! dit-elle

précipitamment, toute confuse, comme si elle venait de commettre quelque sacrilège. Ils étaient justes aussi, à leur manière. Mais le comte Eberhard avait quelque chose de particulier qui attirait à lui... tenez, quelque chose que je retrouve dans mon jeune maître, le comte Walther. Celui-ci lui ressemble beaucoup, de plus en plus.

Elle tira de sa poche une enveloppe et la tendit à Ladislas.

– J’allais oublier ceci... Ce matin, tandis que je revenais de chercher des œufs à la ferme sous une pluie battante, j’ai rencontré M. Heinrich Düntz dans sa voiture, tout trempé, le pauvre monsieur. Il m’a demandé de me charger de cette lettre, ce qui le dispensait de faire un détour pour venir jusqu’ici, par ce temps épouvantable... Il a bien aimé ce garçon, ce M. Düntz. Mais il n’est pas aussi bel homme que son père. Je me rappelle M. Conrad aux grands bals que l’on donnait ici, aux chasses superbes où le comte Otto conviait toute la contrée.

– M. Düntz était invité ici ? dit Wilma d’un

ton de surprise.

– Je crois bien, et même en intime. Pensez donc, il avait sauvé dans l’incendie d’un pavillon de chasse la comtesse Franziska de Lëndau – aujourd’hui Madame la chanoinesse, – une toute jeune fille à cette époque. Il l’a enlevée au milieu des flammes au risque de sa vie, et il a été assez longtemps malade de ses blessures, de celle de la tête, surtout. Naturellement, le comte Otto, sa femme, la comtesse Franziska surtout, lui ont témoigné comme ils ont pu leur reconnaissance. M. Düntz venait très souvent prendre le thé ici, il chassait avec le comte et faisait de la musique avec sa sœur... Puis subitement, il n’est plus jamais revenu... Mais je vous retarde avec mes bavardages, et le déjeuner refroidit.

Lorsqu’elle se fut éloignée, Ladislas tendit la lettre à son père en disant d’un air désappointé :

– Heinrich me prévient qu’il n’a pu trouver le volume de Shakespeare que je lui avais demandé. C’est dommage... Wilma, si tu étais une petite sœur bien aimable, sais-tu ce que tu ferais ? ajoutait-il en posant sa main, sur celle de sa sœur

et en la regardant avec un sourire.

– Non, je ne sais pas du tout, mon ami.

– Eh bien, tu irais voir à la bibliothèque si tu pouvais trouver ce volume.

La physionomie de Wilma exprima quelque contrariété.

– J’irais volontiers, mais j’ai peur de déranger quelqu’un... le comte, peut-être, s’il travaille là !

– D’abord, lui-même nous y a engagés... Ensuite, en y allant aussitôt après notre repas, tu ne risqueras pas de le trouver, puisque Octavia nous a dit que ses maîtres déjeunaient ordinairement tard.

– Tu as raison, et j’irai tout à l’heure, répondit-elle.

Un jour, en passant, Octavia lui avait indiqué la porte de la bibliothèque, assez voisine de leur appartement... Elle la retrouva aujourd’hui facilement, et, ayant frappé un coup qui ne reçut pas de réponse, elle entra.

Elle s’arrêta sur le seuil, saisie par la majesté de cette pièce immense et sombre, au plafond en

voûte traversé de nervures sculptées, d'où descendaient trois énormes lustres hollandais. Sur le sol carrelé de marbre étaient jetées des peaux d'ours noir et blanc. Toute la paroi opposée aux fenêtres, profondes comme autant de petits boudoirs, étaient occupée par d'antiques bibliothèques vermoulues où s'accumulaient de vénérables bouquins couverts de poussière... À l'entrée, à quelques pas de Wilma, deux armures superbement damasquinées semblaient garder le sanctuaire.

La bibliothèque paraissait déserte... Mais en faisant un pas en avant, Wilma vit le comte assis devant un bureau chargé de paperasses, dans l'embrasure d'une des plus proches fenêtres.

Immobile, sa plume à la main, il la regardait, peut-être depuis l'instant où elle s'était arrêtée sur le seuil pour jeter un coup d'œil sur la pièce superbe où elle entrait. Pour peu qu'il eût quelques instincts d'artiste, il devait trouver particulièrement charmante l'apparition de cette grande et svelte créature, vêtue de lainage sombre, dans le jour mystérieux déversé par les

hautes verrières colorées entre ces armures étincelantes qui semblaient projeter un reflet d'or sur son teint clair, sur ses cheveux noirs, dans les grands yeux foncés qui examinaient, visiblement impressionnés et charmés, l'imposante bibliothèque.

Se voyant aperçu, il posa sa plume et se leva, tandis que Wilma faisait quelques pas vers lui.

– Je vous demande pardon, monsieur le comte. Je pensais ne trouver personne ici à cette heure, dit-elle avec un peu d'embarras, tout en répondant au salut courtois de Walther.

– En effet, nous avons déjeuné de bonne heure aujourd'hui... Mais il importe peu, vous ne m'avez aucunement dérangé, car je venais précisément de terminer mon travail. Autrement, je ne vous aurais même pas entendu entrer. Lorsque je suis plongé dans une étude intéressante, et surtout dans quelque problème scientifique, je m'y absorbe tellement, qu'il faudrait un réel tapage pour m'en distraire... Ainsi donc, mademoiselle, je vous prie, ainsi que monsieur votre père, de ne pas regarder à entrer

ici à toute heure, car il y a beaucoup de chances pour que je ne m'en aperçoive même pas.

Il parlait en maître de maison plein de politesse, mais cette courtoisie conservait la nuance de hauteur que Wilma y avait sentie les trois fois où elle s'était trouvée en rapports avec lui.

– Je vous remercie, mais nous n'abuserons pas de votre permission... Aujourd'hui, notre pauvre Ladislas souffre beaucoup, je cherche à le distraire, il souhaitait lire les œuvres de Shakespeare, j'ai pensé que je les trouverais peut-être ici...

– Je ne sais, mais je vais voir dans les auteurs anglais. Je crois qu'ils se trouvent par ici...

Et, tout en se dirigeant vers une bibliothèque, il demanda :

– M. Ladislas connaît donc l'anglais.

– Oui, monsieur le comte. Mon père le parle très purement et a pris soin de nous l'apprendre lorsque nous étions tout jeunes encore.

– J'aurais aimé à connaître cette langue. Les

traductions ne sont qu'un reflet de l'œuvre elle-même... Si je l'avais pu sans paraître indiscret, j'aurais demandé à Monsieur votre père quelques leçons.

– Ce serait un plaisir pour lui, répondit Wilma poliment, mais d'un ton peu empressé. Mon père a la passion de l'enseignement, et, à défaut de la chaire qu'il a dû abandonner, il éprouve une satisfaction infinie à donner quelques leçons.

Le comte, tout en parlant, avait mis la main sur le volume cherché. Il le prit et se tourna vers Wilma... Celle-ci vit avec surprise que sa physionomie s'était soudainement durcie.

– J'aurais accepté volontiers, mais... permettez-moi de vous faire une observation, Mademoiselle. Il m'a semblé hier que vous voyiez avec déplaisir l'intérêt que je prenais à votre frère ; votre attitude était un peu celle d'une personne qui supporte par politesse une visite irritante... Or, vous devez comprendre que je ne pourrais accepter de voir mes rapports avec monsieur votre père « tolérés » seulement non plus que de sentir contre moi cette méfiance si

bien témoignée par votre physionomie, et dont la raison me demeure inconnue... Cette raison, j'aimerais assez à la connaître, s'il n'y avait pas d'indiscrétion ?

Il parlait d'un ton froid, légèrement mordant, en regardant son interlocutrice d'un air où la hauteur se mêlait à quelque ironie.

Une teinte pourpre avait envahi le visage de Wilma. Ainsi, il était tellement observateur qu'aucun de ses sentiments à son égard ne lui avait échappé !... Et l'orgueil des Lëndau s'insurgeait à cette pensée qu'une humble bourgeoise osait peut-être juger le seigneur de Rundsorf et n'appréciait pas l'honneur que celui-ci voulait faire à des hôtes obscurs. Eh bien ! elle allait lui dévoiler franchement cette raison qu'il demandait à connaître...

Sa tête se redressa dans un mouvement plein de fierté.

— Vous ne vous êtes pas trompé, monsieur le comte, dit-elle avec une froideur égale à celle dont avait témoigné l'accent de Walther. Votre présence près de mon frère m'était pénible...

désagréable même.

La physionomie du jeune homme exprima un étonnement un peu railleur.

– À la bonne heure, voilà de la franchise ! dit-il d'un ton approbateur. Et peut-on savoir ?...

– Je vais vous dire, sincèrement, la pensée qui m'est venue à l'esprit et qui n'est peut-être qu'une imagination de ma part. Je crains que vous ne voyez en mon frère qu'un sujet d'observation pour vos études médicales, un simple objet d'étude que vous auriez sous la main et que vous croiriez peut-être très heureux de se prêter à vos expériences. Or, il m'est pénible de penser que cette curiosité scientifique, tout honorable qu'elle soit, vous attire seule vers Ladislas...

Un instant, une vive surprise avait traversé le regard du comte... Mais sa physionomie s'éclaira tout à coup et un léger sourire entrouvrit ses lèvres.

– L'intérêt scientifique existe en effet. Mademoiselle, mais vous vous êtes méprise sur

sa nature exacte... Cet intérêt, je l'éprouve à un degré ardent devant tout être humain souffrant dans son corps : je sens devant lui un désir passionné de le soulager, de le guérir. C'est une impression innée en moi, je l'ai ressentie tout enfant, et il y a quelques années, devant le lit où agonissait mon père, je me tenais le front à deux mains en cherchant un moyen... moi qui connaissais alors tout juste les premiers éléments de la médecine !... Mais, puisque nous sommes sur ce sujet, je vais vous faire ma profession de foi... médicale. Je suis un chrétien convaincu et, des corps souffrants, je ne sépare jamais les âmes, sachant que les douleurs de l'une rejaillissent presque inévitablement sur l'autre, et réciproquement. Ainsi, en regardant votre frère, si beau et si résigné, je pensais qu'il m'eût été doux de rendre à la vie normale ce corps débile, travaillé par la souffrance ; ce corps, enveloppé d'une âme que j'étudiais attentivement, et qui se révélait à moi très jeune, très belle, très attirante. L'étude de l'être moral, la compassion forte et efficace envers un frère éprouvé, voilà, me semble-t-il, les deux principes qui devraient

diriger un médecin digne de ce nom... Vous voyez qu'il y a là bien loin de la curiosité matérialiste que vous me prêtiez, mademoiselle !

Sa voix d'abord calme et brève, était devenue peu à peu singulièrement vibrante à mesure qu'il développait sa théorie. Et Wilma voyait se dévoiler une personnalité très haute, très noble, que ne laissait pas soupçonner l'ordinaire réserve du jeune comte.

Oui, elle s'était trempée, et elle en éprouvait soudain un véritable allègement.

– Je vous prie de me pardonner mon involontaire défiance, monsieur le comte. Vous avez voulu que je vous parle sincèrement, je l'ai fait, et je ne le regrette pas, car je puis constater ainsi de quelle manière véritablement chrétienne vous considérez l'une des plus belles vocations humaines, quand elle est bien comprise.

Le souffle d'enthousiasme qui semblait avoir passé tout à l'heure sur Walther s'était évanoui. Maintenant, son visage était sombre, sa lèvre avait un pli amer...

– Je suis un idéaliste, dit-il avec ironie. Cela convient du reste à un amateur. Et, à ce propos, ce titre d'amateur n'était-il pas précisément une cause de votre inquiétude ? Vous vous êtes peut-être dit : Ce comte de Lëndau, qui cherche sans doute des sujets de bonne volonté pour s'exercer sous la direction du professeur Berdeck, a jeté son dévolu sur mon frère. Il doit croire que nous serons très heureux de le confier à ses mains aristocratiques...

De nouveau, le teint de Wilma s'empourpra. Décidément, avait-il donc le pouvoir de lire en elle, pour, énoncer si exactement ses pensées ?

– Je dois reconnaître que vous avez bien deviné répondit-elle avec quelque sécheresse.

– Vous êtes très fière, et ce n'est pas moi qui vous en blâmerai. Mais enfin – permettez-moi de vous le dire – vous avez jugé un peu hâtivement. J'ai beau m'appeler le comte de Lëndau – c'est-à-dire passer probablement à vos yeux pour un homme imbu de préjugés quasi féodaux – je sais respecter la liberté d'autrui et je ne me permettrais jamais de penser qu'une existence

humaine, fût-elle celle du plus misérable mendiant, pourrait servir à mes expériences d'amateur...

– Oui, j'ai eu tort, je l'avoue en toute franchise, dit-elle. vivement, d'un ton de regret. Mais songez que je ne vous connaissais pas, monsieur le comte... Maintenant, je comprends le mobile élevé de votre intérêt pour Ladislas, mon pauvre Ladislas si patient et si bon, et je vous en remercie.

– Cet intérêt ne vous portera plus ombrage désormais ? demanda-t-il avec un léger sourire.

– Aucunement, répondit-elle, en souriant à son tour. Je serai même très heureuse de voir mon frère apprécié par vous. Déjà vous avez su gagner son cœur...

– Pauvre enfant ! murmura-t-il avec une compassion profonde. Je voudrais avoir la science nécessaire pour tâcher de le guérir, de le soulager au moins. Oui, il me semble que je chercherais tant et si bien que je trouverais quelque chose ! dit-il d'une voix où passaient des vibrations passionnées.

Wilma, qui avait fait quelques pas vers la porte, se détourna un peu. Devant cette physionomie éclairée par une mystérieuse exaltation, elle ne put retenir le cri qui lui montait aux lèvres...

– Mais qui vous empêche d’acquérir cette science ? Oh ! quel bien vous seriez capable de faire !

Un voile sembla tomber soudain sur le visage de Walther de Lëndau. Instantanément, un pli profond venait de barrer son front...

– D’autres le feront à ma place, qui ne s’appelleront pas le comte de Lëndau, dit-il d’un ton altier. Il y a des noms qui obligent leurs possesseurs à compter avec eux, et le mien est de ceux-là.

Il s’inclina pour saluer Wilma et revint vers son bureau, tandis que la jeune fille sortait de la bibliothèque.

Elle se sentait vraiment très satisfaite d’avoir découvert son erreur. Le comte devait avoir un cœur très bon, très délicat peut-être, et, en tout

cas, son âme paraissait élevée, capable de nobles sentiments... Pourquoi de tristes préjugés rendaient-ils en partie inutiles de telles qualités, aussi bien que la vocation ardente qui se devinait en lui !...

Très sincèrement, Wilma plaignait ce pauvre grand seigneur retenu par de si faibles liens dans une inaction qu'il croyait ordonnée par des traditions surannées.

... À dater de ce jour, les rapports s'établirent, presque quotidiens, entre les Lëndau et leurs hôtes. Le comte Walther d'abord avait demandé des leçons au professeur... puis Bianca ayant un jour exprimé son regret de ne pas connaître l'anglais. Wilma s'offrit à le lui apprendre.

Ces relations d'études de part et d'autre, devenaient fort cordiales, et les deux professeurs étaient charmés tout à la fois de l'amabilité et de la vivacité d'intelligence de leurs élèves. Le comte surtout stupéfiait Adrian Lienkwicz par ses progrès rapides et la profondeur de réflexion qu'il découvrait en lui.

Tous les jeunes de Lëndau, d'ailleurs, à part

L'indolente Constance, semblaient possédés de la passion d'apprendre. Cette tendance était une dérogation aux traditions ancestrales, les précédents seigneurs de Runsdorf, depuis Hans le Rouge, le premier connu, jusqu'au comte Otto, ayant généralement fait parade d'une ignorance qu'ils croyaient très aristocratique, et que bien peu parmi eux avaient eu le courage de surmonter.

La comtesse Iolanthe voyait d'un œil peu sympathique cet amour de la science chez ses enfants. Cependant, elle ne s'était pas opposée à des suppléments de leçons proposés par le professeur et Wilma, pas plus d'ailleurs qu'aux relations fréquentes établies entre sa famille et ses hôtes. L'incontestable distinction, les manières réservées de ceux-ci lui était un garant de leur bonne éducation... et, quant à ses enfants, elle était sûre de les avoir si bien persuadés de leur supériorité que jamais ils ne l'oublieraient dans leurs rapports avec ces bourgeois qu'ils voulaient bien honorer de leur amitié.

Très souvent, le comte de Lëndau, Bianca et

les enfants venaient s'asseoir dans le parc, près de Ladislas. On causait en prenant le café ; le professeur ou son fils, sur la demande du comte Walther, lisaient un chapitre de « l'Histoire de la Bavière », très avancée déjà... Et Walther faisait de fines réflexions, développait, sur tous les sujets, des théories singulièrement élevées et captivantes qui émerveillaient Adrian Lienkwicz et Ladislas, et faisaient passer une flamme d'enthousiasme dans les yeux bleus de Wilma.

Chaque jour, la jeune fille déplorait davantage l'existence à laquelle se condamnait cet être vibrant, jeune, passionnément épris d'idéal et de bonté. Quel voile couvrait donc aux yeux de ce chrétien le devoir vers lequel Dieu l'appelait ?... le devoir de l'exemple, du dévouement, du travail.

Bianca et lui se montraient extrêmement affables et visiblement satisfaits de ces relations, avec la famille Lienkwicz. Leur fierté un peu mélancolique se fondait généralement au contact de leurs hôtes, laissant voir un fonds de gaieté et d'enthousiasme comprimé peut-être par leur

éducation, par l'orgueil dont on avait pris soin de pénétrer ces jeunes âmes. Wilma dans ses rapports plus fréquents avec Bianca, avait découvert en elle un cœur charmant, très affectueux, entièrement dévoués aux siens, et surtout à son frère aîné qui lui paraissait l'être parfait. De son côté, le professeur vantait le tact, la bonté prévenante du comte de Lëndau, et son affectueux empressement envers Ladislas dont il était de plus en plus admiré et aimé.

Plusieurs fois, le comte et sa sœur se trouvèrent réunis aux jeune Düntz autour de la voiture de Ladislas. Ces entrevues étaient tout à fait cordiales, Walther et Bianca appréciant visiblement l'aimable nature et la gaieté d'Heinrich et d'Anna, non moins que la distinction de leur esprit cultivé avec soin... De leur côté, les enfants du garde général s'étonnaient de trouver si exactes les enthousiastes assertions du professeur Berdeck sur les qualités remarquables et captivantes de son noble élève.

Il venait fréquemment à Runsdorf, l'excellent

vieillard, et l'amitié s'était vite établie entre le professeur Lienkwicz et lui. Il était là cette après-midi de septembre, assis dans la petite clairière du parc où aimait à venir Ladislas. Penché vers Adrian Lienkwicz, il lui parlait à voix basse, et c'étaient encore des louanges du comte de Lëndau qui sortaient de ses lèvres.

Walther, assis près du jeune infirme écoutait en souriant la conversation de Ladislas et de Lucia. Le jeune Lienkwicz avait entrepris de faire pénétrer l'amour de l'étude dans ce cerveau récalcitrant, et, à la grande surprise des siens, la remuante petite fille acceptait joyeusement de demeurer immobile près de lui, écoutant ces leçons données sous une forme intéressante et originale que s'assimilait promptement la vive intelligence de Lucia.

— Vous êtes un remarquable professeur, mon cher Ladislas, dit le comte en le voyant s'interrompre, la leçon terminée. Vous allez faire de mademoiselle Lucia un puits de science... Mais Helena et Guntram vous attendent impatiemment, là-bas, mademoiselle. Regardez

quels grands signes vous fait ma sœur !

La petite fille tourna vers Ladislav un regard empreint de regret, puis elle se leva sans grand empressement pour aller rejoindre les jeunes de Lëndau, ses compagnons de jeux lorsqu'elle venait à Rundsorf.

– Décidément, Ladislav transforme votre petite sœur en une personne tout à fait raisonnable, monsieur Düntz, dit Wilma à Heinrich, assis près de la table où elle s'occupait à préparer le café. Le jeu ne paraît plus avoir le même attrait pour elle.

– Je crois bien, elle a toujours le nez dans ses livres, maintenant ! Nous devons parler sévèrement pour l'obliger à courir et à se promener... Lucia a le caractère de mon père. Jusqu'à onze ans, il était, malgré tous les efforts des siens, demeuré d'une ignorance extraordinaire, mais aussitôt qu'il a eu goûté à l'étude, elle est devenue sa passion et ne l'a plus lâché.

– Et elle en a fait un homme très remarquable, paraît-il, dit Walther. Je connais

malheureusement fort peu M. Düntz. Pourquoi ne vous accompagne-t-il jamais à Runsdorf, monsieur Heinrich ? je serais vraiment très heureux d'entrer en relations avec lui. Je me rappelle l'avoir vu souvent ici, lorsque je n'étais encore qu'un bébé de trois ans.

– Mon père venait donc à Runsdorf ? dit Heinrich d'un ton de vive surprise.

– Oui, très fréquemment même. Vous l'ignoriez ? J'admirais beaucoup ce très beau jeune homme qui se montrait extrêmement bon et aimable pour moi, et je lui avais voué une ardente affection. C'est ma vieille Octavia qui m'a raconté cela, car, pour mon compte, je dois avouer que mes souvenirs ne sont pas tout à fait aussi précis. Seulement la superbe physionomie de M. Düntz m'était demeurée dans l'esprit, et, quand je l'ai rencontré plus tard, lui déjà père de famille et moi adolescent, je l'ai retrouvé semblable à autrefois. Tenez, un souvenir me revient. Un jour, M. Düntz vint ici à cheval au retour d'une chasse ; il accompagnait mon père et ma tante Franziska qui en revenaient également.

J'étais dans la cour, avec Octavia, et, en les voyant, je courus au-devant d'eux. M. Düntz me prit dans ses bras, me fit faire plusieurs fois le tour de la cour. Je riais, je criais : « Encore ! »... Tout à coup, le cheval fit un écart, se cabra... je me sentis serré contre une poitrine haletante... Ce fut un éclair. Un instant après, M. Düntz sautait à terre et me remettait entre les bras de ma tante. Je n'ai jamais oublié la figure toute blanche de celle-ci et l'expression de sa voix lorsqu'elle dit, toute tremblante d'émotion : « Quelle frayeur vous m'avez causée, monsieur Düntz ! »... Elle m'aimait beaucoup, ma tante Franziska, et je suis toujours demeuré son neveu favori.

– Conrad ne nous a jamais dit qu'il avait été en relations si intimes avec vos parents, monsieur le comte ! dit le professeur avec surprise.

– Mais, monsieur le professeur, nous, ses enfants, en sommes au même point ! déclara Heinrich, dont la physionomie laissait voir un vif étonnement. Mon père m'a bien dit qu'il avait connu le comte Otto, mais je pensais qu'il le voyait par hasard, en cérémonie.

– Ignorez-vous qu’il a sauvé la vie à ma tante ?

– Non, je le sais. Lui ne m’en a jamais parlé, mais je l’ai appris incidemment, il y a quelques années, par un étranger.

– M. Düntz est un modeste... Mais notre lettre de reconnaissance subsiste toujours, et j’aimerais à le lui redire... Je me demande quelles circonstances ont pu rompre ces rapports qui, d’après mes souvenirs, étaient vraiment assez intimes, murmura Walther.

Personne, ici, ne pouvait l’éclairer. Mais Wilma, de même que les enfants de Conrad Düntz, avait remarqué la singulière expression, mélange d’irritation railleuse et de souffrance, qui paraissait sur la physionomie du garde général chaque fois qu’il était question des maîtres de Runsdorf. Tous trois, sans se l’être communiqué, pensaient que l’orgueil des Lëndau avait sans doute quelque jour blessé la fierté de Conrad, et que celui-ci s’était retiré dignement, sans éclat. Là seulement pouvait se trouver l’explication de son refus de paraître à Runsdorf.

Wilma versa le café dans les tasses et, prenant une de celle-ci, s'avança vers le professeur Berdeck. Celui-ci, le nez en l'air, paraissait plongé dans une subite méditation.

– Vous rêvez, monsieur le professeur ? demanda malicieusement Wilma.

– Peut-être bien, ma chère demoiselle, répondit-il sur le même ton, tout en prenant une tasse sur le plateau. Mais non, je me demande tout simplement quelle aïeule aristocratique vous avait légué ces mains de race.

Un léger éclat de rire s'échappa des lèvres de Wilma. Elle était maintenant accoutumée aux petites manies du vieillard, et tous deux avaient à ce sujet de plaisantes escarmouches au cours desquelles le professeur traitait la jeune fille de démocrate, et allait même jusqu'au titre de socialiste.

Mais, jusqu'ici, ces joutes anodines n'avaient pas eu lieu devant le comte de Lëndau. Wilma, tout en trouvant exagérés les préjugés de ses hôtes, respectait trop les convictions sincères pour les heurter sans nécessité, d'autant mieux

que Walther, de même que Bianca, semblait beaucoup moins soucieux maintenant de maintenir les distances et se montrait très simple, très naturellement cordial envers le professeur et ses enfants.

Elle ne releva donc pas la remarque du docteur et s'approcha du comte pour lui offrir du café. Mais on ne sait quelle mouche piquait aujourd'hui le vieux médecin et l'excitait à la discussion.

– Je suis sûr, mademoiselle Wilma, que vous avez fort envie de me répondre que la distinction et la finesse ne sont pas l'apanage exclusif de la noblesse, qu'elles se rencontrent tout autant dans la bourgeoisie... peut-être davantage, qui sait ?

– Oui, peut-être, répondit-elle avec un sourire légèrement moqueur. N'avez-vous pas vu de simples filles du peuple posséder ce que l'on est convenu d'appeler une tournure royale ? Tandis que dans l'aristocratie vous trouvez bon nombre de types...

Elle s'interrompt, se rappelant que le comte de Lëndau était devant elle. Bien qu'il ne pût

prendre cette appréciation pour lui ni pour les siens, il était possible qu'il en fût blessé, même s'il en reconnaissait la vérité.

Il ne le paraissait pas, en tous cas. Sa physionomie sérieuse n'exprimait qu'une très légère ironie... Il tendit la main pour prendre la tasse que lui présentait Wilma, tout en disant d'un ton nuancé de raillerie :

– Oui, nous avons de forts vilains types... Vous le voyez, je finis moi-même votre phrase, mademoiselle... Vous rappelez-vous, docteur, le comte Orrenberg ?... Un ours, mademoiselle, au moral comme au physique. À cela, on pourra dire que l'ours est un animal très noble... Mais il y a réellement des types vulgaires, très vulgaires, je dois le reconnaître en toute sincérité ; et de même j'ai dû me rendre à l'évidence en constatant que la bourgeoisie produit des fleurs très aristocratiques.

Les paupières de Berdeck eurent le petit battement qui leur était particulier dans les moments de vive surprise. Le comte passait dans le monde, pour fort avare de compliments.

Cependant, cette phrase n'en était-elle pas un à l'adresse de Wilma Lienkwicz, malgré l'accent très naturel, aucunement appuyé, dont il l'avait prononcée.

Wilma, en tout cas, n'y avait rien vu de tout cela. Dénuée de coquetterie, elle n'était aucunement occupée à rechercher et à deviner les compliments. Aussi répondit-elle avec simplicité :

– Le fait est incontestable et il faut être le professeur Berdeck pour le nier.

– Permettez, permettez, je ne nie rien ! s'écria le petit vieillard en se levant avec vivacité. Je reconnais très bien...

– Mais vous cherchez à vous persuader qu'il en est autrement ! dit Wilma en riant. Mon bon professeur, vous avez entendu le comte de Lëndau. Il ne faut pas être plus royaliste que le roi...

– Oh ! vous !... vous !... dit le professeur d'un ton où se mêlaient l'irritation et la malice. Vous avez des idées subversives, je m'en suis aperçu

plus d'une fois... Mais je ne veux pas vous pousser à bout, car vous seriez capable de les énoncer devant M. le comte.

– Et pourquoi pas ! Je serais charmé de connaître ces terribles théories, dit Walther en regardant Wilma debout devant lui, tenant à la main le sucre qu'elle venait de prendre sur la table.

– Oh ! terribles ! dit Heinrich en riant, monsieur le comte, elles sont celles de nous tous, et même de bon nombre de membres de la noblesse d'aujourd'hui. Mais notre ami le docteur en est encore au XIV^e siècle...

– Comme moi ! dit tranquillement le jeune homme avec une sorte de sourire amer. Oh ! ne craignez pas de m'avoir blessé ! ajouta-t-il en voyant un peu de confusion sur la physionomie d'Heinrich. Je sais que je suis un retardataire. Qui a raison, de nous, acharnés à défendre les derniers restes de nos privilèges, ou de la jeune noblesse ! Je dis jeune, non au point de vue de la génération, mais seulement à celui des idées. Ces idées nouvelles qu'elle embrasse avec ardeur la

sauveront-elles de la ruine menaçant les débris des vieilles institutions ? N'est-il pas plus honorable de se réfugier dans sa gloire passée et de laisser s'éteindre un nom, des opinions, des coutumes qui ne peuvent plus être comprises aujourd'hui, plutôt que de se lancer dans la mêlée avec l'espoir chimérique de conserver notre rang aux yeux du monde ?

Une sorte de scepticisme douloureux se devinait sous le calme de son accent. Wilma eut un mouvement de protestation.

– L'action sera toujours plus honorable que l'inertie ! s'écria-t-elle avec vivacité. Entre un soldat qui se couche sur le champ de bataille en attendant la mort, parce qu'il sait que la victoire est compromise et celui qui combat jusqu'au dernier souffle, presque sans espoir, dites-moi lequel vous estimerez le mieux, comte de Lëndau.

Il pâlit, son regard exprima soudain une irritation presque douloureuse. Mais il dit d'un ton glacial, où passait de nouveau le souffle altier des premiers temps :

– Nous ne pouvons nous comprendre, mademoiselle, sur ce sujet du moins...

Il s'interrompit brusquement en fronçant un peu les sourcils. Wilma, suivant la direction de son regard, tourna la tête.

Sous le couvert d'une allée s'avavançait Bianca, accompagnée d'une petite personne vêtue de batiste mauve et coiffée d'un immense chapeau blanc qui faisait paraître minuscule sa délicieuse figure menue. Wilma se rappelait cette physionomie, ces yeux surtout, si noirs et si grands... Ils la regardaient précisément, avec une expression de surprise courroucée, presque malveillante, qui assombrissait ce joli visage.

– Réellement, Bianca aurait pu se dispenser ! murmura le comte en retenant avec peine un geste d'impatience.

Il se leva sans empressement, posa sa tasse sur la table et s'avança au-devant des deux jeunes filles.

– Nous vous découvrons enfin, comte ! s'écria mademoiselle de Holberg en lui tendant la main.

Vous jouez donc aux pastorales, maintenant ?

– Est-ce une pastorale de venir causer quelques instants avec d'excellents amis, tout en respirant cet air tiède, si exquis ? Je l'ignorais vraiment ! répliqua-t-il avec une imperceptible ironie. Venez-vous la partager, mesdemoiselles ?

– Non, on va servir le thé, et ma mère m'a envoyée te chercher, dit Bianca. Wilhelmine a voulu m'accompagner...

– Mais oui, j'aime beaucoup votre vieux parc ! s'écria gracieusement la jeune fille. On doit être fort bien dans cette clairière, et je regrette presque de vous avoir dérangé.

Mais son regard n'exprimait rien moins que le regret.

– Si ma mère ne nous attendait, je vous aurais offert d'augmenter notre petit cercle... Mais nous avons des présentations à faire, mademoiselle. Je crois que vous avez rencontré dans le monde M. Düntz ?... Mademoiselle Anna aussi, n'est-ce pas ?

– En effet, cet hiver... dit Wilhelmine du bout

des lèvres, en tendant la main à Mademoiselle Düntz.

– Mais vous ne connaissez pas mademoiselle Lienkwicz, ni le professeur et son fils, mon ami Ladislas. Mademoiselle, monsieur le professeur, mademoiselle de Holberg...

– Nous avons aperçu mademoiselle le jour de notre arrivée, dit le professeur en saluant la jeune personne dont l'inclination de tête fut fort courte, presque impertinente, à l'égard de Wilma surtout.

– En effet, je me souviens maintenant. C'était le soir où vous avez reçu la dépêche annonçant l'accident de votre oncle, mademoiselle, dit Walther en se tournant vers Wilhelmine. Le professeur et mademoiselle Wilma étaient assis dans le vestiaire quand j'y suis entré avec le baron et vous...

– Vraiment ? Je ne me souviens pas du tout, dit-elle d'un ton d'indifférence dédaigneuse.

Et pourtant, Wilma croyait bien avoir vu tout à l'heure, à l'expression de son regard, qu'elle l'avait aussitôt reconnue.

– Je vous supposais une mémoire excellente, dit le comte quelque peu ironiquement. Il paraît que je me suis trompé... Je vous abandonne donc aujourd'hui, ajouta-t-il, en s'adressant au petit groupe debout autour de lui, et en tendant la main aux deux professeurs et à Heinrich. N'oubliez pas de dire à votre père combien je souhaiterais de le voir vous accompagner, monsieur Düntz... À demain, mon cher Ladislas.

Il s'inclina devant Anna et Wilma... et un observateur eût noté que ce salut avait une nuance de déférence qui n'existait pas dans celui adressé tout à l'heure à mademoiselle de Holberg.

Cette nuance n'échappa peut-être pas à Wilhelmine, car son visage eut une rapide contraction ; ses yeux, devenus durs, effleurèrent le beau visage sérieux de Wilma. Elle se détourna et s'éloigna la première, sans paraître remarquer que Bianca causait avec Anna Düntz.

– Viens, Bianca, mademoiselle de Holberg paraît fort pressée, dit le comte Walther d'un accent légèrement mordant.

Elle se tourna vers lui, un petit éclair dans le

regard.

– Et vous, comte, semblez fort peu désireux de quitter votre petit cercle, dit-elle, imperceptiblement agressive. Vous le préférez évidemment à ma présence.

– Vous attendez peut-être un compliment, mais vous savez que je suis fort inhabile en cette matière, répliqua-t-il d'un ton énigmatique. J'allais d'ailleurs revenir bientôt vers le château. Vous n'avez donc pas à vous reprocher de m'avoir causé un désagrément aussi grand que pourraient le faire croire vos paroles, mademoiselle. Vous m'avez seulement privé de ma tasse de café, que je n'ai pas eu le loisir d'avaler.

Wilhelmine se mit à rire.

– Réellement est-ce une si grande privation ? Bianca va vous servir tout à l'heure du thé en compensation.

– Je préfère cent fois le café... bien fait, naturellement. Or, celui de Mademoiselle Lienkwicz est particulièrement excellent, n'est-ce

pas Bianca ?

– Délicieux même, mademoiselle Wilma a d'ailleurs le don heureux de réussir tout ce qu'elle touche.

– Une perfection, alors ? dit Wilhelmine, sèchement. Hum ! Je me méfie toujours... Ma cousine d'Hertein avait une institutrice qu'elle qualifiait de huitième merveille du monde et qu'il nous était défendu d'effleurer du blâme le plus léger. Aussi jugez de la surprise de la pauvre femme lorsque le neveu de son mari, noble, riche, appelé à un brillant avenir, est venu lui annoncer son intention d'épouser cette demoiselle d'obscur naissance ! une fine mouche ! Elle a heureusement réussi à détourner ce pauvre Gisbert de cette idée convenable...

– Cette personne est probablement une intrigante et une coquette, dit Bianca avec un léger mouvement d'épaule. Mais mademoiselle Lienkwicz n'est pas de cette espèce. Elle appartient à une excellente famille, et ses qualités d'esprit et de cœur sont vraiment remarquables. En outre, vous avez pu constater combien elle est

distinguée et simple à la fois.

– Certainement, je vous concède qu'elle est bien... mais êtes-vous certaine qu'il n'y ait en elle aucune coquetterie ? Tout à l'heure, quand nous sommes arrivées, cette pose un peu théâtrale, et cette manière de se placer en biais, de façon que le soleil couchant l'enveloppe... oui, tout cela n'était-il pas arrangé avec art, dans le but de se faire remarquer ?

Le comte de Lëndau, qui l'écoutait, un sourire moqueur aux lèvres, s'écria quelque peu ironiquement :

– Quelle merveilleuse observatrice ! Il n'y a décidément rien de tel qu'une femme pour juger... et condamner une autre femme. J'avoue que je n'avais pas fait toutes ces remarques et que je ne voyais en mademoiselle Lienkwicz qu'une jeune personne très franche, d'une bonté, d'un dévouement incomparables, d'esprit un peu indépendant peut-être, mais sans la plus légère ombre de coquetterie. Vous venez de m'ouvrir des horizons absolument nouveaux, mademoiselle.

Elle le regarda, perplexe. Parlait-il sérieusement ? Mais il lui fut impossible de rien deviner sur le visage impénétrable du jeune comte. Et, avec le petit geste d'impatience d'une personne reconnaissant subitement qu'elle a eu une idée saugrenue, elle mit la conversation sur un autre terrain.

Là-bas, dans la clairière, il était question d'elle. Le professeur Berdeck avait demandé à Wilma :

– Comment trouvez-vous cette petite Holberg, mademoiselle ?

– Mais, excessivement jolie.

– Oui, c'est indiscutable... mais aussi passablement arrogante, comme toute parvenue qui se respecte, dit Heinrich à qui n'avait pas échappé le salut à peine poli adressé à Wilma.

– Une parvenue ? demanda le professeur Lienkwicz.

– Mais oui, c'est-à-dire que leur noblesse est très récente, expliqua le vieillard. Leur fortune également, du reste. M. de Holberg, souple et

habile, a rendu à ta cour de Bavière des services diplomatiques et s'est vu anobli en retour.

– Mademoiselle de Holberg a hérité dernièrement de son oncle le conseiller, dit Anna. Elle est maintenant une très riche héritière. Et la conseillère Marchen prétend qu'elle épousera un jour le comte de Lëndau.

Berdeck sursauta, et ses petits yeux gris se tournèrent vers Anna, exprimant une protestation indignée.

– Lui ! Allons donc, mademoiselle Anna. Comment avez-vous pu accueillir cette inconcevable idée, sortie du cerveau inventif de la conseillère ! Où sont, je vous prie, les quartiers de noblesse de mademoiselle de Holberg ! Comment prétendrait-elle s'allier à l'une des plus vieilles, des plus glorieuses familles d'Autriche.

– Bah ! sa fortune effacera les distances ! dit Heinrich avec un sourire sceptique.

Le médecin le regarda de travers.

– Monsieur Düntz, si vous connaissiez comme moi le comte de Lëndau, vous ne direz pas une

semblable... sottise, permettez-moi l'expression. Tout l'or du monde ne le déciderait pas à oublier qu'il doit à son nom de ne s'unir qu'à aussi noble que lui...

– Mais si elle lui plaît ?

– Ce sera la même chose ! déclara positivement le vieillard. Oh ! je le connais, allez, je sais qu'il se cache, sous cette apparence aimable et captivante, une âme intrépide qui ne plie pas, une fois convaincue que la voie où elle marche est bonne. Le comte de Lëndau est un caractère.

– Je m'en doute, mais il devrait bien employer cette force de volonté à réagir contre les errements de sa famille, songea Wilma tout en s'éloignant pour appeler les petites filles. Je me suis laissé emporter tout à l'heure à lui faire comprendre ma façon de penser, j'ai reconnu à son air que je l'avais froissé... J'aurais dû me taire, peut-être. Nous ne sommes pas du même rang social, et, comme il le dit, nous ne pourrons jamais nous comprendre. Si cependant cette comparaison qui m'a échappé lui faisait toucher

du doigt l'aberration dont il est victime !

Mais elle haussa presque aussitôt les épaules en se traitant de folle. Le comte devait bien se soucier, vraiment, de ce qu'elle pensait de lui ! Le seul résultat de sa franchise serait peut-être de l'éloigner des Lienkwicz.

– J'en serais ennuyée pour Ladislav, pensa Wilma. Il aime tant ce comte Walther ! Et mon père aussi regrettera son élève, si cordial, si prévenant pour lui. Oui, j'aurais mieux fait de me taire... et pourtant ! En vérité, je ne regrette rien, il me semble que j'ai fait mon devoir en parlant ainsi. Et, après tout, je suppose le comte d'un caractère trop élevé pour me garder rancune d'une appréciation un peu impétueuse, mais très sincère.

VII

Une demi-heure plus tard, le professeur et ses enfants se trouvaient dans la voiture d'Heinrich, sur la route de la forêt. Le jeune homme leur avait persuadé de venir dîner à Nunsthel, la température étant d'une douceur exquise.

– Mon père est si heureux lorsqu'il vous voit tous à sa table ! Et, au retour, vous verrez la forêt au clair de lune. Elle est féerique !

Le repas fut extrêmement gai. Wilma réussit à secouer sa secrète préoccupation pour se mettre à l'unisson d'Heinrich et d'Anna, de Ladislav lui-même, dont la mélancolie s'effaçait depuis quelque temps au contact des Lëndau et des Düntz. Le garde général et son ami les écoutaient, souriants, et jetaient parfois un mot joyeux dans la conversation.

Comme, à propos des Holberg, on venait à parler du comte de Lëndau, Heinrich s'écria :

– J’oubliais, mon père, de vous transmettre son invitation. Il m’a dit qu’il serait charmé de vous voir à Runsdorf et m’a fait de vous de grands éloges. Or, j’ai remarqué qu’il n’en était pas prodigue.

La physionomie du garde général s’assombrit subitement. Sans répondre, il se mit à rouler entre ses doigts des miettes de pain...

– Tu ne nous avais jamais appris, mon modeste ami, que tu avais sauvé des flammes la tante de..

Une rougeur subite envahit le pâle visage du garde général. Ses lèvres tremblèrent, une lueur dure traversa son regard.

– Je t’en prie, ne parlons pas de cela, Adrian, dit-il avec une sorte de violence. C’est un tombeau qui ne doit pas être rouvert...

Il s’interrompit, passa brusquement la main sur son front et dit d’une voix encore changée en essayant de sourire :

– Tu vas me croire bien nerveux, mon cher Adrian. Je le suis en effet parfois sans raison !

dit-il avec un impatient mouvement d'épaules.

Mais dans son regard demeura l'expression douloureuse qu'y avait déjà vue Wilma.

À neuf heures, Heinrich ramena ses invités vers Runsdorf. Il fit prendre à sa voiture le plus long chemin, celui qui passait devant le Chalet rose... le plus pittoresque aussi, vu surtout au clair de la lune. À gauche, la forêt s'étendait, avec ses sous-bois mystérieusement éclairés d'une lumière bleuâtre, dans laquelle les troncs sombres apparaissaient comme autant de fantômes. À gauche, la froide et blanche clarté baignait les pentes boisées, coupées d'énormes blocs de granit, qui s'étendaient jusqu'à la vallée... Et celle-ci apparaissait comme un paysage de rêve, comme une terre d'au-delà endormie à jamais.

Au détour du chemin, le chalet se dressa. Le délicieux bâtiment, ruisselant littéralement de lumière, semblait un défi jeté à la pâle lueur dont s'enveloppait la nature assoupie. Pas une fenêtre qui ne fut éclairée, laissant voir des appartements merveilleusement décorés. Tout autour du chalet, d'énormes lanternes aux verres teintés de rose,

suspendues à des potences délicatement forgées, répandaient leur puissante clarté sur la route et sur le magnifique jardin qui s'étendait derrière l'habitation.

– C'est tous les jours ainsi, dit Heinrich qui avait ralenti son cheval pour permettre aux promeneurs de jouir du coup d'œil vraiment féérique. La princesse Olgoff ne peut souffrir l'obscurité, il lui faut de la lumière, toujours plus de lumière.

Il s'interrompt. Derrière les immenses vitres d'une fenêtre du premier étage venait d'apparaître une forme courbée, vêtue de blanc. Les bons yeux de Wilma distinguèrent au passage un visage flétri, d'une laideur extrême, et des yeux perçants qui lui causèrent une sensation répulsive.

– La princesse ! murmura Heinrich.

Au moment où la voiture allait dépasser le chalet, la porte s'ouvrit, un homme de haute taille parut. D'un coup d'œil Wilma reconnut Heintz...

Le vieil homme eut une sorte de mouvement

de recul, puis, haussant les épaules, il ferma la porte et s'engagea dans le sentier qui coupait à travers les taillis et raccourcissait beaucoup la distance jusqu'à Runsdorf.

– C'est le vieil Heintz, n'est-ce pas ? dit Heinrich. Quel bel exemple de dévouement donnent ces anciens serviteurs ! Celui-ci est extrêmement âgé. Il est le contemporain de la princesse Olgoff. Tout jeune, il était entré au service d'Arnulf de Lëndau, et celui-ci en avait fait son domestique favori. Sa sœur avait aussi en Heintz une grande confiance. Probablement, elle aime maintenant à parler avec lui du passé, car je le rencontre assez fréquemment par ici, quand je reviens le soir de mes inspections à travers les coupes... Avez-vous vu la princesse, mademoiselle Wilma ?

– Suffisamment pour me rendre compte qu'elle est d'une remarquable laideur.

– Elle l'a toujours été, paraît-il, mais en compensation, son esprit était incomparablement vif, brillant, original. Oh ! pour originale, elle l'est toujours, je crois ! Elle vit dans une solitude

presque complète, et jamais depuis son retour de Russie, elle a remis ses pieds à Runsdorf. Ses petits-neveux viennent la voir assez rarement, dit-on.

« Lorsque sa nièce la chanoinesse est à Runsdorf, elle passe quelquefois ici deux ou trois jours. Je suppose qu'alors elles doivent se plonger dans des dissertations sans fin sur la grandeur évanouie de leur race. Fort heureusement, ces orgueilleuses dames ne m'entendent pas ! ajouta-t-il en riant. Car elles ne doivent pas admettre que leur famille ne soit aujourd'hui aussi considérée, aussi supérieure qu'autrefois... Et pourtant !...

Au détour de la route, Runsdorf venait d'apparaître, plus sombre que jamais, presque fantastique sous la clarté lunaire. De cette distance, et dans cette lumière blanche, ses grandioses proportions s'exagéraient ; le vieux logis avait le sinistre aspect de quelque immense et noire prison... Heinrich étendit la main dans cette direction.

— ... Pourtant, on ne peut nier que leur

influence soit nulle désormais. Ils s'acharnent à une lutte silencieuse contre les idées nouvelles dans ce qu'elles ont de bon, de légitime, ils seront vaincus irrémédiablement. Ils sont cependant si bien doués !

– Oui, ils ont des natures extrêmement attachantes, dit le professeur. J'avoue que ce jeune comte Walther m'inspire déjà une véritable affection. La comtesse Bianca est charmante aussi.

– Oui, tout à fait charmante ! dit Heinrich d'un ton enthousiaste. Et dire que sa destinée sera, au choix, de vieillir inutile entre ces antiques murailles, ou d'épouser quelque personnage plus ou moins âgé, plus ou moins affreux ou désagréable – cela importe peu, pourvu que sa noblesse s'allie avec la sienne. À moins qu'elle ne se fasse recevoir chanoinesse, à l'exemple de sa tante.

– Mais, elle peut être épousée pour elle-même, Heinrich.

Le jeune homme secoua la tête.

– Mon cher professeur, cela peut arriver, mais enfin ce serait une chance. Les nobles ruinés recherchent de la fortune, les riches en demandent généralement aussi. Or, nous pouvons constater que les Lëndau paraissent plutôt gênés... Enfin, nous verrons ! murmura-t-il en touchant de son fouet la croupe de son cheval qui emporta rapidement la légère voiture sur la route de Rundsorf.

Ce soir-là, au moment de se déshabiller, Wilma se sentit saisie d'un irrésistible désir de voir le lac au clair de lune. Personne, au dire d'Octavia, ne fréquentait cette partie du château, elle n'avait pas à craindre de commettre une indiscretion en se donnant ce très innocent plaisir.

Elle tira le verrou, ouvrit la porte de chêne et se trouva dans la galerie suffisamment éclairée par la clarté qui glissait, à travers les grandes vitres et se répandait en longues traînées pâles sur le pavé de marbre.

Le lac sombre semblait ce soir transformé en une nappe d'argent liquide. Par contre, la bizarre chapelle ressortait plus noire, plus lugubre sous la

lumière blanche qui l'enveloppait.

Cette lumière, intense dans sa pâleur, éclairait les moindres détails et inondait la façade des bâtiments qui entouraient le lac. Du côté opposé à la galerie, Wilma voyait distinctement les vitres des hautes fenêtres jusqu'ici closes de volets...

Elle s'avança et considéra quelques instants le lac argenté, linceul liquide de plusieurs membres de cette famille de Lëndau, autrefois puissante et riche, dernière demeure de cette jolie Paola dont la mort avait conduit son mari au suicide... Wilma, joignant les mains, murmura une prière fervente pour les pauvres morts...

Et, en relevant les yeux, elle vit l'une des fenêtres de l'autre côté du lac s'ouvrir lentement. Une forme grande et svelte, vêtue de noir, parut au seuil de la porte vitrée...

Malgré toute son énergie, Wilma retint avec peine une exclamation d'effroi. La vieille Octavia avait-elle raison ?

L'apparition s'avança d'un pas glissant vers le bord du lac, elle tomba à genoux et joignit les

mains en penchant sa tête vers l'eau étincelante ; Wilma voyait un admirable profil, une chevelure sombre, une taille incomparablement élégante. Quelle merveilleuse et saisissante vision dans cette lumière de rêve ! Était-ce la pauvre jeune comtesse Paola priant pour son époux coupable ?... ou Walburge, la jeune fille qui avait préféré mourir prisonnière plutôt que de consentir à un mariage odieux ? ou quelque'une des comtesses de Lëndau qui avait mené ici une vie de secret martyre ? Octavia lui avait dit que cet appartement leur avait été autrefois dévolu, et que la comtesse Paola, la première, avait dérogé à la coutume, trouvant désagréable le voisinage de la funèbre chapelle.

Tout, à coup, l'apparition courba davantage la tête, son visage se cacha entre ses mains, et Wilma crut voir se soulever ses épaules, comme secouées de sanglots convulsifs. Elle laissa subitement retomber ses mains, se releva d'un mouvement impétueux et marcha rapidement vers la porte vitrée par laquelle elle disparut.

Quelques secondes plus tard, une clarté

soudaine paraissait derrière les fenêtres, traversant les grands rideaux d'étoffe légère, couleur de pourpre, qui tombaient derrière les vitres... Un instant après, des sons d'harmonium parvinrent aux oreilles de Wilma ; des doigts d'artiste faisaient pleurer l'instrument, lui donnaient, une âme... ou plutôt, lui communiquaient celle de la mystérieuse musicienne... Et cette âme devait être triste, blessée, douloureusement tourmentée, s'il fallait en croire les phrases mélancoliques, poignantes dans leur simplicité, qu'écoutait avidement Wilma.

Tout à coup, l'harmonie changea. Elle devint farouche, dure, triomphante... et cessa subitement sur une sorte de sanglot.

Wilma rentra dans sa chambre et se laissa tomber sur un fauteuil. Était-elle le jouet d'un rêve ? Avait-elle donc vu l'un des fantômes annoncés par Octavia ?

Elle secoua tout à coup la tête en se mettant à rire. Ses nerfs, un instant tendus par l'étrangeté de cette scène, reprenaient leur habituel équilibre,

sa raison venait chasser les imaginations qu'une première impression de stupeur, bien compréhensible, y avait fait naître.

– Les Lëndau ont probablement des hôtes, et cette personne est peut-être une parente qui vient prier là pour les morts de sa famille. Pauvre femme, elle doit avoir elle-même de grands chagrins, à en juger par son attitude et sa musique si belle, mais tellement triste !

Rosine apporta le lendemain, fort en retard, le café au lait. Elle s'excusa en disant que madame la chanoinesse étant arrivée soudainement la veille au soir, sans prévenir selon sa coutume, elle se trouvait accablée de besogne.

– Il a fallu défaire les malles, ranger l'appartement, préparer bien des choses, madame la chanoinesse aimant à voir tout en bel état autour d'elle.

– Où se trouve son appartement ? demanda Wilma tout en continuant à couper les tartines de pain bis.

– C'est celui qui donne sur le lac. La princesse

Olgoff l'habitait quand elle était jeune fille, madame la chanoinesse l'a choisi après elle. C'est le plus beau, le plus riche du château. Mais c'est égal, on pourrait bien me promettre vingt mille couronnes et plus, que je n'échangerai pas ma mansarde contre lui ! murmura la jeune femme de chambre avec un frisson d'effroi.

Lorsqu'elle se fut éloignée, le professeur se tourna vers sa fille.

– Eh bien ! voilà ton revenant, Wilma.

– Oui, tout s'explique. La chanoinesse venait prier pour sa mère devant ce lac qui est sa tombe. Mais cette sorte de désespoir est un peu incompréhensible, si l'on songe qu'elle n'était qu'une très jeune enfant, encore inconsciente, à l'époque de la mort de la comtesse Paola. En tout cas, l'apparition de cette superbe créature au bord du lac, dans le clair de lune, était réellement féérique. J'aurais voulu que vous la vissiez, mon père.

– Malheureusement, on ne peut solliciter de cette orgueilleuse dame la répétition de cette scène, dit en riant le professeur... Que fais-tu ce

matin, Wilma ?

– Puisque vous vous chargez aujourd’hui des leçons, mon père, j’irai jusque chez la vieille Muller. Voici bientôt quinze jours que je ne l’ai vue, la pauvre femme.

Louisa Muller était une vieille bûcheronne, nonagénaire, qui végétait pauvrement dans une petite mesure de la forêt. Elle avait été dans sa jeunesse aide de cuisine à Runsdorf. Malgré une certaine faiblesse d’esprit, elle avait trouvé à se marier à un bûcheron, brave homme près duquel elle avait vécu heureuse autant que le comportait leur modeste position. Il était mort peu de temps auparavant, presque centenaire, laissant sa vieille compagne à demi paralysée, abandonnée depuis de longues années par leur fils unique, et sans ressources d’aucune sorte. Heureusement, le garde général s’était trouvé là. Compatissant et généreux, il avait chargé sa fille de veiller à ce que la pauvre femme ne manquât de rien... Un jour, Wilma avait accompagné Anna, et la vieille Louisa en avait témoigné un tel contentement que la jeune fille y était retournée autant que le lui

permettaient ses multiples occupations, portant à la bûcheronne quelques douceurs accueillies avec une visible reconnaissance.

Louisa était généralement taciturne, un peu bizarre, mais il lui venait parfois une veine de loquacité qui la rendait intarissable, pendant quelques minutes seulement. Des phrases décousues s'échappaient de ses lèvres, ses mains décharnées faisaient de grands gestes... Et, soudainement, elle retombait dans un mutisme que rien ne pouvait rompre.

Ce matin-là, en entrant dans la petite pièce qui était la chambre de la vieille femme, Wilma vit aussitôt qu'elle survenait en un jour de bavardage relatif. Louisa, en l'apercevant, cligna de son œil unique.

– Vous venez de Runsdorf?... Un beau château !... Je connais tous les coins, j'étais curieuse... on me grondait pour ça... J'ai vu... oh ! beaucoup de choses !... Vous savez, Heintz ! Oui, je l'ai vu... Et le comte Arnulf était dans la galerie... il était tout pâle... Oui, c'est bien ça... Et le coffre était lourd...

– Quel coffre ? demanda machinalement Wilma.

– Le coffre... Et l'eau descendait... j'ai vu le trou... Oh ! j'ai bien vu !...

Elle s'interrompit brusquement, l'œil hagard, et Wilma ne put parvenir à lui tirer une parole... La jeune fille s'éloigna après avoir mis tout en ordre dans le logis de la vieille bûcheronne.

Elle prit le chemin qui passait devant le chalet. Il l'allongeait un peu, mais elle l'aimait pour la vue charmante dont on jouissait en suivant le rebord de la vallée. Et ce matin-là le clair soleil de septembre éclairait délicieusement les pentes boisées et les fonds couverts de prairies traversées d'une rivière torrentueuse tout étincelante sous les rayons d'or pâle. Les feuillages, en certaines parties, prenaient déjà des tons brunâtres ou pourpres. Les bruyères couvraient de larges tapis rose vif sur les pentes et le sol de la forêt, les clairières surtout, où elles buvaient à flots le soleil clair et doux qui s'épandait sur elles.

Oui, la forêt était belle, ce matin de septembre,

belle et attirante dans son silence mystérieux. Wilma marchait d'un pas vif, en aspirant l'air délicieusement parfumé de senteurs de résine, de bruyères et de fougères mouillées de rosée, de ces mille exhalaisons de la nature saine et forte sortant de son sommeil.

Au détour du chemin, le chalet apparut, baigné de soleil, couvert d'un manteau de vigne vierge aux tons de pourpre pâle. C'était, en vérité, une ravissante demeure, et qui méritait son nom, car tout y était recouvert d'une délicate nuance rosée... Quelques secondes, Wilma s'arrêta pour admirer les fines sculptures des balcons de bois et la merveilleuse collection des bégonias, de tous les tons de rose, qui ornait le devant du chalet.

En détournant la tête, elle vit deux personnes débouchant du sentier que Heintz avait pris l'autre jour pour retourner à Rundsorf. L'une était le comte de Lëndau, l'autre... Wilma put détailler d'un rapide coup d'œil cette physionomie inconnue. Combien elle était belle ! Il était impossible de rêver des traits plus harmonieux, un teint d'une plus délicate blancheur.

La jeune fille rencontra tout à coup de magnifiques yeux foncés, veloutés, d'une expression saisissante, où passait en ce moment une surprise quelque peu hautaine.

Le comte se découvrit et s'arrêta en approchant de Wilma qui s'apprêtait à passer outre après avoir salué.

– Mademoiselle Lienkwicz, puisque l'occasion m'en est offerte dès maintenant, voulez-vous me permettre de vous présenter à ma tante, la comtesse Franziska de Lëndau ! dit-il en s'inclinant respectueusement.

Les yeux superbes se posèrent de nouveau sur Wilma exprimant une sorte d'intérêt. La chanoinesse trouvait peut-être cette petite bourgeoise assez distinguée pour lui accorder une légère attention. Sa belle main blanche se tendit vers la jeune fille, d'un geste que n'eût pas désavoué la plus fière des souveraines, en même temps que ses lèvres laissaient tomber une phrase à la fois aimable et condescendante.

Tout en lui répondant avec sa grâce habituelle, nuancée de réserve, Wilma se demandait si elle

ne rêvait pas. Quoi ! cette belle jeune femme était la tante du comte Walther et de Bianca ! Une femme de quarante ans !

Et, sous le clair soleil qui l'enveloppait, il était facile de se convaincre que l'artifice n'était pour rien dans cette jeunesse et cette beauté. L'austère costume de la chanoinesse, sa coiffure surannée et absolument dépourvue de prétention éloignaient d'ailleurs toute idée de coquetterie.

– Vous voilà de bonne heure en promenade aujourd'hui, mademoiselle. Je crois que l'air de la forêt vous réussit merveilleusement, dit Walther, frappé sans doute de la fraîcheur éblouissante de Wilma et du contentement, de la vie intense dont témoignait son regard.

– La forêt est ravissante à cette heure monsieur le comte.

– Vous avez raison. C'était aussi mon heure de prédilection, autrefois, dit la chanoinesse de sa voix un peu basse, mais très harmonieuse. J'aimais à voir la rosée diamanter les bruyères et perler au bord des feuilles, à fouler aux pieds l'herbe humide, à écouter le chant de réveil des

oiseaux. Oui, j'aimais cela... murmura-t-elle rêveusement.

– Et maintenant, ma tante ?

Elle releva la tête, ses lèvres eurent un demi-sourire amer...

– Maintenant, mon cher Walther, ta tante est une vieille femme, qui a vécu et réfléchi et n'a rien gardé des poétiques enthousiasmes de sa jeunesse.

– Oh ! une vieille femme ! murmura involontairement Wilma.

Et, dans le regard admiratif que la jeune fille levait sur elle, la chanoinesse put lire toute la sincérité de cette protestation spontanée. Mais ce qui aurait causé le bonheur d'une autre femme parut au contraire fortement lui déplaire, car un pli de contrariété se forma sur son beau front.

– L'apparence ne fait rien à la chose... pas plus que l'âge, d'ailleurs, dit-elle avec un léger mouvement d'épaules. Des gens de soixante ans et plus gardent une âme étonnamment jeune et naïve, alors que d'autres sont vieux à vingt ans.

Dans notre famille on est généralement de ces derniers. Les responsabilités d'un grand nom mûrissent vite.

Son beau visage s'assombrissait soudain, et la même ombre parut voiler la physionomie pensive de son neveu.

– Nous vous avons interrompue dans votre silencieuse admiration de la forêt. Pardonnez-moi, mais je n'ai pas voulu manquer cette occasion de faire connaître aussitôt à ma tante l'un des aimables hôtes que nous possédons à Runsdorf...

Il s'interrompt, et fit un geste amical dans la direction du sentier.

– Voilà M. Düntz et Lucia...

La chanoinesse eut un brusque mouvement, Wilma eut la sensation rapide qu'elle se raidissait pour ne pas reculer.. Ses lèvres étaient soudainement blanches, ses mains se crispaient à la poignée de son ombrelle... mais sa belle tête se redressait avec orgueil, tout en se tournant lentement dans la direction du sentier où

apparaissaient Heinrich et sa petite sœur.

Alors Wilma, qui l'examinait avec une surprise discrète, vit le calme reparaître sur sa physionomie... Tout au plus pouvait-on y discerner un peu d'irritation ou d'impatience lorsqu'Heinrich, qui s'était approché à l'appel du comte, vint s'incliner devant elle.

– Ma tante, M. Heinrich Düntz, le fils du garde général... le vaillant Conrad Düntz qui vous a autrefois sauvé la vie, dit Walther d'un ton cordial.

Un tressaillement agita la chanoinesse... sans doute au souvenir du terrible danger dont l'avait préservée Conrad.

– Je n'ai pas oublié, dit-elle froidement. Votre père est un courageux, monsieur, et vous pouvez en être fier...

De nouveau, elle tressaillit. Walther poussait vers elle Lucia, un peu intimidée par cette dame majestueuse, mais levant néanmoins vers elle ses grands yeux bleus, doux et rayonnants, semblables à ceux de son père.

– Voilà une charmante petite Düntz, ma tante, dit gaiement le comte. Elle est devenue l'amie très appréciée d'Helena, Constance et de Guntram.

La chanoinesse étendit la main, ses doigts effleurèrent les boucles blondes de Lucia en une sorte de caresse, puis elle détourna son regard en disant d'un ton indifférent :

– Oui, elle est fort gentille... Allons, Walther, nous retenons là Mademoiselle Lienkwicz et nous oublions notre visite à ma tante.

Elle s'inclina légèrement et se dirigea vers le chalet, suivie de son neveu qui avait amicalement serré la main d'Heinrich et salué Wilma avec son habituelle cordialité respectueuse.

– Elle est vraiment bien et tout à fait distinguée, cette jeune personne, fit observer la chanoinesse d'un ton approbateur. Je suppose qu'elle est destinée à devenir un jour ou l'autre, la femme de ce jeune Düntz !

Le comte avait la main sur la poignée de la sonnette. Celle-ci s'agita avec une telle violence

que la chanoinesse s'écria :

– Mais es-tu fou, Walther ? Que va penser ma tante de ce carillon désordonné ?

– Je crois qu'elle a l'oreille un peu dure, répliqua-t-il tranquillement. En tout cas, j'en serais quitte pour lui présenter mes excuses de ce mouvement trop impétueux. Songez que je suis très jeune encore, ma tante... Quant à la question que vous me posez, je n'y puis rien répondre, sinon que je ne suis pas au courant des projets du garde général et de son fils. Ce fait pourrait se produire, évidemment. Les Düntz sont riches, mais semblent désintéressés, et Mademoiselle Lienkwicz, malgré sa modeste position, est de celles qui peuvent être – qui doivent être épousées pour elles-mêmes. Leur rang social est le même. Rien ne les sépare...

Un laquais en livrée gris perle galonnée d'argent ouvrait la porte. Au moment d'en franchir le seuil à la suite de sa tante, Walther se détourna une seconde. Wilma s'engageait dans le sentier de Runsdorf avec Heinrich et Lucia. Le comte eut un léger mouvement d'impatience, son

front se creusa soudain, et, détournant la tête, il entra dans le merveilleux hall du chalet.

Dans le sentier, Wilma et Heinrich s'entretenaient de la belle chanoinesse qu'ils admiraient fort. Mais la petite Lucia s'écria tout à coup en secouant ses boucles blondes :

– C'est vrai qu'elle est très jolie, mais elle n'est pas bien aimable, et je n'ai pas eu l'air de lui plaire, n'est-ce pas, mademoiselle ?

– Elle n'aime peut-être pas les enfants, ma mignonne. Monsieur Heinrich, n'est-ce pas votre père que j'aperçois là-bas, dans cette clairière.

– Oui, c'est bien lui. Va vite lui dire bonjour, Lucia, tu ne l'as pas vu ce matin, petite paresseuse.

Quelques instants plus tard, Conrad Düntz, quittant les gardes forestiers auxquels il donnait ses ordres, arrivait dans le jardin et tendait la main à Wilma avec ce franc sourire qui éclairait si bien sa sérieuse physionomie.

– Vous voilà en promenade matinale, mademoiselle ? Venez-vous de Nunsthal ?

– Non, j’ai seulement été voir la vieille Muller.

– Comment va-t-elle, la pauvre femme ?

– Pas plus mal, mais divaguant toujours. Elle m’a parlé aujourd’hui de Runsdorf, de Heintz, du comte Arnulf, tout cela en phrases coupées n’offrant aucun sens précis.

– Oui, ce sont toujours les souvenirs de Runsdorf qui lui reviennent. Il semble que son esprit ait été particulièrement frappé par le séjour qu’elle y a fait.

– Papa, nous venons de voir la tante du comte de Lëndau, interrompit Lucia, qui s’était emparée de la main de son père.

– La vieille princesse du chalet qui te faisait tant peur l’année dernière encore ?

– Mais non, papa, celle qu’on appelle la chanoinesse... Qu’est-ce que cela veut dire, chanoinesse ?

Le visage du garde général, un peu animé par la promenade à cheval qu’il venait de faire probablement à travers la forêt, pâlit

soudainement ; ses paupières s'abaissèrent quelques secondes.

– Oui, nous venons de rencontrer près du chalet le comte et sa tante arrêtés avec mademoiselle Wilma, dit Heinrich. Le comte nous a très aimablement présentés à la chanoinesse. Quelle merveilleuse beauté ! Je l'ai trouvée assez froide, mais elle m'a dit cependant qu'elle n'avait pas oublié ce que vous aviez fait pour elle, et que je pouvais être fier d'être votre fils.

Un rire sardonique s'échappa des lèvres du garde général. Il se détourna vers la clairière en murmurant.

– Moi non plus, je n'ai pas oublié ! il y a des événements qui comptent double dans l'existence... Wolster, voulez-vous m'amener mon cheval ? dit-il à haute voix.

Un garde forestier s'avança, tenant le beau bai brun qui hennissait de joie. Conrad Düntz se pencha vers sa fille et la baisa au front.

– À ce soir seulement, petite Lucia... Heinrich,

préviens Anna que je déjeune au pavillon de chasse avec l'Archiduc Albert. Wolster vient de m'apporter l'invitation imprévue de Son Altesse. Mon souvenir à mon ami Adrian et à Ladislas, mademoiselle. Nous vous attendons déjeuner dimanche.

Il mit le pied à l'étrier... mais la petite main de Lucia se posa sur sa manche.

– Papa, tu ne m'as pas répondu. Qu'est-ce qu'une chanoinesse ?

Il eut un mouvement presque irrité.

– Je n'ai pas le temps de te répondre maintenant, Heinrich te le dira, fit-il avec impatience.

Il sauta en selle et s'éloigna, superbe et si jeune encore d'apparence qu'il semblait le frère aîné de son fils.

Wilma prit congé d'Heinrich et de Lucia et gagna rapidement Runsdorf. Toutes ces rencontres l'avaient retardée, il ne lui restait que le temps d'arriver pour la leçon d'anglais de Bianca.

– Ah ! vous avez vu ma tante ? dit la jeune comtesse à qui elle parla de sa promenade. Je ne vous demande pas comment vous la trouvez, la réponse est toujours la même. Sa beauté est au nombre de celles très rares, qui ne se discutent pas. Mais ce qui vaut mieux, elle le laisse assez rarement voir, surtout elle est bonne, et nous aime tous extrêmement... Et quel esprit étincelant, profond, délicat ! Mais elle le laisse assez rarement voir, surtout en dehors de la famille. Elle est même parfois taciturne... Je me demande si elle n'endure quelque pénible souffrance morale, murmura Bianca d'un ton pensif.

Et Wilma, se rappelant la scène nocturne de la veille et la fugitive expression qui avait traversé tout à l'heure les grands yeux bruns de la chanoinesse, pensa, sans oser le dire, que la jeune fille avait peut-être raison.

VIII

La paix majestueuse de la forêt se trouvait troublée ce matin-là par la chasse archiducale dont les échos parvenaient jusqu'à Nunsthel. Sons de trompe, aboiements de la meute, galop du cheval d'un piqueur passant sur la route, tout cela, apporté par le vent d'ouest, arrivait très assourdi aux oreilles de Wilma, d'Anna et de Lucia, paisiblement installées dans la claire salle à manger du garde général.

Conrad Düntz et Heinrich prenant part à la chasse, Anna avait invité les Lienkwicz à venir déjeuner à Nunsthel, pour voir ensuite, de la terrasse, le retour des équipages et des cavaliers. Mais Ladislas, souffrant ce matin-là, n'avait pu quitter Runsdorf, et le professeur était demeuré près de lui, en obligeant sa fille à se rendre à l'invitation d'Anna.

Vers deux heures, Wilma prit congé de son

amie, en refusant d'attendre le passage de la chasse. Elle avait un peu hâte de se retrouver près de son père et de son frère, qui l'attendait toujours avec une certaine impatience.

Elle s'engagea sur la route large, admirablement entretenue, qui passait devant l'habitation du garde général. Ce matin, sur le sol mouillé par les pluies des jours précédents, les nombreux équipages venus de Regensberg pour la chasse avaient laissé leurs traces, et les roues des voitures, les sabots des chevaux, avaient enfoncé dans la houe les feuilles mortes dont octobre finissant jonchait la forêt.

Sur le sol humide, les pas s'assourdisaient. Ce fut par hasard, en tournant la tête, que Wilma aperçut, dans un sentier parallèle, à travers les taillis dépouillés, une femme de haute taille enveloppée d'une mante noire, la tête couverte d'une mantille de dentelle. Elle marchait très lentement et s'arrêta tout à coup, en s'appuyant au tronc d'un arbre. Ainsi posée, elle devait se trouver en face de Nunsthal, et distinguer tout au moins le toit de la demeure du garde général.

Sa tête était un peu penchée, elle semblait absorbée dans une contemplation profonde... Wilma continua sa route, quelque peu intriguée, car elle était presque certaine que cette promeneuse était la chanoinesse. Or, celle-ci éprouvait pour la forêt, tant aimée d'elle autrefois, une antipathie déclarée, et n'y mettait les pieds que pour se rendre chez la princesse Olgoff.

Wilma la trouvait un peu énigmatique, cette belle chanoinesse. Orgueilleuse, non d'elle-même mais de son nom, elle l'était évidemment à un très haut degré... attachante et pleine de charme aussi, à ses heures. Son esprit délicat, et cultivé était, lorsqu'elle voulait bien le montrer, incontestablement séduisant. Elle semblait, comme l'avait dit Bianca, fort attachée à ses neveux. Son cœur était certainement bon, elle avait, de hautes pensées, de fugitifs élans d'enthousiasme. Mais à quoi attribuer la mélancolie hautaine qui lui était habituelle, l'expression de souffrance amère qui traversait parfois ses beaux yeux veloutés ?

Le professeur et ses enfants, dans leurs rapports assez fréquents, l'avaient trouvée aimable, bien que toujours quelque peu fièrement réservée. Elle semblait apprécier l'esprit fin et juste, les belles qualités intellectuelles et l'extrême distinction des hôtes de sa belle-sœur. Plusieurs fois, elle-même avait fait demander à Wilma de venir prendre le café avec ses neveux et elle. La jeune fille avait passé des heures fort agréables dans le grand salon rouge donnant sur le lac, en causeries intéressantes avec la chanoinesse et Bianca. L'intelligence vive, pénétrante, très cultivée de Wilma, sa gaieté charmante, lui attiraient visiblement les sympathies des comtesses de Lëndau, généralement difficiles pourtant.

Mais Bianca seule la traitait absolument en égale. La comtesse Iolanthe et sa belle-sœur, sous leur affabilité, gardaient soigneusement les distances, avec assez de tact, d'ailleurs, pour que la jeune fille n'en fut pas blessée. Quant au comte...

Arrivée à ce point de ses réflexions, Wilma eut

un léger froncement de sourcils et son front parut s'assombrir... Le seigneur de Runsdorf n'avait évidemment pas oublié le jugement qu'elle avait porté sur lui.

Non, il n'avait ni oublié ni pardonné. Comme auparavant, il prenait ses leçons avec le professeur et venait s'asseoir quelquefois de longues heures près de Ladislas, mais Wilma avait pu remarquer qu'il choisissait les moments où elle se trouvait occupée près de ses élèves ou bien l'heure de la leçon de dessin qu'elle donnait deux fois par semaine à Lucia Düntz. Deux ou trois fois, étant entré à l'heure du café chez la chanoinesse, il y avait trouvé la jeune fille et avait paru surpris... plutôt désagréablement, il fallait le reconnaître. Ce n'était plus le comte Walther des deux mois précédents ; cordial, simple, respectueusement prévenant, mais un maître de maison correct, un peu froid, qui gardait, sous sa courtoisie d'homme bien élevé, une certaine réserve altière, destinée probablement à faire comprendre à l'audacieuse plébéienne qu'elle avait outrepassé les bornes en effleurant d'un blâme indirect le comte de

Lëndau. Toutefois, Wilma se demandait pourquoi il avait pris cette attitude seulement après leur rencontre près du chalet, alors que ce matin-là, il s'était montré absolument à son ordinaire.

– Eh bien ! qu'il agisse à son gré ! Après tout, cela doit peu m'importer ! murmura-t-elle en secouant la tête avec impatience. Notre rang social diffère totalement, il avait paru l'oublier presque pendant quelque temps, maintenant il lui plaît de le marquer, je n'y trouve rien à redire. Mais il est toujours un peu pénible de se sentir l'objet d'une rancune... Je ne l'en aurais vraiment pas cru capable... Qu'importe ! répéta-t-elle avec un léger haussement d'épaules.

Néanmoins, son front ne s'éclairait pas, son regard demeurait voilé d'un peu de tristesse.

Elle s'engagea dans un sentier transversal qui la mènerait plus rapidement à Runsdorf. À sa gauche s'ouvrait une carrière abandonnée depuis longtemps sans doute, car de jeunes sapins avaient pris racine dans les crevasses, et un épais tapis d'herbe fine couvrait les pentes déchiquetées. Aux alentours, les bruyères

poussaient à profusion, plus belles, plus délicatement rosées qu'en aucun lieu de la forêt. Et Wilma ne put résister à la tentation de s'arrêter pour cueillir un bouquet de sa fleur favorite.

Un bruit léger lui fit retourner la tête. La dame en mante noire apparaissait au débouché d'un sentier. Wilma avait bien deviné, c'était la chanoinesse.

Celle-ci eut d'abord un mouvement de recul puis elle s'avança résolument.

– N'avez-vous pas peur de vous promener ainsi seule dans ces chemins déserts, mademoiselle ? dit-elle en lui tendant la main.

– Aucunement, madame. On m'a assuré que la sécurité était complète dans la forêt.

– En temps ordinaire, oui, mais on a signalé hier à mon neveu la présence d'un individu de fort mauvaise mine qui rôde surtout aux environs de Runsdorf et du Chalet rose. Il serait en tout cas prudent de ne pas quitter la route. D'ailleurs les sentiers sont absolument détremés.

Et elle montrait le bas de sa jupe garni d'une

frange de boue.

– Si vous rentrez au château, voulez-vous que nous fassions route ensemble ? ajouta-t-elle.

La jeune fille répondit affirmativement, et elles se dirigèrent vers la route.

Alors, de derrière un énorme bloc posé au bord de la carrière, un homme surgit, une sorte de colosse hirsute, vêtu de haillons. Ses yeux brillaient d'une fièvre sauvage, un rictus crispait ses lèvres.

Doucement, il se glissa à la suite des deux femmes... Mais un geste de fureur lui échappa tout à coup.

– Malheur ! voilà quelqu'un ! murmura-t-il.

Un galop de cheval se faisait entendre. Au moment où la chanoinesse et Wilma arrivaient au bord de la route, un cavalier apparaissait. C'était le comte de Lëndau.

Il arrêta sa monture et se découvrit.

– Comment, vous voilà en promenade dans la forêt, ma tante ! fit-il avec surprise.

– Une fantaisie qui m’a prise aujourd’hui, répondit-elle d’un ton bref. Je n’ai pas l’intention de la renouveler souvent, du reste. Je viens de rencontrer mademoiselle Lienkwicz et nous revenions ensemble.

Un cri étouffé s’échappa des lèvres de Wilma. Un homme venait de s’élancer, une lame brillait...

– À toi ma vengeance, comte de Lëndau ! clama une voix rauque.

D’un mouvement plus prompt que la pensée, Wilma se trouva devant l’homme, et l’arme dirigée vers Walther s’enfonça dans la main qu’elle avait instinctivement étendue pour protéger son visage.

Le cheval fit un brusque écart. Walther sauta à terre et s’élança vers le misérable. Celui-ci avec un jurement effroyable, leva de nouveau son arme. Mais la chanoinesse lui saisit le bras, et le comte, avec une force dont on l’aurait cru incapable, arracha le large couteau qu’il jeta au loin. Cette même main fine et nerveuse saisit le colosse à l’épaule, le fit tourner et l’envoya

rouler à terre. La tête de l'homme porta sur une énorme pierre aiguë, un flot de sang en jaillit tout à coup...

– Oh ! vous l'avez tué ! murmura faiblement Wilma.

Elle chancelait, blanche comme une morte, presque défaillante. Walther, aussi pâle qu'elle, saisit doucement la main ensanglantée et l'examina d'un rapide coup d'œil.

– Je pense qu'il n'y a aucun danger. Nous allons vous bander cela, dit-il d'une voix altérée.

– Voyez d'abord cet homme. Il suffira que j'entoure ma main d'un mouchoir...

Le comte eut un geste d'impatience irritée.

– Vous me permettrez de m'inquiéter du meurtrier après la victime.

– La charité demande que vous alliez au plus malade, quel qu'il soit, dit-elle d'un ton ferme et retirant sa main que tenait le jeune homme.

– Je vais m'occuper de mademoiselle Wilma, Walther, dit la chanoinesse.

Il s'approcha de l'homme et se pencha vers lui. La chanoinesse, tout en remerciant d'une voix tremblante d'émotion celle qui venait de sauver la vie à son neveu, se mit à bander fortement avec son mouchoir la main blessée.

Tandis qu'elle s'acquittait de cette tâche, Wilma regardait le comte. Courbé sur le misérable inanimé, il appuyait son oreille sur sa poitrine, sans souci de la boue qui maculait son costume de chasse, sans un mouvement de dégoût à ce contact avec un être malpropre. En ce moment, il avait dans le regard la même expression d'intérêt passionné qu'y avait remarqué Wilma pour Ladislas.

– Il vit, dit-il brièvement. Mais la blessure paraît grave. Il faudrait un bandage provisoire.

Il réussit à en improviser un avec le mouchoir de Wilma et le sien. L'homme demeurait toujours sans mouvement.. Walther se redressa, le front soucieux, et regarda Wilma, toujours très pâle, se dominant visiblement pour ne pas succomber à une défaillance.

– Je vais aller chercher du secours à Nunsthel

pour emporter cet homme. En même temps je demanderai une voiture pour mademoiselle Lienkwicz...

– Pourquoi Nunsthel ? dit brusquement la chanoinesse.

– C'est le plus près de beaucoup, ma tante, et il faut à cet homme des soins immédiats.

– Il est inutile de déranger quelqu'un pour moi, s'écria Wilma. Je puis marcher, je le préfère même. Seulement, je vais retourner à Nunsthel pour demander une jupe à Anna, car j'émotionnerais trop mon père et Ladislas en me présentant devant eux avec celle-ci, toute tachée de sang.

– Soit, vous avez peut-être raison, la marche peut vous faire du bien et dissiper votre émotion. Berdeck, que je ferai chercher pour cet homme, vous donnera en même temps ses soins. Vous accompagnerez mademoiselle Lienkwicz, ma tante ?

La chanoinesse, très pâle, avait les lèvres serrées, et un pli profond creusait son front. Elle

fit un signe affirmatif, et Walther, sautant en selle, disparut bientôt.

La chanoinesse passa le bras de la jeune fille sous le sien, et toutes deux prirent lentement la direction de Nunsthel. Elles marchaient en silence, étant encore sous l'empire de la poignante émotion de tout à l'heure.

Quelques minutes s'étaient à peine écoulées lorsqu'elles virent de nouveau apparaître le comte Walther, suivi de plusieurs piqueurs à cheval, qui venait de les rencontrer et, en ayant expédié un chez le professeur Berdeck, il amenait les autres vers le blessé.

Bientôt, Nunsthel apparut aux yeux des deux dames. La chanoinesse s'arrêta d'un mouvement un peu brusque.

– Je vous laisse ici, vous n'avez plus besoin de moi, dit-elle d'une voix un peu changée.

– Quoi ! ne voulez-vous pas entrer, madame ! Anna serait si contente...

– Non, merci, répondit-elle brièvement. Cette scène m'a fort impressionnée, j'ai besoin de me

trouver seule... À bientôt, ma chère enfant. J'irai ce soir savoir des nouvelles de cette courageuse petite main.

Elle s'éloigna, et Wilma entra chez le garde général. Anna, qui passait dans la cour, jeta un cri de terreur en voyant sa robe maculée de sang. Elle la rassura en quelques mots et, tout en la suivant dans sa chambre, lui narra l'agression dont venait d'être victime le comte de Lëndau.

– C'est extraordinaire ! Jamais il n'est rien arrivé de pareil dans notre forêt. Ce doit être une vengeance particulière.

– Les paroles de cet homme le feraient croire. Voyons, chère Anna, pouvez-vous me prêter une jupe quelconque pour remplacer celle-ci ?

– Mais, ma pauvre Wilma, elle serait trop courte, car je n'ai pas votre belle taille ! Tenez, il y a mieux que cela... cette robe à vous dont notre couturière vient de terminer l'arrangement.

– Une robe blanche ! Enfin, tant pis ! Vous me prêterez une mante pour retourner à Runsdorf.

Peu de temps après, Wilma, rhabillée,

descendait, à la suite de son amie. Comme elles arrivaient au bas de l'escalier, la porte s'ouvrit, livrant passage au comte de Lëndau que suivaient les piqueurs portant le blessé sur un brancard improvisé.

Walther s'arrêta brusquement. Il fallait convenir que l'apparition, dans la pénombre du vestibule, de cette belle jeune fille vêtue de blanc, était réellement saisissante.

– Est-il toujours dans le même état ? demanda la voix anxieuse de Wilma.

Il s'avança alors et salua Anna.

– Toujours, mademoiselle. Je vous prie de m'excuser d'envahir ainsi votre domicile, mademoiselle Düntz...

– C'est là chose toute naturelle, monsieur le comte. Nous allons faire déposer ce malheureux dans la chambre réservée aux pauvres vagabonds malades ou mourant de faim que les gardes forestiers amènent parfois ici. Celui-là paraît de la pire espèce, mais le voilà bien incapable de nuire.

Quelque temps après, l'homme était étendu sur un lit, dans une pièce écartée de l'habitation. La petite pharmacie du garde général avait fourni à Walther le nécessaire pour donner les premiers soins au blessé. Maintenant l'étranger revenait à lui, mais sans recouvrer l'usage de ses facultés mentales.

– Il n'y a plus qu'à attendre le médecin, dit le comte en arrangeant soigneusement sur les oreillers la tête bandée qui se laissait aller. Ce malheureux paraît d'une faiblesse excessive. Voyez cette maigreur ! Je suppose qu'il ne devait pas toujours manger à sa faim.

Wilma, qui venait d'apparaître au seuil de la pièce voisine, dit d'un ton pensif :

– Pourquoi semblait-il vous en vouloir particulièrement ? Le connaissez-vous, monsieur le comte ?

– Aucunement, mademoiselle. Je ne suis pas plus éclairé que vous au sujet de cette agression. Voulez-vous me permettre, maintenant que j'ai rempli mon devoir près du meurtrier, de remercier celle qui m'a si courageusement

préservé, et m'autoriser à examiner cette blessure ?

Il s'était approché, et sa physionomie exprimait une émotion extrême.

— L'une et l'autre choses sont inutiles, répondit-elle avec un sourire. Anna m'a pansée tout à l'heure.

— Oh ! très imparfaitement ! Je suis fort inhabile en matière de soins à donner aux blessés. Vous m'êtes fort supérieure, et j'ai encore besoin de vos leçons, Wilma. Je crois que vous devriez montrer votre main au comte de Lëndau. La blessure me paraît profonde.

— Mademoiselle Lienkwicz craint peut-être mon inexpérience ! dit Walther avec une imperceptible amertume que saisit cependant fort bien Wilma.

Elle lui tendit sa main blessée.

— Ne pensez pas cela, dit-elle en levant vers lui son regard droit et lumineux. Si j'avais douté de votre adresse et de votre science, les soins que vous venez de donner à ce malheureux m'en

auraient convaincue.

Elle avait été en effet extrêmement frappée de la douceur, de l'attention extrême dont venait d'user le comte envers cet être sordide. Si, au lieu de ce criminel, il avait eu entre les mains un de ses pairs, il n'aurait pu montrer plus de dévouement... Et, tandis qu'il examinait et recousait la plaie profonde de Wilma, il était facile de constater l'intérêt intense pris par lui à ces actes accomplis généralement comme un métier plus ou moins fastidieux.

Un seul moment, il tressaillit et pâlit un peu, lorsqu'une douleur plus forte fit faire à la jeune fille un involontaire mouvement.

– Je suis désolé de penser que c'est à cause de moi que vous souffrez ainsi ! murmura-t-il d'une voix un peu frémissante.

Elle sourit gaiement.

– Aimeriez-vous mieux que cet homme ait réussi dans son affreux dessein ? Il est vraiment inutile de déplorer cette égratignure, je vous assure. Dans bien peu de temps je n'y penserai

même plus.

– Mais moi, je ne l’oublierai pas ! dit-il avec émotion.

Le pansement était terminé. Walther refusa de s’asseoir, ainsi que l’y invitait Anna.

– Ma présence est inutile maintenant, le docteur ne va certainement pas tarder à arriver, je vais regagner Runsdorf où l’on m’attend sans doute avec un peu d’inquiétude, car je devais précisément quitter aujourd’hui la chasse de bonne heure.

– Comment, vous ne voulez pas attendre le retour de mon père, monsieur le comte ? Il ne peut tarder maintenant, la chasse est certainement terminée.

Une servante parut à la porte et dit précipitamment :

– Mademoiselle Anna, voilà M. Düntz qui revient avec Son Altesse Impériale et d’autres messieurs...

– Je m’en doutais ! Notre vieux et excellent archiduc aime à venir passer quelques instants

chez mon père au retour de la chasse. Je vous laisse cinq minutes pour aller jeter un coup d'œil là-bas.

Elle s'éloigna hâtivement. Walther prit son chapeau qu'il avait déposé sur un meuble et se tourna vers Wilma. La jeune fille s'était rapprochée de la fenêtre et regardait vaguement les parterres dépouillées par l'automne.

– Voulez-vous que je prévienne monsieur votre père et Ladislas, mademoiselle ? demanda-t-il. Ils seront moins émotionnés en voyant ensuite votre blessure.

– Je ne demande pas mieux, monsieur le comte, et je vous remercie...

Elle s'interrompt. Le blessé se plaignait doucement... Sur le front du jeune comte se creusa un pli profond.

– Pauvre être, il souffre ! Certes, il l'a mérité... mais enfin, peut-être est-il excusable ? Qu'en savons-nous !... Une chose pourrait le soulager, mais je n'ose la tenter. Je ne suis qu'un novice.

Presque malgré elle, Wilma leva les yeux vers

lui... Et ce regard disait fort clairement surtout pour un observateur tel que celui-là : « Si vous êtes un novice, si vous ne devez jamais être autre chose et demeurer toujours inutile à vos semblables, c'est que vous l'avez voulu ! »

Le visage du jeune homme eut une légère contraction... Déjà Wilma, consciente et un peu confuse de sa muette franchise, tournait la tête vers la fenêtre.

– Oui, je l'ai voulu ! dit-il d'une voix brève, un peu sourde. Si je suis à jamais un être sans vocation sur la terre, c'est que j'ai dit « arrière » à des rêves fous... des rêves de travail et de dévouement à l'humanité souffrante, des désirs ardents de science, de recherches passionnantes, de découvertes, peut-être... Vous me traitez probablement de lâche, mademoiselle Lienkwicz ?

– Non ! dit-elle en se détournant et en étendant la main vers lui dans un geste de protestation. Mais je vous plains... et je ne vous comprends pas.

Il eut un rire bas, plein d'amertume.

– En certains cas, la plainte voile le mépris...

– Eh bien ! je peux vous certifier qu'il n'en est pas ainsi de ma part ! dit-elle d'un ton ferme et vibrant. C'est précisément à cause de la très haute estime inspirée par votre caractère, que je déplore de toute mon âme l'aveuglement qui vous cache votre devoir véritable... Oui, je ne pourrai jamais comprendre comment vous acceptez l'inaction comme une nécessité presque glorieuse, alors que pour vous la lutte se présente si belle, si noble !... Oh ! quelle magnifique carrière s'ouvre peut-être devant vous, tandis que là...

Sa main s'étendait dans la direction de Rundsorf. Mais elle s'interrompt brusquement, ne pouvant lui dire toute sa pensée.

– Oui, murmura-t-il d'un ton âpre, là, je serai toujours le comte de Lëndau, un très grand seigneur ruiné qui s'ingéniera à paraître riche, jusqu'au jour où il faudra choisir entre la ruine absolue et un riche mariage, une quasi-mésalliance, peut-être. Et, comme il conserve une certaine délicatesse de sentiments, il n'acceptera jamais le second moyen, de telle sorte que vous

avez devant vous un homme destiné à mourir de faim.

Elle le regarda stupéfaite.

– Oh ! je vous sais assez perspicace pour avoir depuis longtemps, deviné notre véritable situation ! C'est pourquoi je trouve inutile de feindre devant vous. Déjà, à l'égard des autres, quel martyre ! fit-il d'un ton de révolte sourde.

– Mais qui vous y oblige ? murmura-t-elle.

– Qui ?... Le passé, les traditions, que sais-je ! Nous portons tous ce poids, et tous, nous le trouvons lourd... si lourd ! Ma mère nous a pénétrés dès l'enfance de cette pensée que nous étions d'une race à part : nous l'avons vue toujours, pauvre mère, se dépenser sans mesure pour voiler la déchéance matérielle de notre maison, et nous avons cru longtemps que l'honneur nous commandait ces feintes et cet éloignement de tout travail... Puis j'ai douté un jour, je me suis demandé si ma mère ne se trompait pas, ne nous trompait pas sans le vouloir. J'ai lutté pour repousser ces craintes, j'ai durement souffert, mais je croyais m'être enfin

persuadé que je suivais la seule voie possible pour un Lëndau, lorsque, un jour, vous avez prononcé ces paroles, dans la clairière... Vous souvenez-vous, mademoiselle ?

Elle rougit un peu en faisant un signe affirmatif.

– C'étaient tous mes doutes d'autrefois que vous exprimiez ainsi ; et ils sont revenus... ou plus vraisemblablement, ils se sont réveillés, car je crois bien qu'ils ne m'ont jamais quitté... Être un inutile, un malheureux sans avenir d'aucune sorte, torturé par le regret de ce qui aurait pu être... ou bien devenir quelqu'un dans la société des penseurs et des hommes de bien, m'engager dans une carrière que j'aimerais passionnément, je le sens... Voilà l'alternative.

Wilma regardait de nouveau le jardin. Ses doigts tourmentaient les rubans de sa ceinture, ses lèvres se serraient un peu comme pour comprimer des paroles prêtes à s'en échapper.

– Dans votre opinion, il n'y a aucun doute pour le parti à prendre, mademoiselle ! dit-il après un instant de silence, durant lequel il

attendait visiblement uneréplique.

– Je n’ai pas à me prononcer là-dessus, monsieur le comte, répondit-elle tranquillement. Ce sont des considérations hors de ma compétence, ainsi que vous me l’avez fait comprendre un jour.

Les joues pâles de Walther s’empourprèrent.

– Quoi ! me gardez-vous rancune pour une parole échappée à un premier mouvement d’irritation ? dit-il d’une voix légèrement altérée.

– Rancune ?... Mais aucunement. J’ai seulement reconnu que je vous avais froissé, bien involontairement, ma franchise m’ayant entraînée. Vous m’avez fait comprendre dès lors, par votre attitude, que j’avais passé les bornes et que vous ne me pardonnerez pas mes paroles inconsidérées. Vous aviez raison, à votre point de vue, et je n’ai pas à m’en blesser... Oui, il est bien vrai que je ne puis vous comprendre, dit-elle avec calme, d’un ton un peu pensif...

– Avez-vous pensé vraiment que je n’avais pas pardonné !... murmura-t-il, avec un mouvement

de protestation.

Il s'interrompt. Une expression amère, presque douloureuse, passa sur sa physionomie.

– Vous vous êtes trompée, mademoiselle, reprit-il froidement. Au premier moment, j'ai été froissé, je l'avoue... Mais, je le répète, vos paroles s'accordaient trop bien avec mes doutes secrets, pour que je n'en reconnaisse pas la vérité et la haute raison. J'espère que vous me ferez l'honneur de croire que je n'ai jamais eu envers vous un moment de rancune !

Alors, pourquoi ce subit changement d'attitude ? Cependant, elle ne pouvait douter de sa sincérité, et, sans hésitation, elle fit un signe affirmatif.

– Voilà donc le nuage dissipé... Quant à ma question de tout à l'heure, je ne la répète pas, elle est absolument inutile. Je connais suffisamment vos idées pour savoir que vous n'approuverez. Jamais un homme jeune et plein de force de demeurer les bras croisés, en attente devant la catastrophe inévitable qui l'engloutira – plus ou moins dignement – sous les ruines de sa maison.

Quelle souffrance poignante vibrait dans son accent, s'exprimait sur sa physionomie altérée !

– Oh ! monsieur le comte ! murmura Wilma remuée jusqu'au fond de l'âme.

– C'est là ce qui m'attend, inévitablement, dit-il avec un calme forcé. Le domaine a été couvert d'hypothèques par mon père, nous vivons au jour le jour du produit des derniers vieux meubles vendus un à un... ceux naturellement, qui ne sont pas nécessaires à l'illusion, car, pour les autres, je suppose que l'honneur de notre nom exigera que nous mourions de besoin au milieu d'eux. On ne pourra dire ainsi que les comtes de Lëndau ont manqué de pain.

Un rire sarcastique s'échappa de ses lèvres crispées.

– Il y a des instants où je me méprise moi-même pour cette comédie perpétuelle ! fit-il âprement. Oui, en me sentant vigoureux, jeune, irrésistiblement attiré vers de captivantes études qui me donneraient l'indépendance morale et matérielle, j'ai eu d'ardentes tentations de briser ma chaîne, de me sentir vivre comme les autres,

libre comme eux de travailler, d'être un homme enfin !

– Mais qui vous empêche !... reedit encore Wilma d'une voix émue. Vous avez de l'énergie, vous savez vouloir... De vos traditions familiales, ne gardez que celles de l'honneur et de la dignité morale, mais oubliez les autres qui vous conduisent à l'erreur. Vous pouvez relever par un travail noble entre tous votre maison ruinée, vous êtes peut-être appelé à lui donner une gloire plus durable que n'ont pu lui en procurer vos ancêtres, et vous hésitez.

– Ah ! vous ne vous doutez pas quels préjugés j'aurais à détruire ! s'écria-t-il. Autour de moi... et même en moi... Deux principes luttent dans mon âme ; l'un est celui de l'esprit nouveau qui me montre une voix de labeur, de dévouement de bonheur peut-être, qui me crie : Tu es fou de demeurer acharné à suivre tes antiques traditions, l'autre est le principe aristocratique, le vieil esprit de mes ancêtres, ces Lëndau orgueilleux jusqu'à la folie, tellement pénétrés de la passion de leur blason intact qu'ils eussent sacrifié les êtres les

plus chers pour en conserver l'intégrité... Voilà le combat qui se livre en moi, et duquel, vraisemblablement, dépendra mon bonheur.

Les traits du jeune homme se crispèrent légèrement. Il détourna un peu la tête et parut examiner avec attention le blessé... Celui-ci eut tout à coup un gémissement plus fort.

Walther se rapprocha du lit, essaya de glisser quelques gouttes d'un calmant entre les dents serrées.

– Mon unique main peut-elle vous être utile ? demanda Wilma s'avançant.

Il fit un signe affirmatif, et elle soutint la tête du blessé pendant que Walther lui faisait avaler le liquide.

– Voilà qui est fait, dit le comte en se redressant. Cela va le soulager pour un moment...

Il s'interrompit, et ses sourcils, eurent un rapide froncement. Dans l'embrasure de la porte se tenait un homme grand et fort, à barbe grise, – le baron de Holberg, le père de la jolie Wilhelmine. Wilma, en se détournant, le reconnut

d'un coup d'œil. Depuis le jour de son arrivée, elle l'avait revu une ou deux fois chez la chanoinesse à son secret déplaisir, du reste, car ce personnage, souple et insinuant, et cependant parfois plein d'arrogance, lui était particulièrement antipathique.

Et, en ce moment, son regard, un peu voilé sous les paupières retombantes, avait une expression irritée, presque mauvaise, qui frappa la jeune fille.

– Que désirez-vous, baron ? demanda froidement le comte Walther, tandis que le personnage, tout en saluant légèrement Wilma s'avancait vers lui la main tendue.

– Moi, rien, mon cher comte... mais j'arrive en éclaireur. Mademoiselle Düntz a parlé devant l'archiduc de l'agression dont vous venez d'être l'objet, et Son Altesse a manifesté le désir de voir cet abominable assassin. En même temps, je vous annonce la venue du médecin... Voilà un misérable qui pourra se vanter d'être magnifiquement soigné et visité. Vous êtes vraiment admirable, comte de Lëndau, d'avoir

touché à cet être-là... Et je présume qu'il n'a jamais dû rêver une aussi élégante infirmière.

Il lança ces derniers mots d'un ton railleur, en désignant d'un geste la robe blanche de Wilma... Elle était cependant bien simple, cette robe de lainage, et, certes, la coquette Wilhelmine l'eût refusée avec dédain. Mais on ne pouvait contester que cette simplicité même seyait admirablement à Wilma, et que tout l'art des artistes en couture n'aurait pu remplacer son élégance naturelle et ce charme sérieux et réservé qui émanait d'elle, comme un reflet de sa belle âme de jeune fille. Elle le regarda avec surprise, tandis qu'un rapide éclair d'irritation traversait les yeux du comte Walther.

– Élégante !... Oui, il est vrai que cette robe est un peu clair pour la saison, mais je ne pouvais conserver l'autre, tachée de sang... Allons, je m'en vais vite, puisque vous annoncez la visite de Son Altesse, monsieur...

– Trop tard, mademoiselle ! dit en souriant Walther qui s'était avancé jusqu'au seuil de la chambre. Voilà Son Altesse... et il n'existe pas

d'autre issue. Vous allez donc faire la connaissance forcée de notre bon archiduc, le meilleur homme du monde, sans flatterie de courtisan.

Sa physionomie avait repris le calme un peu sévère qui lui était habituel hors des relations intimes. Il entre dans la pièce voisine où venaient de pénétrer plusieurs personnes, et le baron le suivit... Wilma en profita pour se glisser vers la fenêtre, espérant passer inaperçue.

– Eh bien ! mon cher Lëndau, il paraît qu'on a attenté à votre vie ? dit une voix légèrement chevrotante. Quel est donc ce misérable ?

– Je l'ignore, Altesse... Eh tout cas, je l'ai mis fort mal à point. Sa blessure me paraît grave.

– Berdeck va examiner cela... Enfin, vous n'avez rien, Lëndau, c'est le principal.

Un grand vieillard à mine bienveillante entra, suivi du garde, général, du professeur Berdeck, de M. de Holberg et du comte Walther... Celui-ci chercha du regard Wilma et il la découvrit promptement dans son embrasure de fenêtre.

– Non, pas une égratignure, Altesse, dit-il, et cela grâce au courage dont a fait preuve mademoiselle Lienkwicz..

Sa main désignait la jeune fille, dont le teint s'empourpra en se voyant l'objet de l'attention générale.

– Mademoiselle Düntz nous a appris en effet que son amie était blessée, dit l'archiduc, en saluant avec courtoisie Wilma qui s'était un peu avancée et s'inclinait profondément. Mais non pas avec gravité, je l'espère ?

– Je remercie son Altesse Impériale. Ce sera en effet peu de chose...

– Avez-vous été pansée, mon enfant ? demanda le garde général en lui prenant la main.

– Oui, monsieur, et dans toutes les règles de l'art, par le comte de Lëndau.

Le professeur Berdeck qui commençait d'examiner le blessé, tourna légèrement la tête.

– Ah ! ah ! vous me faites décidément concurrence, monsieur le comte, dit-il avec un petit rire joyeux. Je n'ai pas besoin de

m'inquiéter, le travail est bien fait... Mais voilà un pauvre diable qui me paraît en piteux état.

L'archiduc et M. de Holberg se rapprochèrent du lit... Conrad Düntz fit un peu reculer Wilma vers la fenêtre, afin de mieux juger de sa mine.

– Vous avez été bien secouée, ma pauvre enfant ! Anna vous a donné un réconfort, je suppose ?

– Oui, oui, tout ce qu'il faut, monsieur Düntz. J'ai les nerfs un peu ébranlés, certainement, mais ils se calmeront bientôt.

– Ils sont heureusement fort bien équilibrés fit observer Walther. Mademoiselle Wilma n'est pas une femmelette – elle l'a prouvé en se jetant généreusement au-devant du coup qui m'était destiné ; et beaucoup d'hommes pourraient lui envier son courage et sa fermeté d'âme... Moi j'ai à m'excuser près de vous, monsieur Düntz. Je me suis permis de faire apporter cet homme ici, afin de lui épargner un trop long trajet, et connaissant de réputation votre esprit charitable...

– Mais c'était là chose toute simple, monsieur

le comte ! interrompit le garde général. Ce parti était seul à prendre... Et il m'est une occasion de vous recevoir sous mon toit, ajouta-t-il avec une politesse nuancée de froideur. Mon fils me fait les plus grands éloges du comte Walther de Lëndau.

– De mon côté, j'apprécie à leur valeur les si belles qualités de M. Heinrich, dit le comte avec cette grâce courtoise qui charmait en lui, d'autant plus qu'il n'en usait pas indistinctement. Nous sommes déjà des amis tous les deux mais je souhaitais vivement qu'il en fût de même avec vous, monsieur Düntz. Vous ne voulez donc pas accompagner vos enfants à Runsdorf ?

La belle physionomie du garde général se durcit tout à coup...

– C'est impossible, monsieur le comte... impossible. J'ai de si nombreuses occupations...

– Une fois par hasard, cependant.. Autrefois, les relations étaient fréquentes entre Runsdorf et Nunsthel, et nous ne pouvons oublier la dette contractée par notre famille envers vous, le courageux sauveur de...

Un craquement l'interrompit. Conrad Düntz venait d'appuyer sa main sur une table légère, avec une telle force que celle-ci s'effondrait.

– Eh bien ! que vous arrive-t-il, mon cher Düntz ? s'écria l'archiduc en se détournant.

– Cette table était probablement rongée par les vers, et il a suffi d'y toucher un peu brusquement pour la démolir, répondit-il avec calme.

Il repoussa les débris dans un angle de la salle... Au passage, Wilma vit qu'il était extrêmement pâle et que ses sourcils se fronçaient avec violence.

– Grave, très grave, cette blessure ! murmura le professeur. Je ne sais si je pourrai le tirer de là... En passant, je me permettrai de signaler à votre Altesse la manière remarquable dont a été posé ce premier bandage. J'ai donné sur ce point fort peu de leçons pratiques au comte de Lëndau, mais son merveilleux instinct médical supplée à ce qui lui manque... Il y a des moments où j'ose regretter... oui, positivement regretter que Sa Seigneurie ne soit pas quelque humble et pauvre jeune homme que je puisse pousser dans la

carrière et qui illustrerait – j’en jurerais – l’art de la médecine.

L’archiduc se tourna vers Walther qui demeurait silencieux le front légèrement plissé.

– Mais quelle considération pourrait vous empêcher de donner cours à votre vocation, mon cher Lëndau ! dit-il avec surprise. Cette carrière ne vous ferait pas déroger...

– Selon les traditions de ma famille, oui, Altesse, répondit-il froidement.

L’archiduc hocha la tête.

– Il faut, sur certains points, marcher avec son temps, mon cher comte. Nous ne sommes plus à l’époque féodale... À ce propos, savez-vous que certains m’accusent d’idées trop avancées en matière sociale ?

– Je l’ai entendu dire, Altesse...

– Je ne suis cependant pas un révolutionnaire ! fit l’archiduc en souriant. Mais enfin, j’ai été frappé de la nécessité d’une noblesse rajeunie. Tortillée par la lutte et le travail, un peu moins endormie dans le passé, un peu plus vivante et

agissante dans le présent... N'est-ce pas aussi votre avis, Holberg ?

– Évidemment, Altesse, je ne nie pas la haute sagesse de ces considérations. Mais, je l'avoue, j'ai une estime profonde pour les courageux qui conservent intacts, au prix de tous les sacrifices, leurs traditions ancestrales, leur noblesse pure de tout alliage... qui disent fièrement aux idées nouvelles : Je ne vous servirai pas !... Oui, j'honore ces hommes de cœur, ces champions d'idées disparues, mais infiniment belles et respectables...

– Oh ! oh ! quel rétrograde vous faites, baron ! s'écria ironiquement Walther. Je vous croyais plutôt porté vers les doctrines modernes... autrefois, du moins...

M. de Holberg passa lentement sa main sur sa barbe grise.

– Elles me plaisaient toujours en certains points, dit-il tranquillement. Mais il est permis en même temps de regretter tels privilèges...

Une plainte plus forte du blessé l'interrompt.

Tous se rapprochèrent du lit, et Wilma en profita pour se glisser rapidement au dehors... Elle gagna une petite porte de service afin d'éviter de traverser la cour où elle avait aperçu un groupe d'amazones et de chasseurs causant avec les jeunes Düntz, et se trouva sur la route de la forêt.

IX

Elle marchait vite, ayant hâte de retrouver son père et Ladislas, probablement inquiets de son absence prolongée. Mais, tout en avançant, elle songeait à cette conversation avec le comte de Lëndau qui lui avait révélé une souffrance soupçonnée déjà, mais non à ce degré d'intensité de poignante angoisse. L'orgueil, une éducation fautive étreignaient cette âme magnifique, le retenaient au seuil du devoir, du véritable honneur. Et elle venait de constater que M. de Holberg, cet être doucereux et faux, s'appliquait à flatter cette faiblesse, à entretenir le jeune comte dans sa lamentable erreur. Anna était dans le vrai, sans doute, en prétendant qu'il souhaitait passionnément voir sa fille, devenir comtesse de Lëndau, afin d'étayer la très jeune noblesse à cet arbre séculaire. Il n'ignorait peut-être rien de la ruine des Lëndau, et pensait avoir plus de chances de voir son projet réussir si le comte

demeurait pauvre, sans ressources d'avenir. Alors il lui présenterait sa fille, la riche héritière, comme un moyen de salut pour sa maison.

Mais il ne voudra pas de ce moyen, il l'a dit clairement tout à l'heure. Il est vrai que ses idées peuvent changer. Quand il se verra au moment de sombrer, et qu'il ne s'agira, après tout, que d'épouser une jeune personne de très bonne famille, excessivement jolie, peut-être n'hésiterait-il pas...

Une impression vague, une sorte de souffrance, traversa l'esprit de Wilma à cette pensée. Il est toujours pénible de songer à la défaillance possible d'un être hautement estimé.

Elle venait d'atteindre le chemin qui passait devant la petite porte du parc de Runsdorf et s'en allait rejoindre la grande route. On entendait le bruit de pas de chevaux marchant au trot. Et, de fait, au moment où Wilma atteignait la porte, un cavalier et une amazone apparaissaient dans le chemin. C'étaient M. de Holberg et sa fille.

Ils arrêterent brusquement leurs montures en apercevant Wilma et le joli visage de Wilhelmine

eut une violente contraction.

– On se demandait là-bas ce que vous étiez devenue, jeune héroïne. Voilà votre nom célèbre dans le pays et à la cour elle-même. C'est une chose fort agréable, n'est-ce pas, et qui vaut bien de risquer une petite blessure, que de se voir l'objet de l'attention générale et de la reconnaissance d'une orgueilleuse famille ! dit M. de Holberg d'un ton sarcastique.

Elle le regarda, stupéfaite, ne comprenant pas où il voulait en venir. Mais l'expression malveillante de sa physionomie, l'éclair mauvais des yeux sombres de Wilhelmine la mirent sur ses gardes.

– Je vous avoue que je n'ai pas réfléchi à tout cela en accomplissant cet acte instinctif, répondit-elle sèchement.

Il eut un rire moqueur.

– Pardonnez-moi si je n'ajoute pas une foi entière à cette affirmation. Évidemment, vous n'avez pas eu alors le temps de réfléchir, mais, à l'affût de toutes les occasions, vous vous êtes

précipitée tout naturellement sur celle-là. Qui sait ? peut-être regrettez-vous que la blessure ne soit pas un peu plus grave, car vous vous figurez sans doute que le comte de Lëndau se serait alors fait un devoir de vous offrir sa couronne et sa main.

Il s'interrompt. Wilma, un instant saisie par ces paroles inattendues, venait de se redresser en attachant sur lui son regard loyal, étincelant d'indignation.

– Je ne conçois pas à quel propos vous me parlez ainsi, monsieur.

– Oh ! vous êtes très adroite, mademoiselle Lienkwicz, excessivement adroite ! dit-il ironiquement. Vous jouez à merveille la simplicité, le désintéressement, la franchise, toutes vertus chères au comte Walther. Mais croyez en mon expérience, vous perdez votre temps près de lui. Jamais il n'épouserait une bourgeoise, fût-elle riche à millions... à plus forte raison si elle n'est qu'une pauvre institutrice. Je conçois que vous ayez trouvé très simple de chercher à devenir comtesse de Lëndau, c'était

fort tentant, en vérité, d'échanger un nom roturier contre celui-là vieux de dix siècles. Mais ne cherchez pas, sous la courtoisie d'homme bien élevé du comte Walther, ce qui n'existera jamais. C'est un bon conseil que je vous donne, mademoiselle Lienkwicz.

– Et moi, monsieur. Je dois vous prévenir que je ne suis pas disposée à endurer plus longtemps d'aussi inqualifiables discours, indignes, non seulement du gentilhomme que vous prétendez être, mais encore d'un homme bien élevé à l'égard d'une femme, fût-elle « une pauvre institutrice », dit-elle d'un ton ferme, où vibrerait toute l'indignation méprisante que lui inspirait l'inconcevable insolence de cet individu. Rien, dans ma conduite, n'a pu vous donner le droit de me soupçonner d'un tel dessein. Je n'ai que faire de vos conseils, baron de Holberg, car j'ai ma conscience qui m'interdira toujours les ambitions inutiles. J'estime à leur valeur la noblesse de caractère et je n'ai jamais été tentée d'oublier la différence de notre rang, vous pouvez le croire... et vous rassurer.

Cette fois, c'était elle qui ralliait. Son esprit très prompt venait de saisir soudainement la raison de l'étrange attaque de ce personnage : le père et la fille, dans leur crainte de voir échapper le comte de Walther au mariage qu'ils projetaient, en étaient venus à redouter l'humble petite bourgeoise qui habitait sous le toit des Lëndau. Ainsi s'expliquait pour Wilma la malveillance, presque l'impolitesse dont Wilhelmine avait fait preuve dans chacune de leur rencontre à Runsdorf.

M. de Holberg vit qu'il était découvert, et une rapide expression de dépit traversa son regard, Mais il reprit d'un ton de persiflage :

– Croyez, mademoiselle, que je n'ai jamais été inquiet un instant. Je connais trop bien l'orgueil immense des Lëndau – et du comte Walther en particulier – pour craindre de sa part une mésalliance. Mais je voulais charitablement vous prévenir, à la première occasion, afin de vous éviter une trop profonde désillusion.

– J'admire cette charité si... désintéressée. Malheureusement, elle était inutile, dit-elle

ironiquement. Je sais aussi bien que vous l'horreur inspirée aux Lëndau par une mésalliance : je sais qu'ils repousseront toujours avec indignation l'idée de s'unir à une famille, roturière, eût-elle même récemment pris rang dans la noblesse.

Elle inclina légèrement la tête et ouvrit la petite porte du parc par laquelle elle disparut.

– Insolente ! murmura rageusement Wilhelmine, devenue pourpre de colère.

M. de Holberg haussa les épaules.

– Oh ! nous y arriverons, quoi qu'elle en dise. Mais elle est extrêmement dangereuse, cette jeune personne-là.

Wilhelmine eut une moue dédaigneuse.

– Réellement, le pensez-vous mon père ! Avec les idées antiques du comte Walther...

– Ma chère enfant, il faut savoir reconnaître les qualités de l'ennemi. Mademoiselle Lienkwicz est mieux que belle, elle possède un charme particulier que je ne saurais définir, et qui m'a frappé particulièrement tout à l'heure en la

voyant vêtue de blanc, la physionomie émue, près du lit de ce vagabond. Avec cela, une distinction très aristocratique, une allure de reine, presque à l'égal de la chanoinesse, et une intelligence tout à fait remarquable, très perspicace, nous venons d'en avoir la preuve. Or, le comte de Lëndau, en dépit de ses préjugés nobiliaires, peut fort bien, tout comme un autre, faire une folie, c'est-à-dire une mésalliance. Il ne serait pas le premier qui aurait juré fidélité à ses traditions de famille, pour finir piteusement par épouser une institutrice quelconque.

– Il paraît très froid envers elle, cependant.

– Oui, oui, mais si tu avais bien observé, tu aurais remarqué que cette froideur était forcée. C'est là précisément ce qui m'a inquiété. Il lutte évidemment. Je te le dis, cette demoiselle Wilma est un danger. Aussi j'ai tenu à lui montrer que ses petites manœuvres étaient déjouées. Et dans le cas où elle n'aurait jamais eu l'idée que je lui prête – cela se peut, après tout ! – elle sera prévenue et agira avec plus de circonspection.

– C'est égal, elle est joliment forte ! Vous

n'avez pas réussi à la démonter ! dit avec irritation Wilhelmine en cinglant sa monture.

Si le père et la fille avait pu voir Wilma en ce moment, ils auraient été satisfaits. La jeune fille s'était arrêtée dans une allée du parc, et, appuyée au tronc d'un arbre, les mains croisées, elle demeurait immobile, tour à tour rouge et pâle. Elle luttait contre la colère qui l'envahissait envers ces êtres si lâchement hostiles ; elle s'asseyait à chasser l'amertume poignante, la bizarre angoisse qui la serrait au cœur depuis quelques minutes.

Oh ! combien est pénible le contact avec le monde ! Combien savamment ce monde pervers sait enfoncer les épines dans les cœurs jeunes, pleins de loyauté ! Ainsi on avait pu le voir à Runsdorf sans croire qu'elle recherchait un noble mariage ! Comme si cette pensée pouvait être soutenable pour qui connaissait la fierté patricienne des Lëndau ! Il fallait réellement que ces Holberg eussent une particulière somme de malveillance à son égard pour oser lui lancer cette accusation que rien ne motivait.

Elle se remit en marche d'un pas très lent. Son front brûlait, ses tempes battaient fébrilement. Pourquoi ces étrangers lui avaient-ils enlevé sa tranquillité d'esprit ! Un poids lourd l'oppressait maintenant, un nuage passait devant ses yeux.

Elle se trouvait près de la petite clairière où ils aimaient tous à venir s'asseoir pendant les belles journées d'été. Un siège y était demeuré, oublié. Elle s'y laissa tomber et demeura là un bon moment, afin de laisser à son saisissement le temps de se calmer. Son père et son frère s'inquiéteraient du visage altéré qu'elle se devinait, lui feraient d'anxieuses questions. Il était préférable de leur laisser ignorer cette petite scène dont les conséquences seraient nulles, après tout, car elle n'avait rien à changer à sa conduite. Les rapports continueraient comme auparavant entre le comte de Lëndau et ses hôtes, aussi simples, aussi cordiaux, malgré les insinuations malveillantes de ce déplaisant personnage : elle était vraiment folle de ressentir si vivement cette ridicule accusation, lancée par pure méchanceté.

Elle se leva et marcha vers le château en

prenant un sentier qui devait la mener directement vers leur logis. Comme elle tournait l'angle du bâtiment, elle vit devant elle, arrivant en sens inverse, Walther encore en tenue de chasse. Elle eut un tressaillement et un mouvement de recul involontaire.

– Vous ai-je fait peur, mademoiselle ? Les pas s'entendent peu sur ce sable mouillé.

– J'étais distraite, et j'ai d'ailleurs encore les nerfs un peu tendus, répondit-elle brièvement.

– Il vous faudra un calmant et du repos, ce soir. Vous semblez très fatiguée. Berdech doit venir demain matin voir cette pauvre main. En souffrez-vous beaucoup ?

– Oh ! d'une manière très supportable ! dit-elle avec un petit geste d'insouciance.

– Tant mieux ! me voici un peu rassuré, je venais en même temps vous apprendre que M. Düntz croit reconnaître dans cet homme le fils de la vieille Muller.

– Celui qui l'avait abandonnée ?

– Oui... un assez mauvais sujet, dont elle

n'avait pas entendu parler depuis bien des années. Nous saurons peut-être la vérité s'il recouvre sa connaissance, mais, pour l'instant, il vient d'entrer dans un état comateux fort inquiétant... Comment va mon ami Ladislav ce soir, mademoiselle ?

— J'arrive seulement, je ne puis vous dire. Si vous voulez entrer pour le voir, monsieur le comte ?

Ces mots sortaient de ses lèvres avec effort. En réalité, elle eût voulu le voir s'éloigner, rompre tous rapports avec eux, afin de pouvoir oublier ce que lui avait dit M. de Holberg, ce qui n'existait pas et ne devait jamais exister.

Mais elle devait paraître comme à l'ordinaire, se montrer presque la même... presque car quoi qu'elle eût pensé tout à l'heure, il y avait quelque chose de changé. Des flèches lancées par M. de Holberg, il demeurerait toujours une secrète blessure qui enlèverait à Wilma son absolue simplicité à l'égard du comte de Lëndau.

Il fallut narrer au professeur et à Ladislav tout d'abord très effrayés, la cause de la blessure de

Wilma ; il fallut que la jeune fille entende encore les éloges et les remerciements du comte Walther. Après quoi, prétextant une fatigue, elle se retira. Mais, au lieu d'entrer dans sa chambre, elle gagna, par d'interminables couloirs, la chapelle située à l'autre extrémité du château.

La lampe du tabernacle, seule, piquait d'un point lumineux l'ombre du petit sanctuaire, sévère et sombre comme l'était le château lui-même. Dans la demi-obscurité, Wilma devina la chanoinesse, encore enveloppée de sa mante noire agenouillée contre la balustrade.

La jeune fille se mit à genoux et pria longtemps. Peu à peu, le vague effroi qui l'avait saisie se calma, elle envisagea nettement la cause de cet émoi qui avait un instant presque mis en déroute son énergie accoutumée. Et, en inclinant la tête sur ses mains jointes, un peu crispées, elle murmura :

— Mon Dieu, cela ne doit pas être, je le sais. Accordez-moi la force d'accomplir mon devoir et d'oublier ce que j'ai compris aujourd'hui.

X

Noël approchait. Depuis deux mois la neige couvrait le sol. Là-dessus, la gelée était venue, durcissant l'épais tapis blanc, et c'était maintenant en traîneau que les jeunes Düntz communiquaient avec Runsdorf.

Ils venaient d'arriver cette après-midi-là, et s'asseyaient autour du beau feu de bûches édifié par Wilma. Lucia, toute rose de la course en plein air, ouvrait déjà son livre pour demander des explications à son ami Ladislas... car le bel élan n'était pas tombé et la paresseuse petite fille de jadis devenait une écolière modèle.

– Votre père n'a pas voulu vous accompagner, Heinrich ? demanda le professeur Lienkwicz.

Depuis un mois environ, le garde général avait paru deux ou trois fois chez son ami.

– C'était une faiblesse de ma part de tant regarder à venir à Runsdorf, avait-il répondu

brièvement à la surprise joyeuse du professeur, sans donner d'ailleurs d'autre explication.

– Non, il est fort occupé en ce moment, dit Heinrich, mais, ce soir, en se rendant à Regensberg, il viendra vous serrer la main et vous apporter le volume qu'il vous avait promis.

– C'est vrai, il y a grande fête chez l'archiduc, ce soir. Mademoiselle Anna s'est-elle décidée à y assister ?

– Il le faut bien, mon père le désirait, dit Anna avec une petite moue. Si seulement...

– Merci bien, je n'y tiens pas du tout ! Pour le coup d'œil, ce doit être superbe, et j'aimerais à être dans un petit coin. Mais il me semble que ces fêtes officielles doivent être fastidieuses au possible.

– Vous ne vous trompez pas, mademoiselle, dit Heinrich. C'est une corvée, voilà tout... Nous y rencontrerons probablement les Lëndau ?

– Le comte et sa sœur seulement, leur mère étant très souffrante.

– Encore ! Qu'a-t-elle donc, cette pauvre

femme ?

– Je la suppose fatiguée, usée par cette lutte incessante pour soutenir son rang aux yeux du monde et résoudre le difficile problème de faire vivre sa famille avec à peu près rien.

– Mais où aboutira-t-elle ainsi ? Un jour, les ressources lui manqueront tout à fait. Je trouve le comte Walther plus sombre depuis quelque temps. On le dirait préoccupé, tourmenté, même.

– Oui, peut-être, murmura Wilma.

Elle aussi l'avait remarqué. Craignait-il quelque catastrophe imminente ? C'était là une supposition fort plausible, et que semblait corroborer la mélancolie plus grande dont témoignait la physionomie de Bianca, et les symptômes de découragement que Wilma avait cru découvrir en elle.

– Et dire que M. le comte pourrait peut-être tout sauver ! dit Ladislav d'un ton de regret.

Un coup frappé à la porte l'interrompt. Heinrich alla ouvrir et eut une exclamation joyeuse en reconnaissant Walther.

– Oui, c’est moi mon cher Düntz, dit cordialement le jeune comte en lui serrant la main. Je viens ici porteur d’une invitation, et en même temps je voudrais communiquer au professeur une découverte que j’ai faite dans la bibliothèque, tout à l’heure.

– Quelle sorte de découverte ? demanda Adrian Lienkwicz, tout aussitôt intéressé.

– Voici ce qui en est, dit le comte après avoir salué Anna et Wilma et pris place sur un siège près de Ladislas. Je compulsais de vieilles paperasses dans un coin de bibliothèque depuis longtemps inexploré, lorsque je tombai sur l’acte de mariage de mon grand-oncle Eberhard – mariage qui fut célébré à Java –. Je l’avoue, j’avais complètement oublié – si jamais je l’ai su – le nom de sa femme, morte avant son retour en Autriche. Or, je viens de voir qu’elle s’appelait Ella Lienkwicz.

– Lienkwicz !... Mon père me disait en effet qu’une branche de notre famille avait émigré aux Indes, après les terribles guerres de Pologne. On les soupçonnait même d’avoir emporté tous les

papiers concernant les origines de notre famille, dans le but, probablement, de les soustraire à la destruction.

– Eh bien ! tout cela s'accorde ! le jeune Boleslas, si mystérieusement disparu, était peut-être le descendant de cette branche... Voyez quelle chose singulière de découvrir tout d'un coup une alliance entre nos deux familles ! Cette comtesse de Lëndau était une demoiselle Lienkwicz !

Sa voix avait, semblait-il, des vibrations joyeuses. Wilma, qui s'était remise à la broderie délaissée un instant à l'arrivée des Düntz, ressentit comme une fugitive impression de bonheur. Oh ! bien fugitive, car la droite raison eut tôt fait de chasser ce souffle de folie. Elle s'appliqua assidûment à tracer le contour de ses fleurs, tandis qu'autour d'elle son père et les autres jeunes gens examinaient l'acte que leur présentait Walther.

– Veux-tu le voir, Wilma ? demanda le professeur, en tendant à sa fille la feuille jaunie.

– Vous dérangez mademoiselle Lienkwicz, si

absorbée dans son ouvrage, probablement fort pressé, dit Walther avec une légère ironie.

Elle rougit un peu, tout en prenant le papier... Perspicace comme l'était le comte, il n'avait pu manquer de s'apercevoir du changement, bien involontaire, qui s'était fait en elle depuis la petite scène avec M. de Holberg. Malgré tous ses efforts, elle ne pouvait se montrer tout à fait la même envers lui.

– Voici encore quelque chose que j'ai découvert dans un coin de cette même bibliothèque, poursuivit Walther en présentant au professeur deux vénérables volumes dont la reliure curieuse était malheureusement endommagée par l'humidité. L'un est un livre d'heures, l'autre un psautier manuscrit, tous deux ornés d'enluminures intéressantes. Je vous les laisse, mon cher professeur, vous les examinerez à loisir... Maintenant, j'en viens à l'invitation. Ma tante, vous demande de venir prendre le thé chez elle, mademoiselle, dit-il en s'adressant à Wilma.

La chanoinesse, retournée dans son Chapitre un peu après l'accident de la forêt, était revenue

depuis quelques jours pour passer à Runsdorf les fêtes de Noël.

– Et j’emmène aussi M. et mademoiselle Düntz, ajouta le comte. Ma tante et Bianca en seront très satisfaites.

Pour la première, les jeunes Düntz n’en étaient pas si sûrs que cela. À chacune de leurs rencontres, assez rares d’ailleurs, avec la chanoinesse, celle-ci avait laissé percer sous sa politesse une certaine dose de froideur. Cependant, devant les instances aimables de Walther, devant le muet désir exprimé par le regard de Wilma, ils se virent contraints d’accepter et de suivre le jeune comte, laissant Lucia en grande discussion historique avec Ladislas, et le professeur prêt à se plonger dans l’examen des précieux volumes que son œil couvait avec tendresse.

Au moment où Walther, après avoir traversé avec ses invités les longs couloirs sombres, posait la main sur le bouton de la porte du salon rouge, un éclat de rire parvint jusqu’à lui. Il eut un violent froncement de sourcils et murmura :

– On dirait mademoiselle de Holberg.

Wilma eut un petit tressaillement. Bien que Wilhelmine vint parfois rendre visite à Bianca, son ancienne compagne de couvent, elle n'avait pas revu le père et la fille depuis leur rencontre près du parc de Runsdorf.

Ils étaient bien là, en effet, arrivés probablement à l'instant, car ils se trouvaient encore debout, en face de la chanoinesse et de Bianca. À la vue de Wilma, Wilhelmine pinça les lèvres, et lança à la jeune fille un regard hostile.

Le visage soucieux de Bianca s'éclaira un peu en apercevant les jeunes Düntz... Quant à la chanoinesse, il était impossible de deviner, sous sa politesse suffisamment affable, si elle était ou non mécontente de l'initiative prise par son neveu.

Wilma ayant échangé avec les Holberg un salut très bref, s'assit loin d'eux, près de Bianca et des Düntz, tandis que Walther, sans témoigner aucun empressement, prenait place entre Wilhelmine et son père.

– La fête promet d’être superbe, ce soir, dit le baron. Ne vous déciderez-vous pas à y paraître, madame la comtesse ?

Le beau visage de la chanoinesse s’assombrit légèrement.

– J’avais dit non avec beaucoup de joie, je vous assure. Mais j’ai reçu ce matin un mot aimable de l’archiduchesse Marguerite, me demandant de faire trêve, pour une fois, à mes habitudes casanières, et, dès lors, il m’a semblé, difficile de refuser.

– Certainement, c’était chose impossible, madame ! s’écria Wilhelmine. Avec votre beauté, vous allez être la reine de la fête...

La chanoinesse fronça les sourcils.

– Laissons cette considération de côté, dit-elle un peu sèchement. Pour une femme de mon âge, elle est bien secondaire !

Wilhelmine secoua la-tête avec quelque vivacité. Évidemment, la coquette jeune fille ne pouvait comprendre qu’à quarante ans même, on abdiquât tout désir d’être admirée.

– Naturellement, nous vous verrons aussi, mademoiselle ? dit M. de Holberg en s'adressant à Bianca.

La jeune fille interrompit sa conversation avec Heinrich Düntz.

– Oui, il le faut bien ! répondit-elle avec un petit geste d'ennui.

– Voyons, ne deviendrez-vous jamais plus mondaine, ma chère Bianca ! s'écria mademoiselle de Holberg.

– Je crois que non, du moins en qui concerne ces ennuyeuses fêtes si officielles, réunion de parade, et voilà tout. S'il s'agissait de petites soirées intimes, de réunions musicales...

– À propos, Bianca, si vous nous jouiez quelque chose ! Voici longtemps que nous ne vous avons entendue.

– Volontiers, si mon pauvre petit talent peut vous causer quelque plaisir, répondit Bianca en se levant.

– Et même, comme nous avons en la personne de M. Düntz un excellent violoniste, j'espère que

nous allons entendre au moins un morceau d'ensemble, ajouta Walther, sortant du silence qu'il avait gardé jusqu'ici.

– Il ne manque qu'une chose : c'est le violon, dit Heinrich en riant.

– Oh ! mon cher, nous en avons au moins un, par là-bas. Je vais à sa recherche.

Tandis qu'il s'éloignait, Bianca se dirigea vers l'armoire où était rangé les cahiers de musique et les feuillets, en demandant son avis à Heinrich qui s'était rapproché d'elle. Wilhelmine babillait, sans s'apercevoir de la pâleur de la chanoinesse.

– Notre belle hôtesse est-elle souffrante ? demanda tout bas Anna à Wilma.

– Non pas, que je sache. Mais elle a de subits et fréquents changements de physionomie, je m'en suis déjà aperçue.

– Ah ! voilà ce qu'il nous faut ! dit Bianca penchée sur un cahier de musique. Cette magnifique sonate de Beethoven, ma préférée. Avez-vous la partie de violon, ma tante ? C'est la sonate en *la*, op. 12.

– Non, pas celle-là. Bianca... Je ne puis la supporter.

La chanoinesse se tournait vers sa nièce. Ses yeux semblaient soudain s'être creusés, les mains qui se posaient sur les bras du fauteuil frémissaient visiblement.

– Quelle chose singulière ! dit Heinrich. Elle est si belle ! Et cependant vous n'êtes pas la seule, madame. Vous rappelez-vous, mademoiselle Wilma, quel effet elle a produit l'autre jour sur mon père, quand il est entré, tandis que je la jouais avec Anna ? « Cette sonate m'est insupportable à entendre ! Laissez-là ! » s'est-il écrié presque avec colère, lui si calme toujours.

La chanoinesse s'appuya au haut dossier de son fauteuil et croisa sur ses genoux ses mains un peu agitées. Décidément, la seule pensée d'entendre cette sonate lui avait produit une émotion extraordinaire, car maintenant une rougeur brûlante envahissait son visage si blanc.

Walther apparut, portant le violon. Un peu après, les deux musiciens attaquaient un nocturne

de Chopin. Également bien doués tous deux, ils savaient rendre avec âme la pensée du maître. Il semblait à Wilma que Bianca, ainsi qu'Heinrich, n'avaient jamais joué comme aujourd'hui.

Et regardant la jeune comtesse de Lëndau, Wilma constata avec surprise une expression de bonheur assez inaccoutumée, sur sa physionomie. Il semblait qu'un rayon de soleil l'eût illuminé soudain...

Et, machinalement, levant les yeux sur Heinrich, elle le vit éclairé de cette même lumière intérieure, plongé, semblait-il, dans une allégresse intime, tandis qu'il jouait en regardant Bianca comme si elle l'eût inspiré.

Wilma se rappela soudain la sympathie qui attirait visiblement, l'un vers l'autre, presque dès le début des relations entre les Lëndau et les Düntz, ces deux êtres également bons et pénétrés de sentiments élevés : le loyal et gai Heinrich et la fière Bianca, un peu mélancolique, mais douée d'un cœur délicat et dévoué.

– Pauvre Heinrich !... et pauvre Bianca ! pensa Wilma avec compassion. Sans s'en douter, ils

s'en vont vers la souffrance, car jamais...
jamais !...

Involontairement, elle dirigea les yeux vers le comte de Lëndau qui tournait les pages du cahier de sa sœur. Lui aussi regardait tour à tour Bianca et Heinrich, et sa physionomie s'était fort assombrie.

Il ne se joignit pas à M. de Holberg, mélomane ardent, qui réclamait un second morceau d'ensemble, pas plus, d'ailleurs, que ne le fit la chanoinesse. Celle-ci devait avoir une particulière antipathie pour le violon, ou bien cet instrument agissait désagréablement sur ses nerfs, car, à certains instants, lorsqu'Heinrich rendait avec délicatesse quelque phrase pathétique, elle tressaillait et ne pouvait réprimer un froncement de sourcils.

– Tu devrais nous jouer « le Soir », de Schumann. Tu sais particulièrement bien interpréter ce charmant morceau, dit Walther à sa sœur que pressait le baron pour qu'elle accompagnât de nouveau Heinrich.

– Le cahier de Schumann n'est pas ici. Où

pourrais-je le trouver, ma tante ?

– Je l’aurai sans doute rangé à côté. Je vais y aller voir, car je ne puis l’indiquer exactement l’endroit.

Elle se leva et se dirigea vers la pièce voisine. Par la porte ouverte à deux battants, Wilma, qui se trouvait à côté, la vit se pencher vers un casier et chercher parmi les volumes rangés là.

– Mademoiselle Wilma, voulez-vous venir un instant ? demanda-t-elle.

La jeune fille se leva et la rejoignit. La chanoinesse lui désigna le cahier.

– Ma chère enfant, rendez-moi le service de chercher ce volume. Ma vue s’affaiblit depuis quelque temps, j’ai de la peine parfois à discerner les lettres, surtout lorsqu’elles sont un peu effacées, comme c’est le cas ici.

– N’avez-vous pas consulté, madame ? demanda Wilma tout en se courbant pour examiner le titre des volumes.

– Non... Qu’importe ! murmura-t-elle d’un ton de suprême indifférence.

Wilma avait mis la main sur le cahier cherché. En l'attirant à elle, elle fit tomber son voisin, un volume merveilleusement relié orné d'une couronne comtale sous laquelle étaient inscrits ces mots, en lettres artistiques d'une extrême élégance : « À ma chère Sœur Walburge de Lëndau. – Souvenir de Mathilde. »

– Walburge de Lëndau ?... C'était la pauvre jeune fille qui est morte dans cet appartement ? dit Wilma d'un ton interrogatif.

– Dans cette pièce même, répondit la chanoinesse en désignant d'un geste circulaire le salon superbement décoré de peintures où elles se trouvaient.

– Quelle triste destinée ! murmura Wilma. Son père ne l'aimait donc pas ?

– Mais si, probablement. Que voulez-vous, il faut payer l'honneur de porter le nom de Lëndau ! On souffre, mais, après tout, cela peut se supporter... Oui, on vit très bien ainsi, dit-elle d'un ton âpre.

– C'est pour cela qu'elle en est morte !... Que

son père ait refusé son consentement au mariage qu'elle désirait, soit, elle devait s'incliner ; mais où je trouve la situation affreusement cruelle, c'est dans cette obligation qui lui était faite d'épouser un personnage absolument antipathique.

– Je crois bien, il était contrefait, borgne, doué d'un détestable caractère et d'une intelligence plus que médiocre, dit la chanoinesse d'un ton sarcastique. Mais il était du sang royal de France, mademoiselle. Cependant, je suis de votre avis. Si on peut renoncer avec une facilité relative à une union ardemment souhaitée, ce doit être un insupportable martyr d'être contrainte à un mariage de convenance où tout vous repousse. Et, en un sens, Je comprends Walburge d'avoir accepté la mort.

Elle s'était accoudée à une crédence et appuyait sur sa main son visage pâli. Ses lèvres se plissaient amèrement, une fierté mélancolique étincelait dans ses grandes prunelles veloutées...

Et, devant elle, Wilma était debout, les yeux vaguement fixés sur la couronne comtale.

Songeait-elle à combien de jeunes fronts ce cercle d'or avait lourdement pesé, combien il en avait meurtris de ses épines cachées ? et pourtant combien encore il était désiré, surtout par l'élégante petite parvenue dont la voix rieuse parvenait jusqu'ici !

Non, Wilma se disait en ce moment qu'elle la détestait, cette étincelante couronne, et avec elle tout le pesant passé d'orgueil des Lëndau... Sans eux, la pauvre Walburge ne serait pas morte si tristement... sans eux, Bianca ne verrait pas mettre un terme douloureux à son rêve inconscient... sans eux, tous ces Lëndau si bien doués seraient des êtres utiles à la patrie et à la société... et lui, en particulier, lui, Walther de Lëndau, aurait développé ses magnifiques facultés, menacées de s'anéantir dans l'inaction.

– Cette couronne paraît vous hypnotiser mademoiselle, dit une voix railleuse.

Elle se détourna. M. de Holberg et le comte Walther se tenaient dans l'embrasure de la porte.

– Vous n'êtes pas observateur, monsieur, répondit-elle, ironiquement. Je la regardais plutôt

avec indignation, car, au-dessus de ce nom, elle rappelle la triste oppression d'une malheureuse jeune fille, victime d'une ambition démesurée.

– Oui, pauvre Walburge, elle fut une victime, en effet, dit Walther d'un ton pensif. Victime de la raison d'État... ce monstre qui tyrannise les maisons souveraines et s'est introduit si souvent dans les familles aristocratiques elles-mêmes. Chez nous, il a largement blessé des cœurs et détruit des avenir. C'est une chose haïssable... oui, absolument haïssable ! dit-il avec une sorte de violence sourde.

La chanoinesse se redressa, Elle avait repris son habituelle physionomie, et son regard se posait sur son neveu avec une surprise un peu irritée.

– C'est une dure obligation, je te le concède, dit-elle froidement ; mais elle est inséparable du rang qui est le nôtre. Il faut l'accepter lorsqu'elle se présente, dussions-nous en souffrir toute notre existence.

– L'accepter ?... C'est selon ! dit le jeune homme, dont le regard étincela soudain. Après

tout, il s'agit en premier lieu d'accomplir la tâche tracée pour nous par la Providence, et les préjugés qui nous enserrent ne servent peut-être qu'à l'entraver.

– Que veux-tu dire, Walther ? murmura-telle en faisant un pas vers lui.

– Oh ! rien de particulier, ma tante, répondit-il, s'apercevant que M. de Holberg semblait fort intéressé... Est-ce le cahier de Schumann que vous tenez là, mademoiselle Lienkwicz ? Je vais emporter celui de la comtesse Walburge ; il y a là de fort jolies petites pièces de clavecin que Bianca nous jouera très bien.

Ils s'éloignèrent vers le salon voisin, et la chanoinesse s'avança pour les suivre... M. de Holberg se pencha, feignant de ramasser un volume demeuré à terre. Sa voix un peu sardonique, murmura :

– Décidément, le comte de Lëndau subit de plus en plus ces influences plébéiennes.

Elle s'arrêta brusquement.

– Quelles influences ?

Le baron se redressa, un demi-sourire aux lèvres.

– Mais celles des Lienkwicz, naturellement...

La chanoinesse eut un léger mouvement d'épaules.

– Je vous prie de croire que Walther est suffisamment pénétré de la grandeur de ses traditions familiales pour n'avoir pas à craindre une influence quelconque qui voudrait l'en détourner.

– Hum !... Je regrette de n'être pas de votre avis, madame, mais vraiment je crains... Cette jeune bourgeoise est charmante...

Elle le toisa d'un regard indigné.

– Eh quoi ! voudriez-vous insinuer que mon neveu pourrait penser à épouser Mademoiselle Lienkwicz ? dit-elle avec une hauteur méprisante.

– Mais non !... je ne dis pas qu'il en soit là. Évidemment, il n'est pas du tout disposé pour le moment à une telle mésalliance... du moins je ne crois pas. Mais ces jeunes filles pauvres et ambitieuses sont si habiles !... Cette demoiselle

Wilma me paraît fort intrigante.

– J’en doute, répliqua la chanoinesse en secouant la tête. Je n’ai jamais remarqué en elle la moindre coquetterie, elle est d’une réserve extrême... En tout cas, baron, rassurez-vous, le comte de Lëndau n’oubliera jamais ce qu’il doit à la noblesse de sa race, dit-elle d’un ton altier, en reprenant sa marche vers le salon voisin.

Blanca s’était remise au piano, mais elle avait repris de nouveau sa physionomie assombrie. Son attitude était lasse, son jeu n’avait plus l’entrain, le charme de tout à l’heure.

– N’aurons-nous pas l’immense plaisir de vous entendre, madame ? demanda Wilhelmine à la chanoinesse.

Celle-ci fit un geste négatif.

– Je ne joue plus depuis longtemps, si ce n’est pour moi seule, et encore bien rarement.

C’était à un de ces moments-là que Wilma l’avait entendue, un soir, au retour de sa nocturne visite au lac noir.

– Vous aviez cependant un merveilleux talent,

paraît-il, ma tante ? dit Walther.

– On le prétendait, répondit-elle brièvement.

Et elle changea le sujet de conversation.

Heintz apporta le thé. Bianca se leva pour le servir, mais elle se rassit presque aussitôt en portant la main à la tête.

– J'ai une affreuse migraine... Ma chère Wilma, voulez-vous me rendre le service de me remplacer ?

Wilma se leva et se dirigea vers la table à thé. Le regard jaloux de Wilhelmine la suivait tandis qu'elle accomplissait sa tâche avec des mouvements légers, d'une extrême élégance, et cependant d'un naturel incontestable. Il fallait convenir que cette jeune bourgeoise semblait tout à fait à sa place dans ce cadre aristocratique... Et cette constatation mit une rage sourde dans l'âme de mademoiselle de Holberg, au point de lui faire oublier la plus élémentaire prudence.

– Non, je ne prends pas de thé... Donnez-moi un verre d'eau sucrée, dit-elle brusquement en repoussant d'un geste impertinent la tasse que lui

présentait Wilma.

La jeune fille rougit, ses sourcils eurent un rapide froncement. Cependant elle se contint par un violent effort de volonté..

Mais Walther venait de se lever, sa main saisit et agita violemment le cordon de sonnette.

– Ne vous dérangez pas, mademoiselle Lienkwicz, dit-il d'une voix un peu frémissante d'irritation. Heintz va porter ce verre d'eau à Mademoiselle de Holberg.

Wilhelmine était pourpre. La conversation que soutenaient la chanoinesse, M. de Holberg et les Düntz avait cessé, tous les regards, les uns surpris, les autres irrités, se tournaient vers les trois jeunes gens. Wilma était très pâle maintenant, les mains qui contenaient la tasse tremblaient un peu tandis que la jeune fille se dirigeait vers Anna Düntz.

Presque aussitôt, le baron, comprenant que sa fille venait de se laisser aller à l'habituelle violence de son caractère, reprit habilement le fil de l'entretien, en diplomate que rien ne démonte.

Même, il était permis de penser que la maladresse de sa fille ne lui était pas absolument désagréable, car une sorte de satisfaction brillait dans son regard, tandis qu'il examinait en dessous la chanoinesse, visiblement préoccupée, et dont les yeux un peu anxieux se dirigeaient fréquemment vers son neveu.

Le jeune comte était demeuré debout, appuyé à la cheminée, les bras croisés sur sa poitrine. Ses lèvres avaient un sourire ironique qui s'effaçait seulement lorsque Wilma vint lui présenter une tasse.

– Merci, mademoiselle... et pardon, ajouta-t-il à mi-voix en désignant d'un coup d'œil discret Wilhelmine, occupée à tourner d'une main irritée sa cuiller dans un verre d'eau que venait de lui apporter Heintz.

Wilma eut un geste d'indifférence.

– Oh ! cela est bien peu de chose, en vérité.

– Oui, le dédain seul convient aux procédés impolis de cette écervelée. Mais il est de mon devoir de veiller à ce que mes hôtes ne soient pas

froissés par les impertinences de cette jeune personne, si loin de les valoir !

– Walther, rappelle-moi donc le nom de ce vieux général qui est venu te voir l'autre jour ? Il m'échappe absolument, dit la chanoinesse d'un ton bref.

Il se rapprocha du groupe, et Wilma s'assit près de la table à thé où elle demeura jusqu'au départ des Düntz. Elle prit alors congé de la chanoinesse sans que celle-ci, devenue très froide, dit un mot pour la retenir.

En entrant dans la salle où se tenaient le professeur et Ladislas, Wilma trouva près d'eux le nouveau chapelain... Car le bon vieux Père Hulken était mort le mois précédent. Quelque temps auparavant, sentant ses derniers moments approcher, il avait fait venir pour l'assister un ancien missionnaire intimement connu de lui... Le père André, de quinze ans plus jeune que son ami, se voyait depuis longtemps réduit au repos en raison de son grand âge et de sa santé ruinée par les travaux apostoliques. Le comte de Lëndau, sur la demande du mourant, lui avait

donné avec empressement la succession du Père Hulken, et, bien vite, tous, à Runsdorf et aux alentours, avaient apprécié la bonté, la tendre charité, l'intelligence très vaste du nouveau chapelain.

Lui, avait témoigné dès le premier moment une particulière sympathie au professeur et à ses enfants, peut-être parce qu'il était comme eux d'origine polonaise. C'était d'ailleurs tout ce que les Lienkwicz, aussi bien que les seigneurs de Runsdorf, connaissaient de ce saint homme, très silencieux sur lui-même.

– Tu n'es pas restée longtemps, aujourd'hui, Wilma, observa le professeur en voyant entrer sa fille.

– Oh ! suffisamment, mon père ! Les Holberg étaient là, et je n'ai pas pour eux une très grande sympathie... Vous êtes bien bon de venir tenir compagnie à mon père et à Ladislas, mon Père, ajouta-t-elle en saluant respectueusement le prêtre.

– Mais c'est un plaisir pour moi ! Nous causons linguistique...

– Et cela à propos de ces curieux volumes que m’a apportés le comte. Il a oublié de reprendre l’acte de mariage de son grand-oncle, Wilma. Il faudra penser à le lui donner la première fois que nous le verrons.

Le professeur, tout en parlant, avait pris sur une table le papier jauni.

– ... Figurez-vous, mon Père, que le comte de Lëndau vient de découvrir, par ce papier, que son grand-oncle, Eberhard de Lëndau, avait épousé une Lienkwicz.

Le jour baissait, le père André se trouvait dans un coin d’ombre, mais il sembla à Wilma qu’il venait de tressaillir.

– Vraiment, dit-il avec une sorte d’indifférence paisible. Vous voilà enchantés, sans doute ?

Wilma eut un rire bref.

– Enchantés ?... Parce que cette inconnue – qui n’était peut-être même pas de la même famille que nous – a eu l’honneur, voilà déjà un certain nombre d’années, de s’appeler la comtesse de

Lëndau ? J'avoue que cette considération me laisse assez froide, mon Père.

– Vous avez raison... Oui, cet honneur est bien illusoire, bien précaire ! murmura le prêtre d'une voix un peu changée. Voyez-vous, il vaut mieux s'appeler Lienkwicz que Lëndau...

Il s'interrompit et demeura quelques instants silencieux, absorbé dans une songerie mélancolique. Wilma s'approcha d'une fenêtre et appuya son front contre la vitre. Ses lèvres murmurèrent machinalement :

– Oui, il vaut mieux s'appeler Lienkwicz que Lëndau... il vaut, mieux...

Et, avec un petit mouvement d'impatience, elle s'éloigna vers sa chambre.

XI

Ce soir-là, le garde général et ses enfants arrivèrent à Runsdorf en tenue de soirée. Anna voulait montrer à son amie sa toilette, une merveille de simplicité et de fraîcheur, le goût impeccable de Conrad Düntz aidant celui de sa fille, un peu porté vers une élégance plus riche.

Quant à lui, il était réellement magnifique dans le superbe habit vert – uniforme officiel de ses fonctions – qu’il portait avec une aisance incomparable. Ainsi qu’on l’avait souvent répété en le voyant, cet homme semblait né pour occuper un trône.

– Tu parais trente ans, Conrad, s’écria le professeur enthousiasmé.

Un sourire nuancé de tristesse souleva la moustache blonde du garde général.

– Comme on n’a que l’âge que l’on paraît, je

suis donc encore très jeune... Pas moralement, toutefois ; sur ce point, je suis mûr, très mûr, mon cher Adrian.

Il passa la main sur son front et reprit un peu brusquement :

– Allons, mes enfants, il est temps de partir. À bientôt, Adrian.

– Où avez-vous laissé votre traîneau !

– J'ai dit à Ludwig de le conduire à l'entrée de la cour, nous aurons ainsi moins de trajet à faire pour le rejoindre... Que faites-vous, mademoiselle Wilma ? dit-il en voyant la jeune fille endosser le grand manteau qui lui servait pour ses promenades dans la forêt.

– Je vais vous accompagner jusqu'à la cour. Le temps est magnifique ce soir, et l'air aidera peut-être mon mal de tête à se dissiper.

– L'avez-vous pris de la comtesse Bianca ? dit Anna en passant son bras sous celui de son amie. C'est curieux comme il lui est venu subitement ! Elle avait l'air très en train tandis qu'elle jouait avec Heinrich, je la trouvais même

particulièrement gaie et jolie... et puis, tout d'un coup, la voilà redevenue plus sombre que jamais... D'ailleurs la musique paraît avoir produit un bizarre effet sur tous, cette après-midi.

La chanoinesse était étrange, le comte silencieux comme une tombe, mademoiselle de Holberg s'est montrée ridiculement impolie... et voilà Heinrich tout assombri aussi depuis ce moment-là.

Le garde général tourna vers son fils un regard anxieux. Le jeune homme, levant légèrement les épaules, eut un sourire forcé.

– Où vas-tu chercher cela, ma pauvre Anna ? Je suis comme à l'ordinaire, je n'ai pas de raison pour qu'il en soit autrement, pas du tout de raison ! dit-il du ton d'un homme qui cherche à se persuader lui-même.

– Évidemment, ajouta son père d'un ton bref. Partons, mes enfants.

Il serra la main du professeur et de Ladislas, et, prenant le bras d'Heinrich, il sortit à la suite des deux jeunes filles.

La lune éclairait merveilleusement le vieux château aux toits neigeux, la tour immense couverte d'un tapis immaculé, les silhouettes blanches des arbres du parc, Runsdorf tout entier semblait une apparition de légende.

– Combien cela est beau ! murmura Wilma. J'aime cette vieille demeure pleine d'antiques souvenirs...

La garde général eut un rire bas, plein d'amertume.

– Ne vous laissez pas prendre à son charme, mademoiselle... Pouvez-vous savoir les mystères de honte et de douleur qu'elle a dérobés derrière ses fières murailles ?... Prenez garde, le vieux Runsdorf est un ensorceleur pour les cœurs jeunes, confiants...

Il s'interrompt et s'immobilisa soudain...

Ils venaient tous quatre, après avoir longé le principal corps de logis du château, d'arriver près du grand perron. La voiture de Runsdorf attendait au bas des degrés... Et, du vestibule sombre, venait de surgir, dans la pleine clarté de la lune,

une apparition saisissante. C'était une femme vêtue de soie violette, un long manteau d'hermine, attaché aux épaules, tombant derrière elle et accentuant la souveraine élégance de sa haute taille. Une croix d'or où étincelait, au centre, un seul diamant, tombait sur sa poitrine, un petit diadème bas était posé sur la chevelure sombre dont les bandeaux encadraient un visage admirable, à nul autre pareil, qui semblait fait pour cette parure royale.

C'était la chanoinesse dans le magnifique costume d'apparat de son Chapitre.

– Elle est incomparable ! murmura Anna d'une voix oppressée par l'admiration.

La chanoinesse avait tourné la tête, elle les avait vus... Immobile maintenant, elle semblait transformée en statue. La tête redressée, elle regardait Conrad Düntz... Et lui, découvert, mais dans une attitude non moins altière, se tenait au bas du perron, les yeux fixés sur elle.

C'était un spectacle saisissant que celui de ces deux êtres superbes, enveloppés de la clarté argentée répandue par la lune... Elle,

personnification, dans son opulente et lourde parure, de l'orgueil patricien poussé à ses dernières limites... lui, le fier et vigoureux Conrad, représentant d'une vieille bourgeoisie forte de son passé d'honneur et jalouse de ses privilèges...

Walther et Bianca apparurent tout à coup près de leur tante. La chanoinesse tressaillit un peu et se remit en marche vers les degrés.

– Ah ! vous voilà, monsieur Düntz ! s'écria le comte d'un ton cordial. Quelle bonne surprise de vous trouver là !... Nous ferons donc la route de compagnie ?

Tout en parlant, il descendait rapidement et s'avancait vers le petit groupe.

– Mon cher monsieur Düntz, nous vous voyons si rarement à Runsdorf que nous n'avez pas encore eu l'occasion de vous rencontrer avec ma tante. Nous n'oublions pas que c'est à vous que nous devons d'avoir conservé celle qui nous est si chère...

Il se tournait à demi vers sa tante, debout près

de la voiture. Le visage de la chanoinesse semblait aussi blanc que l'hermine de son manteau.

– Oui, notre reconnaissance subsiste toujours, dit-elle d'une voix un peu brève, qui frémissait visiblement. Je suis heureuse de vous remercier une fois de plus, monsieur Düntz.

La tête du garde général eu un mouvement hautain.

– Oh ! madame, cette reconnaissance est superflue ! J'ai fait simplement mon devoir en enlevant une créature humaine d'une mort terrible... Quoi qu'on en ait pu penser, Conrad Düntz n'a jamais recherché d'autres remerciements que ceux de sa conscience.

Sa voix avait des intonations mordantes ; mais la main qui s'appuyait sur la poignée de son épée tremblait, et ses yeux se détournaient de la chanoinesse.

Une rapide contraction passa sur le beau visage de celle-ci, ses mains, d'un geste nerveux, se joignirent sur la croix d'or...

– Soit, vous êtes libre d’apprécier ainsi le service que vous m’avez rendu, dit-elle d’un ton altier. Mais Franziska de Lëndau n’a pas oublié... et, si vous êtes toujours le bon chrétien de jadis, vous accepterez le seul témoignage de véritable reconnaissance qu’il ait été en son pouvoir de vous offrir : la prière qu’elle adresse chaque jour à Dieu pour vous depuis le moment où vous l’avez sauvée.

Sa voix s’était faite soudain très douce ; une émotion puissante transformait sa physionomie fière. Et cette émotion eut un fugitif, mais intense reflet, sur le visage de Conrad Düntz.

– Ce témoignage est également le seul, que je puisse accepter de vous, madame, répondit-il en s’inclinant.

Elle monta dans la voiture dont Heintz tenait la portière ouverte. Le garde général avait ébauché le mouvement de s’avancer pour l’aider, mais il s’arrêta brusquement, le front plissé, une sorte de sourire sarcastique sur les lèvres. Ce fut Walther qui s’approcha pour rentrer dans la voiture la longue traîne d’hermine, après quoi

Bianca, toute pâle dans l'ombre de son capuchon blanc, monta à son tour et s'assit près de sa tante. Elle n'avait pas fait un pas vers les Düntz, et n'avait paru s'apercevoir de leur présence qu'autant que l'exigeait la plus stricte politesse.

— Nous nous retrouverons là-bas, messieurs, dit aimablement Walther en tendant la main à Conrad Düntz et à son fils.

Il salua Anna et Wilma et prit place dans la voiture. Le traîneau de Nunsthel s'était avancé. Le garde général y installa sa fille sous un monceau de fourrures et s'assit près d'elle, tandis qu'Heinrich, sur le siège, s'emparait des guides.

— À demain, Wilma ! dit Anna en agitant sa main gantée de blanc. Je voudrais bien comme vous rester au logis !

— Oui, vous êtes bien heureuse, mademoiselle Lienkwicz ! lança Walther d'un ton moitié plaisant, moitié sérieux.

Tandis que Wilma revenait vers son logis, elle songeait qu'elle était en effet une privilégiée.

Alors qu'eux tous s'en allaient vers cette

corvée mondaine, elle pouvait demeurer paisible près des siens, loin de ce monde brillant et vain qu'elle abhorrait d'instinct...

Pourquoi, dès lors, cette impression bizarre ressentie pour la première fois ? On aurait vraiment dit un vague regret...

Regret de n'être pas au nombre des femmes élégantes qui allaient orner ce soir les salons de la résidence ducale ? Oh ! non, certes, jamais elle ne les avait enviées !

Regret de n'être pas noble et belle comme la chanoinesse !... Pauvre chanoinesse ! Non, Wilma ne souhaitait pas à échanger son sort contre le sien. Sous le masque de fer de la patricienne, sous l'hermine et le diadème qui lui seyaient si bien, elle pressentait un monde de secrètes douleurs et de regrets poignants.

Alors, que regrettez-vous, Wilma Lienkwicz ? Pourquoi cette sorte de tristesse, cette brève impression de mélancolie ? Ce souffle de folie revient donc encore parfois ? Ô sage Wilma, que devenez-vous !

Longuement, elle pria ce soir-là dans sa grande chambre froide – plus froide aujourd’hui encore, lui semblait-il. Un petit courant d’air glacé faisait vaciller la flamme de sa lampe...

Elle finit par frissonner et se leva, en serrant son châle autour d’elle.

– On croirait vraiment que cet air vient de la porte de la galerie... Mais oui, c’est cela. Le papier s’est peut-être déchiré.

Elle s’enveloppa d’un manteau et ouvrit la porte. D’un coup d’œil, elle constata que le papier était en effet fendu très largement...

Car l’arrangement annoncé par Octavia comme provisoire s’était maintenu, et Wilma savait depuis longtemps que la dépense nécessaire pour la pose d’un carreau était considérée comme superflue par la comtesse et le vieux Heintz, parce que « cela ne se voyait pas ».

La jeune fille s’avança un peu et jeta un coup d’œil sur le lac... Un cri de stupéfaction s’étouffa dans sa gorge...

L’eau avait disparu.

– Je rêve ! murmura-t-elle en se frottant les yeux.

Mais non, il n’y avait pas à s’y méprendre. La lune éclairait la chapelle et ses alentours, et le vide profond formé par le lit du lac apparaissait nettement, avec, devant l’entrée de la chapelle, une large ouverture béante, sombre comme la bouche de quelque enfer.

Elle demeurait là, saisie d’un vague effroi, s’attendant à voir surgir quelque mystérieuse apparition.

Et voici que, lentement, l’eau reparut, s’éleva, s’éleva peu à peu jusqu’au niveau habituel.

Sur le seuil de la chapelle une ombre apparut alors... un homme grand et maigre que Wilma reconnut d’un coup d’œil.

– Heintz !... Mais c’est Heintz ! murmura-t-elle.

Le vieil homme franchit rapidement le petit pont de pierre qui conduisait à la chapelle et disparut par la porte du bâtiment qui lui faisait face.

Wilma, toute grelottante de froid et d'émotion, revint vers sa chambre.

Mais elle ne put parvenir à trouver le sommeil... le mystérieux abaissement des eaux du lac, la présence de Heintz dans la chapelle, à cette heure, lui semblaient suspects.

Elle se rappelait l'impression désagréable produite par le vieux domestique dès le premier jour de son arrivée à Runsdorf – impression qui ne s'était pas effacée, d'ailleurs, d'autant moins que Heintz témoignait aux Lienkwicz tout juste la politesse nécessaire dans ses rares rapports avec eux.

Que venait-il faire là, dans le mystère de la nuit ?

Il connaissait donc un moyen de détourner les eaux du lac, quoiqu'il eut prétendu un jour que nul ne l'avait essayé ?...

En ce cas, pourquoi cachait-il ce secret à son maître ? Celui-ci, quelques jours auparavant, avait dit incidemment dans le cours de la conversation qu'il regrettait que ses

prédécesseurs à Runsdorf n'eussent pas eu la curiosité de se rendre compte de la configuration de cette bizarre nappe d'eau.

– Si ce n'était la dépense, je le ferais volontiers, avait-il ajouté.

Il était donc indéniable qu'il ignorait le moyen – prompt et facile cependant, selon l'apparence – dont venait de se servir Heintz.

– Quel mystère se cache là ? songeait-elle, anxieuse. Pourquoi ce vieil homme se dissimule-t-il ainsi ?

Et voici qu'elle se souvint de cette jeune femme de chambre, amie d'Octavia, étranglée jadis au bord du lac.

Elle eut un frisson en pensant :

– Celle-ci avait voulu voir... comme moi !

XII

Un étang pittoresque entouré d'assises granitiques étendait sa nappe d'eau glauque à quelques cent mètres de Nunsthal. Il était devenu, depuis le début de l'hiver, un champ de patinage où se réunissaient fréquemment les habitants de Nunsthal et de Runsdorf. Bianca et Wilma rivalisaient d'adresse avec le comte de Lëndau, patineur remarquable, et avec Heinrich devenu tout à coup passionné pour ce genre de sport dont il s'était si peu soucié jusqu'ici.

Le lendemain de la fête archiducale, Wilma se rendit à l'étang, ainsi qu'il avait été convenu la veille avec Anna. Ayant peu et mal dormi, elle eut préféré demeurer au logis, mais elle craignait d'inquiéter le professeur qui avait déjà remarqué, le matin, ses yeux battus.

Elle venait de chausser ses patins, lorsque Walther, accompagné de Guntram et d'Helena,

apparut au bord de l'étang. Le garde général et Heinrich s'avancèrent pour lui souhaiter la bienvenue.

– La comtesse Bianca ne vous a pas accompagné, monsieur le comte ? demanda Anna, qui sortait du mignon chalet élevé près de l'étang.

– Non, mademoiselle. Ma sœur a été fatiguée de la journée d'hier et est demeurée au logis.

La joyeuse physionomie d'Heinrich parut s'assombrir tout à coup. Il se détourna et se mit à décrire sur l'étang des courbes savantes, avec l'air et l'attitude d'un homme qui accomplit quelque fastidieuse corvée.

– Anna m'a raconté que la fête était fort réussie ! dit Wilma à Walther qui s'était approché et s'asseyait sur la berge pour mettre ses patins.

– Superbe !... et prodigieusement ennuyeuse !... Devinez-vous, mademoiselle, à quoi je pensais tandis que je faisais danser les jeunes princesses, comtesses, etc., plus ou moins babillardes ? Je me disais que le professeur

Lienkwicz et ses enfants étaient bien tranquillement assis devant un bon feu, en train de travailler et de lire, si unis, si paisibles... et je les enviais.

Elle ne répondit pas, émue singulièrement de son accent. Il s'était trompé pourtant, elle avait passé une soirée plus agitée, moralement, qu'il ne le pensait.

– Puisque je n'ai pas eu l'honneur de vous inviter hier soir, voulez-vous m'accepter maintenant pour cavalier sur cette surface qui vaut tous les parquets cirés du monde ? dit-il en désignant l'étang où le garde général et sa fille évoluaient déjà.

Elle lui tendit la main, et ils s'élancèrent, ils formaient un couple superbe, et Anna leur jeta au passage :

– C'est un plaisir de vous voir patiner ensemble ! Il n'y a que la comtesse Bianca et Heinrich qui puissent rivaliser avec vous.

Wilma sentit frémir légèrement la main de Walther. Insensiblement, il ralentit leur

mouvement, et bientôt ils évoluèrent avec calme, se promenant presque sur la glace qu'un rayon de soleil faisait étinceler.

– Peut-être serez-vous satisfaite, mademoiselle, de connaître la résolution que je viens de prendre ! dit le comte, rompant le silence qui était tombé entre eux.

Elle leva vers lui un regard interrogateur.

– J'ai l'intention d'aller étudier la médecine à l'Université de Vienne.

Une exclamation de bonheur s'échappa des lèvres de Wilma. Tout rose de surprise joyeuse, elle murmura :

– Oh ! vous avez compris enfin ! J'ai tant demandé à Dieu !...

Elle s'interrompit, toute confuse de dévoiler ainsi inconsciemment le secret des prières faites pour que Walther de Lëndau eût un jour la pleine connaissance de ses devoirs. Une rapide lueur de bonheur traversa le regard du jeune homme.

– ... Si j'ai un jour la satisfaction d'être devenu un homme utile et de me donner tout entier à la

vocation qui me presse depuis mon enfance, je n'oublierai pas à qui je dois d'avoir compris où se trouvaient véritablement le seul honneur et le relèvement de ma maison, dit-il d'un ton grave, vibrant d'une émotion puissante.

Ils glissèrent quelques instants en silence, Wilma était en proie à une allégresse intime, irraisonnée, qu'elle ne songeait pas à contenir.

Tout d'un coup, le ciel d'hiver lui paraissait délicieusement beau, le soleil plus chaud, le paysage plus charmant.

– Et la comtesse de Lëndau ?... et la chanoinesse, que disent-elles de votre décision ? demanda-t-elle enfin.

Le front de Walther se plissa.

– Elles ne la connaissent pas encore. Cela va être dur pour elles. Ma pauvre mère ! Sa vie se passe à sauvegarder ces traditions que je veux rompre d'un seul coup. Quand à ma tante, elle me reniera probablement... Mais il le faut... Il le faut ! murmura-t-il d'une voix frémissante. J'aurais pu leur sacrifier l'ardente, l'impérieuse

vocation qui me pousse vers la médecine, cette vocation qui devient cependant presque irrésistible, que je sens dans tous les fibres de mon être ! dit-il avec une passion contenue. Mais il s'agit de plus que cela. Il faut sauver tous les miens de la ruine inévitable. L'honneur me commande de sortir de mon inaction et de tenter d'enrayer la catastrophe qui nous menace... Tenez, ma mère me disait hier qu'elle était à bout de ressources, qu'il faudrait vendre encore quelque chose, un de ces meubles, de ces objets acquis par nos ancêtres, et auxquels elle tient comme à une preuve tangible de notre noblesse. Ainsi s'en iront une à une ces épaves et ensuite ? Eh bien ! on vendra Runsdorf, et les Lëndau iront mendier sur les routes... Belle fin d'une vieille race ! dit-il avec un rire amer. Je veux tenter de l'éviter à mon frère et à mes sœurs, à ma mère elle-même, qui en souffrirait autant et plus que nous. Mais l'assaut sera terrible.

Ils croisèrent Conrad Düntz qui leur demanda :

– Avez-vous vu Heinrich ?

– N'est-ce pas lui que j'aperçois là-bas, près

de la barrière ? dit Walther.

C'était lui, en effet, remonté sur la berge, il se tenait accoudé à la barrière entourant le pacage où, au printemps, le pâtre de la ferme amenait ses moutons... Le jeune homme avait l'attitude lasse, le regard rêveur, plein de tristesse, le front barré d'un grand pli soucieux.

– Heinrich ! dit près de lui la voix de son père avec une sorte de violence.

Il tressaillit et tourna la tête.

– Ah ! je ne vous avais pas entendu venir, mon père.

Le garde général saisit le bras, de son fils ; ses yeux, étincelants d'une douloureuse émotion, se plongèrent dans ceux du jeune homme.

– Heinrich, malheureux fou ! As-tu jamais pu penser à pareille chose ? Tu ne sais donc pas ce qui t'attendrait, si tu osais...

– Si, je le sais, dit-il tristement, je le sais, et c'est pourquoi je souffre... sans espoir.

Conrad Düntz saisit les mains de son fils, il les pressa entre les siennes...

– Mon enfant, mon Heinrich, est-ce vraiment à ce point ! Quoi, toi aussi, tu as regardé trop haut ! J'aurais dû me défier, me rappeler le passé. La folie du père pouvait reparaître chez le fils. Ces Lëndau devront donc toujours nous être funestes ! murmura-t-il d'un ton âpre. Heinrich, il faut oublier...

Un soupir souleva la poitrine du jeune homme.

– Je sais ce qu'il en coûte, va, mon enfant ! poursuivit le garde général en regardant avec tendresse la physionomie contractée de son fils. Ton père a passé par cette épreuve... plus pénible encore, car il avait plus longuement caressé son rêve.

– Père, elle est pauvre, murmura Heinrich. Peut-être un jour...

– Jamais, Heinrich, jamais une Lëndau, devint-elle mendicante, n'acceptera une mésalliance. Je le répète, il faut oublier. Et le plus sûr moyen de couper court à de tenaces illusions serait de te marier.

Le jeune homme eut un geste de protestation.

Son père continua doucement, d'un ton plein de tendresse.

– Ce serait raisonnable. Crois-en mon expérience. Oui, on peut encore être heureux, vois-tu, mon enfant, pourvu que l'on ait le courage de chasser un inutile et douloureux souvenir. J'avais eu l'idée, dès l'arrivée des Lienkwicz à Runsdorf, que mademoiselle Wilma te plairait, et, pour ma part, j'étais décidé à te donner avec joie mon consentement. Elle est charmante, Heinrich, dévouée au possible, très intelligente... et son rang social est le même que le tien.

Les ongles d'Heinrich s'enfoncèrent dans le bois de la barrière. La lutte qui se livrait dans cette âme était visible sur ce visage bouleversé. Et le père semblait aussi ému que l'enfant qu'il blessait pour le guérir.

– ... Le plus tôt serait préférable. Il faut immédiatement tenter de refermer la plaie, mon enfant bien-aimé, et ne pas s'attarder à de stériles regrets. Mademoiselle Lienkwicz te plaît-elle, Heinrich ?

– Je dis comme vous, père : elle est charmante. Peut-être si je n'avais pas connu la comtesse... oui, peut-être... certainement, je préférerais elle à tout autre.

– Faudra-t-il parler à son père, Heinrich ?

Il baissa la tête, ses mains frémissantes se crispèrent sur la barrière...

– Oui, vous avez raison, il faut regarder courageusement la réalité, dit-il d'un ton bas, vibrant de douleur. Si Mademoiselle Wilma veut m'accepter, je serai pour elle un époux dévoué, je m'attacherai de tout mon pouvoir à la rendre heureuse... et peut-être finirai-je par le devenir moi-même.

Ils se regardèrent quelques secondes, une même expression de résignation poignante dans les yeux et soudain Heinrich se laissa glisser dans les bras que lui ouvrait son père. Celui-ci le pressa ardemment sur sa poitrine, baisa le front contracté qui s'approchait de ses lèvres, comme lorsque Heinrich était petit enfant...

Puis, sans un mot. Ils retournèrent vers le

chalet, en glissant sur la surface étincelante du lac.

Wilma et Walther étaient revenus sur la berge. Le jeune comte avait quitté ses patins et se disposait visiblement à partir. Debout devant Wilma, il lui parlait encore de sa résolution, de son bonheur de pouvoir enfin travailler utilement, de sa tristesse à la pensée d'affliger sa mère et sa tante.

– Je vais retourner à Runsdorf, mais j’attendrai encore avant de parler à ma mère. Elle est bien fatiguée en ce moment... Puisque vous êtes si bien exaucée, oserais-je vous demander de prier encore un peu pour moi ? murmura-t-il en s’inclinant.

Une émotion subite rosa le visage de Wilma.

– Certes, je le ferai ! dit-elle avec simplicité, d’une voix qui tremblait un peu.

Tout en arrivant vers eux, le garde les regardait, et une ombre soudaine était tombée sur sa physionomie.

– Pourvu que cette petite Wilma ne se soit pas

imaginée de faire comme mon Heinrich ! de regarder trop haut, sans s'en douter ! Le comte de Lëndau est un être d'élite, lui-même a pu être attiré vers cette aimable Wilma, se laisser aller, comme elle, à la douceur d'un rêve inconscient. Et puis viendra le réveil, la souffrance pour tous deux...

Il arrivait près de Walther et lui demanda :

– Vous partez déjà, monsieur le comte ?

– Oui, je dois rentrer plus tôt, aujourd'hui ! Je laisse Guntram et Helena que mademoiselle Lienkwicz veut bien accepter de ramener à Runsdorf... Au revoir, monsieur Düntz

Il lui tendit la main et s'éloigna. Le garde général se tourna vers Wilma, qui regardait machinalement évoluer Anna et Guntram de Lëndau.

– Renoncez-vous au patinage, maintenant que vous avez perdu l'incomparable partenaire qu'est le comte de Lëndau ? dit-il en désignant les patins que la jeune fille tenait à la main.

Elle le regarda, un peu surprise de ce ton

légèrement ironique.

– Le comte n'est pas plus habile patineur que M. Heinrich et que vous-même, monsieur Düntz. Tous trois vous êtes maîtres en ce sport. Mais je suis un peu fatiguée aujourd'hui, et je vais tenir compagnie à Madame Lehman en lui demandant une tasse de café.

– J'irai vous rejoindre tout à l'heure. Mais j'aperçois là-bas un garde-forestier à qui je veux dire un mot.

Wilma se dirigea vers le chalet. Dans la petite salle aménagée avec une rusticité élégante se tenait la conseillère Lehman, tante de Conrad Düntz. Elle venait généralement passer plusieurs mois de l'année à Nunsthal, au grand contentement de tous, car elle était une charmante vieille dame, gaie et avenante qui avait pour son neveu un dévouement absolu, uni à une admiration sans bornes... Wilma avait été aussitôt attirée vers elle, et de son côté la conseillère lui témoignait une très vive sympathie.

– Vous venez vous reposer, ma chère enfant ? dit-elle en posant près d'elle son tricot. Asseyez-

vous là. Voulez-vous un grog ou du café.

– Je prendrai du café, madame, mais à la condition de me servir moi-même, dit Wilma en si dirigeant vers la table où chauffait la bouillotte.

– Le comte de Lëndau n’a rien voulu prendre ?

– Non, madame, il était pressé de retourner à Runsdorf.

– En effet, il n’est pas resté longtemps, aujourd’hui. Comme vous patinez bien, tous deux ! Avec votre belle taille souple, mademoiselle, vous m’avez rappelé la jeune comtesse Franziska, lorsqu’elle glissait sur l’étang, toute vêtue de blanc, sa couleur favorite. On aurait dit un cygne merveilleux... Oui, un beau cygne, un oiseau aristocratique... et orgueilleux ! murmura-t-elle avec amertume. Il fallait l’admirer de loin...

– Et M. Düntz lui a demandé de devenir sa femme ?

laissa échapper involontairement Wilma.

La conseillère tressaillit un peu.

– Vous savez, mon enfant ?...

– J’ai deviné, du moins... Pauvre Monsieur Düntz !

– Oh ! oui, mon pauvre Conrad ! dit la vieille dame en croisant sur ses genoux ses mains tremblantes. Combien il a souffert, le cher enfant ! Si jeune, si bon, si enthousiaste, il avait fait ce rêve fou. Les Lëndau lui témoignaient leur reconnaissance en l’admettant dans leur intimité ; la comtesse Franziska, malgré sa fierté habituelle, se montrait aimable, très simple envers lui. Le comte Otto venait fréquemment patiner ici avec sa femme et sa sœur. Conrad les rencontrait ; puis ils faisaient de la musique ensemble. Quel talent magnifique, ils avaient tous deux ! je ne puis me rappeler sans frissonner d’émotion la manière dont ils interprétaient la sonate, en « la » de Beethoven, leur morceau de prédilection. Moi, qui avais servi de mère à Conrad, je devinais ce qui se passait dans son cœur, je lui disais : « Mon enfant, c’est une folie ! Prends garde, elle est trop haut placée pour toi ! » Mais lui, avec la belle confiance de l’être qui se sent jeune, beau, intelligent, me répondait : « Tante, les Lëndau sont à demi ruinés, je le sais, ils ont dû revenir un

peu de leurs anciens préjugés. Je suis de vieille race bourgeoise, nous avons eu des alliances dans la noblesse... D'ailleurs, si elle m'aime, elle passera là-dessus, car son intelligence est élevée, son cœur noble et délicat.» Et il lui fit sa demande, un jour qu'ils patinaient là-bas. Oh ! pauvre Conrad ! Il vit tout à coup se transformer cette physionomie souriante, elle devint pâle comme un visage de morte, dure comme une figure de marbre. Et de ses lèvres sortirent des paroles hautaines, dédaigneuses, blessantes, de ces paroles qui entrent comme une flèche aiguë dans un cœur pétri de délicatesse et de loyauté. Tout l'orgueil de cette âme de jeune fille se dévoila aux yeux de cet honnête homme, de ce roturier qui avait osé lever les yeux jusqu'à une comtesse de Lëndau. Elle l'accusa de chercher à se faire payer le service rendu ! Alors Conrad se redressa, il montra à son tour qu'il avait une fierté, il eut des mots cinglants... Et il s'éloigna. Ils ne se revirent jamais.

– Si, hier soir, murmura Wilma.

– À la fête chez l'archiduc, sans doute ?

– Oui, mais d’abord à Runsdorf.

Et elle raconta à la conseillère la petite scène de la veille. La vieille dame joignît les mains.

– Voilà donc pourquoi je le trouvais si sombre, aujourd’hui ! On dit qu’elle est toujours la même. Conrad ne m’en a plus jamais parlé, moi-même je me suis bien gardée de prononcer ce nom, mais je suis certaine que le souvenir douloureux ne l’a pas quitté, et qu’aujourd’hui encore la blessure est presque aussi douloureuse qu’il y a vingt ans. Cependant, personne ne s’est jamais douté de ce qu’il souffrait. Il est le plus courageux des hommes car, qu’est-ce que le courage qui affronte la lutte matérielle et la mort même, près de celui qui supporte sans faiblir l’épreuve morale, les déchirements du cœur, l’amertume causée par les désillusions ? Ô mon noble Conrad ! Elle ne connaissait donc pas la délicatesse de son cœur, cette Franziska de Lëndau, pour oser l’insulter ainsi ! Mademoiselle, je crois qu’elle n’était pas digne de lui. Elle n’avait pas de cœur...

– Si, elle en a un ! Il est bon, il est élevé, mais

l'orgueil le domine trop souvent, hélas ! Oh ! oui, madame, elle a un cœur, et je crois qu'il a souffert, qu'il souffrira toujours. Je ne sais pourquoi je me figure que M. Düntz, sans s'en douter, a été bien vengé par la lutte qu'elle a dû soutenir contre elle-même.

Elle s'interrompit... Le garde général et Heinrich entraient, bientôt suivis d'Anna et des enfants. Les jeunes filles servirent le café, et la conversation engagea, un peu languissante, le gai Heinrich demeurant à peu près muet et son père faisant effort pour chasser une visible préoccupation.

Ils revinrent ensemble vers Nunsthal. Wilma quitta alors les Düntz et prit le chemin du retour avec les jeunes de Lëndau. Sur la demande de ceux-ci, elle s'engagea sur la route qui passait devant le chalet. Le spectacle de la vallée couverte de neige était un enchantement pour Helena, très portée vers la poésie et l'amour de la nature. Quant à Guntram, la vue de la scierie perfectionnée établie dans cette même vallée le plongeait dans une rêverie étrange, que Wilma

avait pu remarquer chaque fois que le petit garçon se trouvait en présence d'une manifestation de l'esprit scientifique ou industriel.

Les deux enfants, ainsi absorbés, marchaient devant elle. La jeune fille avançait lentement, songeuse elle-même, à la fois triste et joyeuse... En tournant machinalement la tête vers sa gauche, elle vit tout à coup, à quelques pas d'elle, un homme appuyé au tronc d'un arbre, le visage tourné vers le chalet rose dont on apercevait d'ici la silhouette claire.

C'était l'étranger qui avait naguère attaqué Walther et blessé Wilma. Le professeur Berdeck avait réussi à l'arracher à la mort... L'homme, qui était réellement Hans Muller, le fils de Louisa, avait dû passer en justice. Il avait déclaré simplement, sans forfanterie, qu'ayant une vengeance à satisfaire contre un membre de la famille de Lëndau, et ne pouvant trouver une occasion de l'accomplir, il s'était jeté sur le premier venu parce qu'il portait le même nom que...

Ici, Hans s'était obstinément refusé à faire connaître l'objet de sa haine.

– Je me repens, avait-il ajouté. C'était mon premier crime... Voyez-vous, j'avais faim, je mourais de misère, et, depuis quelque temps, je voyais rouge... Mais on a été si charitable pour moi à Nunsthal, le comte de Lëndau s'est montré si bon que j'ai regretté... Et je reconnais que je mérite une punition.

Cet aveu, la contenance digne de cet homme, unis aux influences dont disposaient le garde général et le comte de Lëndau, avaient favorablement impressionné les magistrats. À sa profonde surprise, Hans s'était vu acquitter, ayant agi, disait-on, sous l'empire de la misère et de la faim qui avaient suscité en lui une sorte de folie.

– C'est à vous que je le dois, messieurs, avait-il dit avec émotion au jeune comte et à Conrad Düntz qu'il trouva au sortir de l'audience. Je ne l'oublierai jamais. Maintenant, j'ose vous demander encore une chose : aidez-moi à redevenir un honnête homme.

Tous deux avaient accepté avec joie cette

passion régénératrice. Dans leurs visites fréquentes au malheureux qui se rétablissait lentement, l'un et l'autre avaient reconnu en cet homme une âme égarée, aigrie, mais en qui subsistait encore une forte étincelle de droiture et de bonté. Peu à peu, les encouragements, la compassion discrète du garde général et de Walther, les soins que le jeune comte aimait à venir donner à ce pauvre être dans lequel il voyait une âme souffrante et tourmentée, tout cet ensemble de sympathie chrétienne et d'aimable charité avait eu raison de la réserve farouche de Hans. Ce cœur rude s'était amolli, le repentir l'avait gagné... et, la première fois qu'il avait vu Wilma, il avait sollicité son pardon avec une si sincère humilité, que la jeune fille avait senti l'émotion la gagner jusqu'aux larmes.

Il habitait maintenant la cabane paternelle, et le garde général lui fournissait un travail suffisant pour le faire vivre modestement. Il était désormais l'homme le plus paisible, le plus laborieux du monde, en même temps qu'un fils dévoué pour la vieille Louisa. Celle-ci était morte huit jours auparavant, soignée par Wilma, Anna

et Bianca, visitée par Walther lorsque les rhumatismes clouaient au logis le professeur Berdeck. Et, sans beaucoup de paroles, Hans avait su témoigner sa reconnaissance aux uns et aux autres, montrant ainsi à ses bienfaiteurs qu'au nombre de ses défauts il n'avait jamais compté l'ingratitude.

Wilma, connaissant le travail de régénération qui s'accomplissait dans cette âme, ne songeait donc pas à s'effrayer en rencontrant dans la forêt ce grand être hirsute, à la mine toujours un peu farouche. Elle s'arrêta à une courte distance de lui.

– Comment allez-vous, Hans Muller ?

Il tressaillit et tourna la tête. Sa physionomie était empreinte d'une expression mauvaise qui s'adoucit instantanément lorsqu'il eut reconnu Wilma.

– Je vais bien, merci, mademoiselle, répondit-il laconiquement.

– Vous admirez combien le chalet est joli sous cette neige ?...

La rude physionomie de l'homme eut une crispation violente.

– J'admirais !... dit-il d'une voix étranglée. Non, je me souvenais... J'ai été là à quinze ans, comme petit laquais. La princesse Olgoff venait de revenir en Autriche, elle m'avait rencontré et m'avait trouvé gentil, avec mes belles boucles blondes et mon visage fin et blanc comme celui d'une fille. Cette vieille dame si laide aimait à ce que tout fût beau autour d'elle : gens et choses. Elle voulut m'avoir à son service : mes parents, ravis, s'empressèrent d'accepter, et je partis pour le chalet. On me mit une livrée superbe, on m'apprit mon service avec force horions de la part des autres domestiques, jaloux de la faveur que la princesse m'accordait par lubies, car à d'autres moments elle punissait sans pitié la moindre infraction dans mon service. J'avais un caractère indépendant, un peu orgueilleux, je regrettais ma forêt, je détestais chaque jour davantage la femme autoritaire qui me traitait comme une sorte d'esclave... Et il advint qu'un jour elle me fit battre jusqu'au sang, parce que j'avais brûlé, par mégarde, un papier tombé dans

son salon... Ah ! c'est qu'elle n'était pas tendre, la princesse Luba ! D'autres que moi l'ont su ! fit-il avec un rire sardonique... Je me sauvai du chalet, mes parents me gardèrent, mais ils n'osèrent se plaindre. La princesse était puissante... Moi, j'avais au cœur une haine sans nom qui s'étendait à tous les nobles, à tous les riches, je n'aspirais qu'à me venger, mais cependant je ne voulais pas nuire à mes parents, si bons et si craintifs. Alors, pour échapper à la tentation, je pris le parti de fuir... On m'accusa d'ingratitude envers mon père et ma mère, et c'est pour eux cependant que j'ai quitté mon pays. Voyez-vous, je ne pouvais plus regarder cette demeure sans que mon cerveau éclatât presque de fureur... Et si j'ai été pendant tant d'années un misérable, un vagabond, c'est à elle que je le dois, dit-il avec une sourde colère, en tendant son poing vers le chalet.

– Hans, il faut pardonner, si vous voulez que Dieu vous pardonne.

– Lui pardonner !... à cette femme sans cœur qui m'écoutait hurler de douleur sans que rien

tressaillit en elle ? fit-il avec violence. Jamais !... oh ! jamais ! Me venger, oui... Et dire que je la tiens, cette vengeance que je pourrais raconter des choses !... Et qu'à cause de lui, son petit-neveu à qui je dois tant, je n'ose rien dire !... Ah ! malheur ! rugit-il sourdement. Ma mère a pourtant parlé avant de mourir, il semblait que son intelligence se déliait. Elle m'a dit... Tenez, mademoiselle, je vais vous le répéter. Vous me direz alors si vraiment je dois me taire, pour le comte de Lëndau...

Et, se penchant vers elle, il murmura quelques mots... Wilma, pâle comme une morte, étouffa une exclamation d'horreur.

– C'est impossible, Hans !... impossible, dit-elle d'une voix méconnaissable.

– Ma mère a tout vu... Elle savait se glisser doucement, se cacher dans d'invisibles recoins. Le lac surtout l'attirait, elle passait des nuits entières dans la galerie, couchée sur le pavé. C'est même là qu'elle a pris le mal qui l'a torturée jusqu'à la fin de sa vie... Elle seule aurait pu dire ce qu'il était advenu du comte Eberhard,

comment moururent la jeune femme de chambre et la comtesse Paola, ce que devint la fortune du duc paru...

Wilma saisit la main rugueuse de Hans.

– Promettez-moi... jurez-moi, Hans, de ne jamais rien révéler de tout ceci !... Je vous en supplie !...

– Je le ferai pour vous, et pour lui, répondit-il d'une voix sombre. Mais c'est dur, vous savez. J'ai eu un moment de vraie joie en entendant ma mère me raconter tout cela... Enfin, c'est promis, je ne peux pas faire autrement ! murmura-t-il en haussant les épaules.

Il souleva son chapeau et s'éloigna brusquement.

Wilma, dont les jambes tremblaient un peu rejoignit les enfants arrêtés au milieu de la route. Guntram, avec de la neige, commençait déjà à façonner une carcasse de navire. Helena traçait des lettres sur la couche blanche... Tous deux eurent une exclamation en regardant Wilma.

– Comme vous êtes pâle, mademoiselle ! Vous

sentez-vous souffrante ?

– J’ai un peu froid, dit la jeune fille qui frissonnait réellement. Marchons plus vite mes enfants.

– Si vous le voulez, nous pourrions entrer chez ma tante. Vous vous réchaufferiez...

– Oh ! non, non ! répondit-elle en retenant un geste d’horreur. Il est bien inutile de nous retarder ainsi. En marchant bon pas, nous serons dans dix minutes à Runsdorf.

De fait, ils ne mirent guère beaucoup plus pour atteindre la petite porte du parc. Celle-ci s’ouvrait au même moment, livrant passage au professeur Berdeck.

– Ah ! c’est vous, mademoiselle Wilma ! dit-il d’une voix agitée.

Le correct petit vieillard avait sa cravate de travers et sa physionomie témoignait d’un trouble extrême.

– Y a-t-il quelqu’un de malade, s’écria Wilma, déjà inquiète.

– Non..., c’est-à-dire oui, car enfin, il faut

qu'un Lëndau soit sous une influence inusitée pour avoir l'idée de pareille chose... Vous pouvez être fière, mademoiselle, vos théories sur les nouveaux devoirs de la noblesse ont triomphé, dit-il avec une colère railleuse. Il y avait ici... – et son doigt se tendait dans la direction du château... – les derniers champions d'une aristocratie intacte, magnifique, inviolablement attachée à ses privilèges... Et tout ce passé finira sur les bancs d'une Université, où le dernier seigneur de Rundsorf ira chercher un métier...

– Et accomplir son devoir de patriote et de chrétien, dit fermement Wilma. Monsieur le professeur, votre admiration pour les Lëndau vous égare... Oui, admirez maintenant, non plus le grand seigneur orgueilleux, mais celui qui va lutter contre tous les préjugés de sa race pour devenir vraiment un homme au lieu de demeurer un rouage inutile dans la société et de perdre son âme dans une coupable inertie.

– Folie !... Il est d'une race à part, vous ne pouvez le juger à la mesure des autres ! Enfin, j'espère qu'il réfléchira encore !

Il leva son chapeau et s'éloigna, visiblement irrité contre Wilma dont la protestation vibrante semblait lui avoir fortement déplu.

La jeune fille reprit sa route avec ses élèves. Absorbée dans de peu réjouissantes pensées, elle les suivait sans s'apercevoir qu'ils lui faisaient prendre le chemin le plus long. Ils atteignirent ainsi une sorte de dépression qui semblait un ancien lit d'étang. Au printemps, les enfants y venaient fréquemment, cet endroit, l'un des plus jolis du parc, étant peu éloigné du château.

– Tiens, la neige est fondue, mademoiselle ! s'écria Guntram. Hier, il y en avait là comme partout... Qu'est-ce qui a bien pu produire cela ?

En effet, toute trace de neige avait disparu de la dépression. Tandis qu'aux alentours s'étendait toujours l'épaisse couche blanche, la terre apparaissait ici, un peu brillante, comme couverte d'un givre léger.

– On dirait du sel, observa Guntram. À quoi cela tient-il, mademoiselle ?

– Je n'en sais rien du tout, mon enfant. Peut-

être votre frère pourra-t-il vous en donner l'explication.

À la porte du logis du professeur, les enfants quittèrent Wilma, et la jeune fille entra dans la salle.

Adrian Lienkwicz et son fils étaient tous deux penchés sur une feuille de parchemin jauni, à demi déchirée. À la vue de sa fille, le professeur se redressa, montrant un visage joyeux.

– Je viens de faire une singulière découverte, Wilma. La reliure de ce psautier, complètement abîmée par l'humidité, s'est détachée entre mes mains et j'ai trouvé ceci dessous...

Il montrait le parchemin que tenait Ladislas.

– ... Sais-tu ce que c'est ?... Donne-la à ta sœur, Ladislas.

La jeune fille prit la feuille. Elle était écrite en vieil allemand. L'encre avait pâli, mais assez peu cependant si on considérait l'évidente ancienneté de ce parchemin... Wilma lut tout haut. :

« Du secret inventé par moi, Ludwig Hertag, sur l'ordre de Monseigneur Wolf de Ludfell pour

détourner les eaux du lac et découvrir la grotte souterraine. »

Un nuage passa devant les yeux de Wilma ses mains tremblantes faillirent laisser échapper la feuille.

C'était donc vrai, ce que disait Muller !

Et elle revit la scène de la nuit précédente, le lit du lac vide, puis se remplissant de nouveau, le vieux Heintz sortant de la chapelle ... Il n'y avait pas à douter, désormais.

Tout le mécanisme, dû à l'esprit inventif de cet ingénieur d'antan, était expliqué ici. Par un système dissimulé sous l'autel de la chapelle, l'eau s'écoulait dans un lit artificiel, creusé à une courte distance du château – évidemment la dépression près de laquelle Wilma et les enfants s'étaient arrêtés tout à l'heure. Sous ce même autel était caché un escalier conduisant à la grotte qui communiquait avec l'ouverture sombre, puits d'abîme, béant à quelques mètres de la porte de la chapelle.

« Cette eau, d'une nature particulière, ne gèle

que dans les hivers excessifs et a la propriété de conserver intacts les corps qui y demeurent plongés, ajoutait l'auteur du manuscrit. J'en ai fait l'expérience en retrouvant au bout d'un an, indemne de toute corruption, le cadavre d'un jeune page précipité dans l'abîme par ordre de Wolf de Ludfell à qui il avait déplu. »

– Eh bien ! tu parais toute émotionnée ! dit le professeur en regardant avec surprise le visage altéré de sa fille, je ne vois pas trop pourquoi. Dès demain, j'irai faire part de cette curieuse découverte au comte de Lëndau.

Wilma tressaillit violemment, sa main se posa sur le bras de son père...

– Non, non, il ne faut pas ! dit-elle d'une voix étouffée par l'angoisse. Jamais il ne doit connaître cela...

Le professeur et Ladislas la regardèrent avec une surprise anxieuse.

– Mais qu'as-tu... Il est tout naturel que je remette au comte Walther ce papier qui lui appartient,...

– Parce que vous ne savez pas quelles seraient les conséquences de cet acte si simple, si indiqué en apparence !... Vous ne savez pas que vous leur causeriez à tous – et en particulier à lui, si loyal, si délicat – la plus grande douleur qui puisse jamais les atteindre ! s'écria Wilma d'un ton brisé.

– Mais, pourquoi... pourquoi ?

Alors, se penchant vers eux, Wilma, un peu haletante, parla quelques instants à voix basse... Et la physionomie du père et du fils exprimait successivement l'horreur, la compassion, une émotion intense qui fit trembler la voix du professeur lorsque, sa fille ayant terminé, il murmura :

– Oh ! certes, ceci ne doit jamais être connu de lui ! Pauvre cher comte, quelle révélation !... Ce secret demeurera entre nous.

– Oui, à jamais ! dit Ladislas d'une voix ferme.

XIII

Des bûches énormes flambaient dans l'immense cheminée de la chambre occupée par la comtesse de Lëndau. Enveloppée dans un vieux manteau doublé de fourrure, la noble dame se tenait tout auprès, sans parvenir à réchauffer ses membres, en ce moment glacés, et qui tout à l'heure brûleraient de fièvre.

Sa constitution, assez forte autrefois, mais minée par d'incessants soucis, par des fatigues physiques et morales, par cette perpétuelle lutte contre la ruine, succombait enfin sous l'effort. Le médecin cachait à tous ses inquiétudes, mais il n'avait pu les dissimuler à l'œil perspicace de Walther, que son remarquable instinct médical avait d'ailleurs mis à même de remarquer plusieurs symptômes alarmants.

Le jeune homme venait d'entrer dans la grande pièce meublée avec le luxe sévère de jadis

– une chambre majestueuse et froide où rien ne retenait ni n'égayait l'œil. La chanoinesse, assise en face de sa belle-sœur, lui faisait la lecture d'un journal. Elle s'interrompit en voyant son neveu et lui tendit la main qu'il porta à ses lèvres.

– Je ne t'ai pas encore vu aujourd'hui, Walther. Te voilà donc bien intime avec les Düntz qu'ils t'invitent ainsi à déjeuner ? dit-elle d'un ton où l'ironie se mêlait à une sorte d'irritation.

– Nous sommes en effet assez intimes, ma tante. J'avais divers renseignements à demander au garde général, et celui-ci, voyant l'heure avancée, m'a si aimablement invité partager son repas que je n'aurais pu refuser sans l'offenser. J'ai d'ailleurs grand plaisir à me trouver en sa compagnie ; on ne peut nier qu'il soit un homme véritablement supérieur...

La comtesse jeta un coup d'œil anxieux vers sa belle-sœur. Celle-ci, les sourcils froncés, venait de saisir les pincettes et redressait quelque peu brusquement une bûche incandescente. Des étincelles jaillirent, tombèrent jusque sur sa jupe.

– Prenez garde, ma tante, s'écria Walther.

– Ne crains rien, dit-elle avec un sourire ironique, une Lëndau sait braver les incendies et les tempêtes... ceux et celles du cœur comme les autres.

Elle reprit le journal abandonné sur ses genoux et dit d'un ton vibrant d'indignation :

– Voici encore une défection de la vieille noblesse ! Je vois là-dedans que le comité Moldanberg-Holdau vient de recevoir son brevet d'ingénieur des aciéries de Dudfort, et qu'il va épouser la fille d'un magistrat, de famille très roturière. Voilà où nous allons. Tout croule, par la faute de la jeunesse aristocratique qui n'a plus le courage de résister, de sacrifier tout à la vieille gloire des ancêtres.

Walther pâlit un peu, mais il se tut. Il avait retardé sa révélation à cause de sa mère malade, il ne pouvait donc protester énergiquement, mais sa loyauté lui interdisait d'approuver la protestation véhémement de sa tante.

– Oui, c'est une chose lamentable de constater

les compromissions de toute cette noblesse ! s'écria à son tour la comtesse de Lëndau, avec une sorte d'exaltation. Bientôt, nous serons seuls à porter haut et ferme le drapeau des vieilles traditions. Mais nous, ne l'abaisserons pas, nous ! Walther, tu auras peut-être la gloire d'être le dernier représentant de la vraie, de la pure autocratie autrichienne !

Le jeune homme s'était assis et, accoudé, il appuyait sa tête sur sa main, dans son attitude favorite. Ses lèvres se serraient comme pour retenir des paroles prêtes à s'en échapper, ses paupières s'abaissaient un peu comme pour cacher la pensée obsédante qui s'y reflétait peut-être.

Et ce silence était à lui seul étrange. Du moins il parut tel à la chanoinesse, car une lueur inquiète traversa son regard. Elle se pencha vers son neveu et posa sa main sur son épaule.

– Cette gloire, tu l'apprécies à sa juste valeur, Walther ! Tu es disposé à sacrifier tout pour elle ?

Il ne détourna pas les yeux de ceux qui le scrutaient avec une sorte d'angoisse, mais il pâlit

plus encore.

– Je lui sacrifierais beaucoup, mais non pas ma dignité d’homme, mon honneur de gentilhomme ni mes devoirs de chef de famille, dit-il fermement.

– Qu’entends-tu par là ? Un Lëndau n’a jamais eu à sacrifier les uns ou les autres ! s’écria la chanoinesse.

Il regarda sa mère... Dans les yeux un peu voilés de la comtesse passait une expression anxieuse.

Mais il ne pouvait pas reculer. La chanoinesse l’avait engagé sur ce terrain brûlant, il la connaissait assez pour savoir qu’elle irait jusqu’au bout.

– Je regrette de vous contredire, ma tante, dit-il d’un ton doux, mais résolu. Croyez-vous qu’ils aient conservé leur dignité, ceux de mes ancêtres qui ont passé leur vie dans l’oisiveté, (...) à une riche union de venir relever leur fortune chancelante sous le coup de leurs prodigalités insensées ?... Croyez-vous qu’ils aient été

chrétiens autrement que de nom, ceux-là qui ont soigneusement entretenu dans leur cœur le plus intraitable orgueil, les prétentions les plus injustes vis-à-vis de leurs inférieurs ?... Avait-il de la délicatesse et de l'honneur, se souciait-il de ses véritables devoirs de père, ce Carl de Lëndau qui prétendait obliger sa fille Walburge à une union odieuse ?... Étaient-ils conduits par des sentiments élevés, tous ces grands seigneurs dont les aspirations se réduisaient à ceci : épouser une héritière, munie des quartiers de noblesse suffisants pour figurer sur l'arbre généalogique de la maison des Lëndau, cette héritière fût-elle la créature la plus épouvantable, au moral comme au physique ? L'illustration du nom, de la race, voilà le but poursuivi par les Lëndau à travers les siècles au prix de leur conscience même... Et vous voudriez que ce but soit le mien ? Que je m'enlise dans ces vanités comme un être sans raison, sans foi, sans idéal ? Ma tante, je vous l'avoue, je ne me suis pas reconnu capable de l'étrange héroïsme qui consisterait à m'enterrer moi-même dans une orgueilleuse et épouvantable inertie.

Elles l'écoulaient, immobiles, évidemment frappés de stupeur... Aux derniers mots de son fils, la comtesse redressa sa taille penchée et étendit la main vers lui.

– Walther, tu es fou ! s'écria-t-elle avec angoisse. Que veux-tu dire ?... Que prétends-tu faire ?

Il se leva, s'approcha d'elle et, courbant sa haute taille, lui prit la main, en le regardant avec une émotion émue.

– Ma mère, je prétends relever notre maison tombée, aider mes sœurs et mon frère à devenir des êtres utiles, vous donner le repos et le bien-être qui vous font défaut, et, moi-même, prendre place dans la phalange des laborieux, de ceux qui travaillent pour le soulagement de l'humanité... Je veux remplir ma tâche en ce monde. Pour cela, je n'aurai qu'à suivre ma vocation... Ma mère, j'irai étudier la médecine, j'exercerai un jour, et j'espère vous donner le droit d'être fière de votre fils...

Elle retira brusquement sa main. Son visage flétri s'empourprait sous l'empire de la colère qui

montait enfin en comprenant que Walther parlait sérieusement.

– Ainsi, c’est un projet arrêté que tu viens me soumettre ? dit-elle d’une voix basse, presque étranglée. Le comte de Lëndau, médecin !... Et d’après ce que j’ai compris, tu t’engagerais dans cette voie pour gagner de l’argent comme un manant ?

– Ceci est une de mes raisons, en effet, répondit-il avec un calme forcé. Puisque nous sommes complètement ruinés, ce souci doit vous sembler assez naturel. Aimez-vous mieux que dans un jour peu éloigné Runsdorf soit vendu, vos enfants sans asile et sans pain, notre nom livré en pâture à la curiosité plus ou moins malveillante du public ?

La comtesse crispa ses mains aux bras de son fauteuil.

– Je trouverai un moyen pour éviter ce désastre... Je puis m’adresser à la princesse Olgoff...

– Eh quoi ! ma mère, pensez-vous que votre

fils jeune et vigoureux, acceptera ainsi l'aumône, ira mendier la fortune du prince Olgoff... Car, en admettant que ma tante nous institue ses héritiers, nous ne pouvons accepter ces biens qui doivent légitimement revenir aux neveux du prince.

– Eh bien ! tu peux te marier... épouser une héritière... noble, naturellement !

Walther rougit, sa main s'étendit en un geste de protestation...

– Cela, jamais ! Tant que je n'aurai pas à offrir à ma femme une position assurée, je ne me marierai pas, car je me mépriserais moi-même de lui devoir tout ! D'ailleurs, l'une des raisons qui m'ont encouragé dans la résolution que je vous dévoile aujourd'hui est celle-ci : je veux avoir le moyen d'épouser une jeune fille pauvre, si elle me plaît et de lui offrir, non la richesse, mais une aisance suffisante.

La chanoinesse était demeurée silencieuse. Les mains croisées sur sa jupe noire, la tête légèrement penchée, elle écoutait Walther sans qu'un geste décelât les sentiments qui devaient l'animer. Elle se redressa tout à coup et se leva.

Le comte vit devant lui son visage blanc comme un marbre, où les yeux étincelaient de colère railleuse.

– Une jeune fille pauvre ?... De cela, je ne te blâmerais pas, Walther. Ce serait une imprudence, voilà tout... Mais ce mot m'a ouvert un nouvel horizon. Je crois bien qu'en effet la raison principale – peut-être la seule – de ton inconcevable conduite se trouve dans ce désir que tu viens de nous énoncer, désir qui est une innommable folie si, comme me l'a fait pressentir M. de Holberg, celle que le comte de Lëndau a choisie s'appelle mademoiselle Lienkwicz.

Il tressaillit, contrarié de voir pénétrer le cher secret qui le soutenait dans cette lutte pénible, comme un phare lointain fortifie le courage du marin au milieu de la tempête.

– Mademoiselle Lienkwicz ! balbutia la comtesse. Que dites-vous, Franziska ?... C'est impossible !

– Je l'ai cru comme vous. Mais vous pouvez constater que votre fils ne proteste pas.

– Non, je l'avoue, dit-il fermement. Mademoiselle Lienkwicz, dès que je l'ai un peu connue, m'est apparue comme l'idéal de la femme chrétienne, de l'épouse dévouée, courageuse, aimante, capable des plus hauts sentiments, digne, en un mot, de prendre rang parmi les plus vertueuses, les meilleures comtesses de Lëndau. Bien loin de croire l'honorer en lui offrant mon nom, c'est moi qui serais fier des qualités remarquables dont elle est pourvue. Mais jamais elle n'accepterait pour époux un inutile, un oisif, lui apportât-il une couronne de comtesse...

– Tandis qu'elle accueillera fort bien cette même couronne lorsqu'elle sera un peu embourgeoisée... et surtout bien dorée par les grosses sommes que gagnera le célèbre praticien comte Walther de Lëndau ! dit la chanoinesse avec une mordante ironie.

– Ma tante, je ne supporterai pas de l'entendre insulter ! s'écria-t-il avec indignation. Vous avez été à même de constater que je n'exagère rien en parlant de ses qualités...

Elle haussa les épaules.

– Qu'elle soit un ange, elle ne sera toujours à mes yeux qu'une bourgeoise. Tu entends, Walther ! Si un jour tu laisses introduire ce nom plébéen dans ton arbre généalogique, pur de mésalliance, tu ne seras pour nous qu'un transfuge dont le nom ne se prononcera plus... N'est-il pas vrai, Iolanthe ?

– Oui, oui ! s'écria la comtesse, dont les yeux brillaient de colère et de fièvre. Ah ! maudit l'instant où j'ai eu la pensée de faire venir ces étrangers !... Mais aurais-je pu me douter que lui, si sérieux et si fier, regarderait plus bas que lui, se laisserait prendre au charme de cette plébéienne !... lui, un Lëndau, l'aîné, l'exemple de tous ! Et tu cèdes lâchement Walther, tu n'essayes pas même de lutter contre cette folle !

– Si je l'ai tenté ! dit-il d'une voix sourde. Au début, j'ai réagi, j'ai appelé à mon aide toutes nos vieilles traditions d'orgueil. Et peu à peu je me suis demandé pourquoi j'agissais ainsi, pourquoi je repoussais le bonheur que Dieu semblait mettre à ma portée. Intelligence, bonté, distinction.

Wilma Lienkwicz avait tout cela. Un seul obstacle me séparait d'elle : ma noblesse. Mais aujourd'hui il ne compte plus guère dans la société, et, en tout cas, je ne crois pas qu'il soit sage de lui sacrifier les plus légitimes désirs de notre cœur.

La main de la chanoinesse tomba lourdement sur l'épaule de son neveu.

– Sage ou non, ce sacrifice doit-être fait ! dit-elle, d'un ton dur. Seras-tu plus lâche, Walther de Lëndau, que ceux qui t'ont précédé ? N'aurais-tu pas l'énergie de ces faibles femmes qui ont d'elles-mêmes brisé leur cœur et renoncé à tout bonheur sur la terre pour garder leur maison pur d'alliage roturier ? On souffre... oh ! oui ! Mais quelle satisfaction de se dire qu'on est demeuré digne de ses ancêtres, quelle récompense de garder intact ce nom si cher auquel on a tout immolé !

– Eh quoi ! est-ce une chrétienne qui parle ainsi !... Qui renonce à tout pour Dieu, pour la patrie, pour le devoir... mais pour un nom ! Ceci me semble une sorte d'idolâtrie, ma tante, et je

crois que Dieu la punit sévèrement peut-être dès cette vie. Il y a eu beaucoup de souffrances, beaucoup de malheurs chez les Lëndau ; peut-être n'en faut-il pas chercher la cause autre part. Aujourd'hui, nous voici ruinés, notre prestige diminue, nos derniers privilèges s'évanouissent, il est temps de réparer les erreurs du passé, de se dresser devant la vie moderne qui menace de nous engloutir, et d'entrer courageusement dans une phase nouvelle.

– Démence ! murmura la comtesse, dont le visage s'empourprait sous l'empire de la fièvre qui la brûlait maintenant. Tu n'auras jamais mon consentement à ce mariage, et quant à ton étrange idée de médecine... D'ailleurs, je serais curieuse avec quoi tu payeras tes frais d'études !... Nous n'avons ici que le strict nécessaire... et encore !... À moins que tu ne prétendes dépouiller tes sœurs et ton frère en vendant les meubles et les objets d'art qui demeurent encore ? dit-elle en essayant de dominer son anxiété pour garder un ton de colère ironique.

Walther eut une sorte de mélancolique sourire.

– Rassurez-vous, ma mère, je ne toucherai à rien de ce qui peut vous causer quelques privations, quelque regret. J'ai trouvé dans la bibliothèque de vieux manuscrits et quelques curieux volumes dont le professeur Lienkwicz assure que je pourrai trouver un bon prix près des érudits. Cela suffira probablement pour couvrir les frais de mes années d'études.

– Ah ! tu as déjà tout combiné ! dit-elle avec irritation. Probablement aussi que mademoiselle Lienkwicz porte la bague de fiançailles !

– Vraiment, ma mère, connaissez-vous si peu votre fils pour penser qu'il ait agi ainsi vis-à-vis de vous ? dit-il avec une sévérité triste. Je n'ai jamais dit un mot à ce sujet à mademoiselle Lienkwicz, mon intention ayant toujours été de ne lui faire connaître mon dessein que le jour où je serais à même de lui offrir une position indépendante et assurée. D'ailleurs, vous pouvez être certaine, qu'elle n'aurait jamais accepté ce titre de fiancée sans votre consentement.

– Oh ! de cela je ne suis pas sûre ! s'écria la comtesse avec un sourire moqueur. Cette jeune

fille me paraît bien habile pour avoir réussi si vite, et si bien, à te tourner la cervelle, malgré ta fierté et ta conscience des obligations de ton rang. En tout cas, je vais la prier d'aller attendre ailleurs que le comte de Lëndau vienne lui offrir sa couronne et son doctorat.

– Ma mère, vous ne ferez pas cela ! dit-il, en étendant la main vers elle. N'oubliez pas qu'elle a sauvé la vie de votre fils !

Le visage de la comtesse eut une crispation.

– C'est vrai ! dit-elle sourdement. Ainsi, je dois conserver sous mon toit cette intrigante, cette coquette...

– Ne parlez pas ainsi ! Elle ne sait rien, je vous l'assure, elle est la plus loyale, la plus noble des créatures. Ma tante, qui l'appelait assez souvent près d'elle, peut vous dire s'il y a en elle l'ombre de coquetterie.

– Non, on ne peut lui adresser ce reproche, déclara sincèrement la chanoinesse. Je l'ai trouvée à la fois extrêmement simple et réservée sans affectation, je la crois une nature droite,

incapable d'intrigue. Il n'y a probablement pas de sa faute dans ce qui arrive. Walther seul est coupable de céder lâchement, de sacrifier son véritable, son seul devoir...

– Nous n'avons pas la même notion du courage et du devoir, ma tante, répliqua-t-il avec un calme forcé.

– Il n'y en a pas deux pour ceux de notre race ! dit-elle orgueilleusement en redressant sa haute taille. En tout cas, l'influence de cette famille ne doit pas être étrangère à ta décision de travail. Tu t'es laissé embourgeoiser, Walther.

Il retint avec peine un mouvement d'impatience.

– Je puis vous assurer que cette décision est bien mienne, car voici longtemps que ma vocation me tourmente en me montrant comme un but infiniment désirable, l'indépendance morale et matérielle qui me manque dans mon rôle de grand seigneur ruiné. Ma mère, vous réfléchirez, votre conscience reconnaîtra le bien fondé de ma résolution et ne gardera pas rancune à mademoiselle Lienkwicz...

Elle ne répondit pas. La fièvre empourprait ses joues et faisait trembler ses membres. Son fils se pencha, lui prit la main...

– Ma mère, j’aurai voulu vous parler de tout ceci à un moment plus favorable. Il vous faut prendre un calmant.

Elle retira sa main avec colère.

– Laisse-moi, je n’ai pas besoin de tes conseils... filiaux ou médicaux ? fit-elle d’un ton de sarcasme. De la tranquillité, voilà ce qu’il me faudrait... et en ai-je jamais eu dans ma vie ? murmura-t-elle en froissant l’une contre l’autre ses mains maigres.

D’un geste discret, Walther indiqua à sa tante le flacon de potion posé sur la table. La chanoinesse fit signe qu’elle avait compris, et le jeune homme sortit, sachant que sa mère ne reprendrait un peu de calme que hors de sa présence...

Il prit le long couloir qui menait à la chapelle. Son cœur était douloureusement serré au sortir de ce combat où il avait fallu contredire les opinions

les plus chères de sa mère et de sa tante, où il avait pu prévoir combien difficilement il aurait raison des préjugés maternels le jour où il voudrait faire de Wilma Lienkwicz une comtesse de Lëndau.

À la porte de la chapelle, le jeune homme se heurta presque à sa sœur qui arrivait par un couloir latéral. Elle dit de la voix un peu lasse qu'elle avait depuis quelques jours :

– Ah ! c'est toi, Walther ! Tu m'as fait presque peur.

– Cet endroit est très sombre... mais aujourd'hui les seigneurs de Runsdorf n'ont plus les moyens d'éclairer suffisamment leur logis... Comment vas-tu, Bianca ?

– Mais pas mal... un peu de fatigue seulement, voilà tout.

– Oui, voilà tout... Mais cette fatigue-là à une cause morale... et si je te le disais, Bianca ?

Il lui tenait la main, et il sentit qu'elle tressaillait un peu.

– Tu es bien capable de l'avoir deviné... Tu es

un observateur terrible, Walther.

– Oui, et cette qualité me sera précieuse dans la carrière que je vais embrasser... je vais étudier la médecine, Bianca.

Elle eut un cri de stupeur.

– Toi !... toi !... Walther, est-ce possible !

– Tout à fait certain, ma petite sœur.

– Mais c'est inconcevable !... Et maman, ma tante, que disent-elles ?

– Je viens de leur en parler... Tu conçois qu'elles se révoltent, et je ne sais si elles accepteront jamais cette pensée.

– Alors, Walther ?...

– Je crois que mon devoir est de poursuivre, malgré tout, dit-il sourdement. Il s'agit d'obligations sacrées que mon travail seul me permettra d'accomplir.

– Mais, Walther, y songes-tu ?... On n'aura jamais vu un comte de Lëndau gagnant sa vie ! balbutia Bianca d'un ton d'angoisse.

– Eh bien ! On pourra contempler ce rare

spectacle. D'ailleurs, mon grand-oncle Eberhard m'a donné l'exemple. Serais-tu donc imbue de nos préjugés nobiliaires au point de me désapprouver ? demanda-t-il avec une sorte d'inquiétude.

Elle leva légèrement les épaules.

– Je ne sais pas... J'ai cru jusqu'ici qu'il fallait leur immoler tout, et voici que toi, le chef de famille, tu viens les battre en brèche ! Que dois-je penser maintenant ?

– Que nous ne sommes pas une race différente des autres humains, que nous avons, dans la vie, à remplir une tâche plus utile que celle de contempler orgueilleusement notre passé ; que peut-être, Bianca, lorsque nous serons transformés par une meilleure et plus juste conception de l'existence, il nous sera donné un jour de réaliser le rêve de nos cœurs...

Elle pressa fortement la main de son frère.

– Oh ! Walther, que dis-tu ? murmura-t-elle. Tu sais bien que c'est impossible !

– Impossible ? Il y a quelques mois, je l’aurais dit aussi ; maintenant, mon avis a bien changé sur ce sujet... Viens avec moi, ma chère Bianca, allons prier pour que notre mère pardonne à son fils de la faire souffrir, allons demander le courage de lutter et d’attendre pour acquérir le bonheur que nous entrevoyons... si loin encore !

XIV

À cette même heure, Conrad Düntz arrivait chez le professeur. Dans la salle, Wilma était seule, occupée à de laborieux raccommodages. Son père et Ladislas, profitant du temps superbe et presque doux aujourd'hui, faisaient une promenade dans le parc.

– Je pense qu'ils ne vont pas tarder, ajouta-t-elle après avoir donné cette explication au garde général. La fraîcheur tombe vite, à cette heure... Asseyez-vous donc, Monsieur Düntz... Pourquoi Anna et Lucie ne vous ont-elles pas accompagné ?

– Elles doivent venir tout à l'heure... mais j'avais à parler à Adrian... et à vous, mademoiselle.

– À moi ? dit-elle surprise.

– Oui, à vous surtout... Et, après tout, je peux

vous faire cette communication, car je ne doute pas du consentement de votre père... Voulez-vous devenir ma fille, la femme de mon cher Heinrich ?

Elle eut une sourde exclamation, ses lèvres tremblèrent.

– Comment avez-vous songé à cela, monsieur Düntz ! balbutia-t-elle en essayant de sourire. M. Heinrich peut prétendre à une union bien autre que celle-là...

– Plus riche, voulez-vous dire ? Voilà une question dont les Düntz, en général, ne se sont guère souciés. Heinrich n'a jamais eu la pensée de faire entrer cette considération en ligne de compte lorsqu'il s'agirait de son mariage.

Wilma revit instantanément le jeune Düntz dans le salon de la chanoinesse, debout, près de Bianca. Celle-là était pauvre... plus pauvre peut-être que Wilma Lienkwicz. Mais un bien autre obstacle la séparait d'Heinrich Düntz.

– Eh bien ! ma chère enfant ? demanda Conrad Düntz avec une sorte d'anxiété, en voyant qu'elle

demeurait silencieuse, un peu opprimée par l'émotion.

– Je vous suis infiniment reconnaissante d'avoir songé ainsi à moi, dit-elle doucement. Mais je ne pense pas encore à me marier...

Le visage du garde général se contracta.

– Craignez-vous de n'être pas heureuse près de mon fils ! Dois-je vous dire qu'il vous estime au-dessus de toutes ?... qu'il vous entoure d'affection et de dévouement ?

– Oh ! je ne doute pas des qualités de cœur de M. Heinrich, croyez-le ! Certes, nulle plus que moi n'a été à même de les apprécier. Mais, je le répète. Je ne songe pas encore au mariage.

Un éclair d'irritation traversa le regard de Conrad Düntz.

– Je ne conteste pas la sincérité de cette affirmation, dit-il froidement, mais permettez à un père de famille, instruit par une expérience personnelle, de vous donner un petit conseil : il faut couper court aux rêves irréalisables avant qu'ils nous aient causé trop de souffrance.

Une rougeur brûlante envahit le teint de Wilma, mais ses yeux ne se détournèrent pas de ceux qui le scrutaient, et Conrad Düntz put y lire que sa perspicacité avait deviné déjà.

Il lui prit les mains et dit doucement, du même ton d'affectueuse et paternelle compassion qu'il avait employée l'autre jour envers son fils :

– Mon enfant, pardonnez-moi de réveiller une souffrance que vous avez peut-être courageusement refoulée au fond de votre cœur. Mais, en certains cas, il faut regarder la situation bien en face, et même... faire une prompte diversion : c'est le moyen le plus efficace, croyez-le.

– C'est ce même moyen que vous avez conseillé à votre fils... pour oublier celle que sa haute origine sépare de lui ? fit observer tranquillement Wilma.

– Ah ! vous avez deviné aussi ?... dit-il sans surprise. Cela est préférable, nous pourrions agir en toute loyauté. Oui, Heinrich a eu cette folie de regarder trop haut, et je l'ai fortement engagé à rentrer dans la saine raison par un mariage...

– De raison, acheva Wilma avec un mélancolique sourire. Je ne nie pas la sagesse du moyen que vous nous proposez, monsieur Düntz, mais songez que je suis encore bien jeune pour une union de ce genre

– Seriez-vous romanesque, mademoiselle ?

– Je ne crois pas, dit-elle en secouant la tête. Mais à dix-huit ans, on hésite beaucoup avant de s’engager dans cette voie de la simple raison. Plus tard, je ne dis pas... quand nous pourrons considérer avec une tristesse paisible, sans amertume, nos rêves, nos erreurs du passé...

– Et jusque-là, vous vous nourrirez de regrets, vous souffrirez tous deux ! s’écria le garde général avec une sorte de colère. Je vous croyais plus raisonnable, mademoiselle. Espérez-vous donc qu’un jour la morgue des Lëndau fléchisse et que le comte Walther abaisse son orgueil...

Elle l’interrompt d’un geste :

– Je n’espère rien, dit-elle fermement. Ne cherchez pas d’autre motif à mon refus que celui qui vient de vous être donné. Ce refus je le

répète, ne sera peut-être pas définitif, mais il faut laisser passer quelques années... Monsieur Düntz, vous ne m'en voulez pas ?

Il passa la main sur son front, et ce geste découvrit la cicatrice bleuâtre, souvenir du jour où il avait sauvé Franziska de Lëndau.

– Non, certes, mon enfant ! Je sais par moi-même ce qu'il en coûte de se résoudre à un mariage de raison lorsqu'on avait rêvé... une chose absurde. Mais on peut néanmoins être heureux si on a le courage d'accomplir son devoir et de ne jamais regarder en arrière... Enfin, vous réfléchirez.

Il se leva et s'approcha de la fenêtre.

– J'aperçois Adrian et Ladislas... Votre frère va vraiment mieux, mademoiselle Wilma.

– Oui, il y a une amélioration sensible. Le comte de Lëndau prétend qu'il marchera un jour. Le professeur Berdeck paraît plus pessimiste, tout en n'osant pas trop contredire son noble élève.

– Ce brave homme est perpétuellement en admiration devant son comte Walther. Pour ce

que son intelligence et ses dons remarquables serviront à celui-ci !... murmura Conrad Düntz en haussant les épaules.

Wilma se leva et s'approcha de lui.

– Oui, tout cela lui servira ! dit-elle d'un ton joyeux. Il a reconnu enfin son erreur, il se décide à sortir de l'ornière creusée par ses ancêtres... Il sera médecin, monsieur Düntz.

Une vive satisfaction se répandit sur la physionomie du garde général.

– À la bonne heure ! J'éprouvais une tristesse mêlée d'irritation à voir cette nature d'élite s'apprêter à gâcher son existence. Il imitera la courageuse initiative de son grand-oncle Eberhard ; espérons qu'il n'aura pas le même sort... Mais que disent sa mère et... sa tante ?

– Elles ignorent encore son projet. Il aura là une opposition terrible.

– Oui, elles ne lui pardonneront jamais. Chez les Lëndau, les femmes ont poussé l'orgueil plus loin encore que leurs époux, leurs fils et leurs frères. Sur ce point, elles sont des démons... oui,

positivement ! dit-il d'une voix dure. Je ne sais ce qu'il faudrait pour abattre leur fierté... Et pourtant !...

Son regard étincela tout à coup, sa main s'étendit dans la direction du principal corps de logis du château.

– Pourtant, comtesse de Lëndau, ces roturiers que vous considérez comme si forts au-dessous de vous, pourraient vous révéler des faits certainement ignorés de vous, et vous dire en toute vérité : « Votre famille est indigne de s'allier à la nôtre... »

– Vous savez donc ? s'écria Wilma d'une voix tremblante.

– Oui... Et vous aussi !

– Hans Muller m'a dit... Sa mère a parlé avant de mourir.

– C'est aussi par Louisa que j'ai su, ou plutôt deviné quelque chose. Un jour, elle avait prononcé une phrase un peu plus complète. Peu à peu, de déduction en déduction, la clarté s'est faite en moi...

– Il y a longtemps ? demanda Wilma.

– Dix à quinze ans, je crois.

Ainsi il avait tenu le moyen d'humilier à un point qui ne se peut dire l'orgueilleuse dont le dédain l'avait flagellé naguère, et jamais la plus légère allusion n'était sortie de ses lèvres. Il avait gardé intact au fond de lui-même le secret dont la révélation aurait torturé Franziska de Lëndau.

– Voyez-vous donc qu'en fait, nous ferions un immense honneur aux Lëndau en consentant à nous unir à eux, poursuivit-il d'un ton sarcastique. Mais comme nous ne pouvons, en toute délicatesse et charité, leur rien révéler, il faut les laisser dans cette illusion d'une supériorité sur nous, bourgeois...

Il s'interrompt. Le professeur et Ladislas arrivaient devant la porte du logis.

Tandis que Conrad Düntz enlevait dans ces bras vigoureux le jeune homme pour le déposer sur sa chaise longue. Wilma sortit de l'appartement et se dirigea vers la chapelle, car elle avait soif de réflexion, de silence et de prière.

Au détour d'un couloir, elle se trouva en face de Heintz. Elle eut un violent mouvement de recul et retint avec peine une exclamation d'effroi.

– Vous ai-je fait peur, mademoiselle ? demanda le vieillard de sa voix maussade, où passaient en ce moment des vibrations ironiques.

– Un peu... il ne fait pas très clair, ici.

Elle continua sa route avec un hâte secrète de s'éloigner du vieil homme qui lui avait inspiré dès le premier jour une vive répulsion, trop justifiée maintenant.

– Pourvu que Hans tienne sa promesse ! songea-t-elle avec angoisse. S'ils savaient !... s'ils savaient !... D'autres que M. Düntz ont peut-être deviné. Lui ne dira rien, car je suis bien certaine que rien au monde ne le déciderait à causer cette souffrance à celle qui l'a cependant si douloureusement blessé dans sa fierté et dans son cœur.

Un mois plus tard, les restes mortels de la comtesse Iolanthe de Lëndau étaient portés au caveau familial des seigneurs de Runsdorf. Elle s'était éteinte lentement, résignée à la mort comme elle l'avait été toute sa vie dans la lutte contre la pauvreté envahissante.

Au dernier moment, éclairée sans doute d'une soudaine lumière sur les vanités terrestres, elle avait murmuré à son fils penché vers elle :

– Walther, tu as peut-être raison... Agis selon ta conscience.

Et cette parole, ce consentement suprême avait été un réconfort pour le jeune homme profondément frappé par la perte de cette mère tendrement aimée.

Il n'avait pu d'ailleurs, s'enfoncer longtemps dans la douleur. La comtesse Iolanthe avait mené jusqu'ici les affaires d'intérêt, et Walther, par respect filial, s'était abstenu de s'y ingérer. Il lui fallut se mettre au courant de tout... Dans cette circonstance, le garde général lui fut d'un secours

inappréciable, de même que Heintz, qui avait toujours eu la confiance de la défunte... Et, sans trop de peine, le jeune comte put établir le bilan de la situation : Runsdorf couvert d'hypothèques, la fortune des comtes de Lëndau réduite à quelques centaines de couronnes, mais pas de dettes, sauf les intérêts arriérés des hypothèques... la comtesse Iolanthe avait opéré ce prodige d'élever ses enfants et de soutenir les apparences d'une maison luxueuse sans rien devoir à personne.

Walther éprouva une sorte de soulagement. Il avait craint pire que cela, en constatant prodiges d'industrie auxquels se livraient sa mère et Octavia dans l'intérieur du logis, en sentant la gêne rôder sans cesse autour du foyer. Mais non, la comtesse s'était montrée prudente, elle avait été à la limite extrême et ne l'avait jamais dépassée.

– Maintenant il va falloir faire patienter ceux qui possèdent les hypothèques, dit-il à Conrad Düntz, le jour où cette constatation se trouva établie. Je ne pourrai les rembourser que peu à

peu, lorsque j'aurai une position... D'ici là, qui sait s'ils ne feront pas vendre notre cher Runsdorf !

Le garde général, assis en face du jeune comte, examinait pensivement la physionomie soucieuse de celui-ci. Soudain, il dit tranquillement :

– Je puis vous offrir une combinaison, monsieur de Lëndau. Je rachèterai toutes les hypothèques...

– Vous, monsieur Düntz !... Mais je dois à ces gens-là des intérêts...

– Vous voudrez bien me permettre d'être votre prêteur... Quant à moi, je ne vous en réclamerai pas ensuite...

Walther eut un brusque mouvement, et ses joues pâles s'empourprèrent.

– Voilà une chose qu'un Lëndau ne peut accepter ! dit-il brusquement.

Le garde général sourit et prit entre ses mains celles du jeune homme.

– Si, vous pouvez l'accepter, mon cher comte,

et voici pourquoi... En retour de cet abandon d'intérêts, je vous demanderai l'autorisation de faire exploiter moi-même, à mon idée, la petite partie du domaine qui se trouve en culture, et, de plus, ce vaste terrain en jachères situé à l'extrémité du parc. Figurez-vous que l'automne dernier, passant par là avec un ami, agriculteur de mérite, celui-ci s'est écrié : « Mais c'est un crime de laisser improductif un terrain si merveilleusement exposé. Tout ici est favorable à la culture de la vigne, et je parie que vous récolteriez un vin qui disputerait la palme au Johannisberg le plus exquis. » Or, je voudrais essayer, monsieur de Lëndau. Heinrich, qui aime tout ce qui à trait à l'agriculture, s'occuperait de l'exploitation, Anna également... et je crois que mademoiselle Lienkwicz, elle-même serait charmée de trouver là un but pour son activité et sa vive intelligence. Pour ce travail de surveillance et de direction, elle aurait naturellement sa part dans les bénéfices, et si l'exploitation réussit, comme je l'espère, ce sera une petite dot pour elle et l'aisance pour tous.

Une ombre fugitive passa sur la physionomie

de Walther.

– L'idée est excellente, dit-il d'un ton un peu contraint. Faites ce qu'il vous plaira de ces terrains, mon cher monsieur Düntz... et merci. Je sens que vous êtes un véritable ami, fit-il avec une soudaine émotion en serrant fortement les mains de Conrad.

– Oui, un ami sincère, comte de Lëndau, dit gravement le garde général. Je vous prierai de toujours me considérer comme tel et de me tenir au courant de ce qui vous adviendra, bon ou mauvais.

– Je vous le promets... J'ai plus que jamais besoin de ces amitiés véritables, maintenant que ma mère n'est plus et que ma tante me montre tant de froideur.

La chanoinesse, en effet, avait de nouveau manifesté à son neveu son très vif mécontentement et sa menace de rupture en présence de la résolution bien arrêtée du jeune homme de partir pour Vienne aussitôt le règlement des affaires terminé. Mais Walther lui avait fermé la bouche avec cette parole

prononcée d'un ton de profonde tristesse :

– Voulez-vous donc, ma tante, que je laisse les créanciers vendre Runsdorf?... Et ensuite, comment vivrons-nous tous?... Je ne veux pas accuser mon père ni aucun de mes ascendants, mais, en réalisé, je subis cruellement une situation faite ou préparée par eux. Proposez-moi un moyen loyal de sortir d'affaire, nous pourrons discuter alors.

Elle s'était tue... Le seul moyen paraissait être un mariage riche, mais elle n'avait osé le proposer de nouveau à son neveu, se rappelant sa vibrante protestation du mois précédent... Et d'ailleurs, elle-même devait s'avouer qu'une telle combinaison ne lui paraissait pas le comble de la délicatesse.

Néanmoins, son orgueil était profondément blessé par cette pensée que Walther travaillerait pour gagner de l'argent. Elle se trouvait en outre excitée par la princesse Olgoff, exaspérée au dernier point par la décision de son petit-neveu. Celui-ci, appelé au chalet rose, avait dû subir une scène pénible, après laquelle, pâle d'irritation et

le regard étincelants de fierté, il était sorti en disant à sa sœur :

– Je ne remettrai plus les pieds ici ! Elle a cru qu'un comte de Lëndau accepterait l'aumône qu'elle prétendait lui faire, et, devant mon refus indigné, elle m'a accablé de reproche, en m'accusant de déshonorer toute ma race, passée, présente et future... Eh bien ! elle peut être tranquille, ce Walther de Lëndau dont elle rougit ne reparaitra plus devant elle.

La chanoinesse avait bientôt quitté Runsdorf pour retourner au lieu de résidence de son chapitre. Elle avait voulu entraîner avec elle Bianca... La jeune fille, laissée libre par son frère avait quelque temps hésité. D'un côté, c'était la vie paisible, aristocratique, mais sans but précis, sans avenir, dépourvue des joies familiales comme aussi du bonheur de la véritable vocation religieuse. De l'autre se présentait, à Runsdorf, une existence de travail en commun avec Wilma, pour l'exploitation viticole du garde général, avec la calme assurance du devoir accompli, l'espérance d'un avenir heureux...

Quelque temps, ses préjugés de race luttèrent contre la droiture de ce cœur, contre le besoin d'activité et de dévouement, l'amour du travail qui avaient toujours tourmenté Bianca au sein de la vie sans but imposée par l'erreur des siens... Ces derniers sentiments triomphèrent enfin. Lorsque le comte de Lëndau quitta Runsdorf, il y laissait Bianca avec Helena et Constance, dont Wilma avait offert de continuer l'instruction..

Le comte emmenait son jeune frère, qu'il devait conduire dans un collège de Vienne où le petit garçon pourrait satisfaire son goût très prononcé pour les études scientifiques.

Un matin de septembre, ils montèrent tous deux dans la voiture de Runsdorf, conduite par Heintz, plus rigide encore qu'à l'ordinaire. Malgré son aveugle admiration pour tout ce qui portait le nom de Lëndau, le vieillard ne pouvait dissimuler sa désapprobation absolue de la décision de son jeune maître... Néanmoins, bien que la princesse Olgoff lui eût offert un asile au chalet, il demeurait à Runsdorf. On le sentait passionnément attaché à la vieille demeure, tout

autant que les lichens tenaces qui couvraient le bas des murailles seigneuriales.

Dans la cour ils étaient tous là : Bianca et les fillettes, les Lienkwicz, les Düntz, le professeur Berdeck, tous émus du départ de celui qui avait fait apprécier, ces derniers temps plus que jamais, ses hautes qualités intellectuelles et morales.

– Ainsi, la chose est décidée, vous vouliez devenir mon confrère, monsieur le comte ? dit le vieux médecin en tendant une dernière fois la main au jeune homme.

– Oui, j’en prends aujourd’hui le chemin, et quand même j’échouerais, j’aurais la conscience d’avoir accompli mon devoir.

– Échouer !...

Le vieillard bondit presque.

– C’est-à-dire que vous aurez vite fait de dépasser nos plus savants praticiens ! s’écria-t-il avec enthousiasme. Rappelez-vous ce que vous prédit votre vieux professeur, monsieur le comte !

– J’en accepte l’augure avec bonheur, mon bon Berdeck.

– Et vous me guérirez, n'est-ce pas ? s'écria Ladislas, dont la voiture avait été roulée dans la cour par Heinrich Düntz afin qu'il pût assister au départ de son ami.

– Je l'essaierai du moins de tout mon pouvoir, mon cher enfant.

Il souleva son chapeau pour les saluer tous une dernière fois... Tandis que la voiture s'éloignait, il se retourna et regarda Wilma. La jeune fille, un peu pâle et visiblement émue, se tenait adossée à la rampe de pierre du grand perron. Sa silhouette haute et svelte, vêtue de sombre, se détachait dans la lumière douce du soleil automnal qui irradiait le vieux Runsdorf.

Le visage de Walther eut une rapide contraction, et il se détourna en songeant :

– Quand je pourrai lui demander d'être ma femme, sera-t-elle là encore ?

XV

Un souffle chaud faisait frémir le feuillage et soulevait doucement la chevelure de Wilma. La jeune fille avait posé son chapeau, inutile sous l'épais couvert des arbres, et l'avait attaché à l'anse du panier qu'elle portait au bras gauche. On apercevait là, couchées délicatement sur un lit de feuillage, de magnifiques grappes d'un raisin ambré.

L'exploitation viticole de Runsdorf avait, en ces quelques années, produit ce qu'en attendait le garde général. Son vin prenait rang parmi les grands crûs, et déjà, dans la vallée, les vignes occupaient la place des autres cultures. Mais, si favorable que fût là aussi le terrain, il n'égalait pas cette partie de Runsdorf, jadis inculte, d'où sortait aujourd'hui un vin doré, légèrement pétillant, exquis, au dire des gourmets, qui rapportait déjà chaque année une fort jolie

somme à Conrad Düntz et à ses associées, comme il appelait Bianca et Wilma, auxquelles il convenait maintenant d'ajouter Ladislas.

Le jeune homme marchait, il se fortifiait de plus en plus, et cette cure était l'œuvre de Walther. N'étant encore qu'étudiant, il avait parlé, dans un de ses séjours de vacances à Runsdorf, d'une méthode à laquelle il songeait depuis longtemps et qu'il méditait sans relâche, sur toutes les faces, dans ses moments de liberté.

– J'ai grand espoir d'arriver par là à quelque chose pour vous, mon cher Ladislas, avait-il ajouté.

– Essayez-la maintenant ! J'ai toute confiance en vous ! s'était écrié Ladislas.

– Attendez encore quelques mois, mon cher ami. Je veux creuser plus profondément cette idée... Ensuite, je vous l'appliquerai, si votre père et votre sœur sont de cet avis.

Le professeur et Wilma avaient répondu simplement :

– Nous vous le confions, nous savons que

vous ne tenterez sur lui qu'une expérience pour laquelle vous serez presque sûr du résultat.

Et la guérison de Ladislas avait été le premier succès médical du comte de Lëndau.

À l'Université, ses extraordinaires aptitudes avaient attiré l'attention sur lui. À l'hôpital, où il fit son stage, il fut remarqué entre tous pour sa science et son dévouement. Ce fut pendant cette période que ce patient chercheur, ce travailleur infatigable fit une découverte dont l'application allait ouvrir à la médecine une voie nouvelle... Dès lors, Walther de Lëndau était célèbre.

Appelé pour appliquer sa méthode à un membre de la famille impériale, il obtint la guérison complète d'un cas désespéré. L'archiduc reconnaissant et en même temps charmé de la distinction physique et morale du jeune docteur, l'avait comblé d'honneurs. À la suite de cette cure, Walther s'était vu appelé près des souverains, sollicité par les plus grands personnages. Il était désormais de bon ton, dans la haute aristocratie européenne, d'avoir recours, pour les cas compliqués, à ce jeune praticien qui

portait un des plus grands noms de l'Autriche.

Mais le professeur de Lëndau ne se laissait pas griser par le succès et savait fort bien discerner le snobisme qui se trouvait souvent au fond de ces appels. En ce cas il ne manquait pas de faire payer princièrement ses soins. S'il reconnaissait au contraire un besoin réel réclamant son intervention, le mal fut-il physique ou dû à une cause morale bien souvent pénétrée par lui, il montrait des prétentions extrêmement modérées, ayant en horreur ces procédés d'oiseaux de proie qui spéculent sur la souffrance humaine pour en tirer la plus forte somme possible. Il arriva plus d'une fois que ces malades reconnaissants doublèrent et triplèrent les honoraires demandés.

Malgré ce désintéressement, malgré les soins donnés gratuitement aux pauvres attirés par sa bonté, Walther était sur le chemin de la fortune. La célébrité lui était acquise, l'Autriche se glorifiait de cet homme émanent, ce génie, comme l'appelaient déjà certains.

C'était un honneur, dans les cercles aristocratiques, de le posséder pendant quelques

instants. Ce matin, Wilma avait lu dans un journal cet entrefilet : « Avant-hier, le grand-duc de Hesse donnait une soirée musicale dans les salons nouvellement restaurés de son palais. Sur son instante invitation, le comte Walther de Lëndau, de passage dans la ville, y a fait une courte apparition. On ne sait qui admirer le plus de l'élégance aristocratique de l'illustre professeur ou de sa science merveilleuse servie par une intelligence hors pair. Sa présence a fait sensation... Parmi les invités citons... le baron de Holberg et sa fille, la baronne de Steffau, la plus charmante veuve d'Autriche. »

Wilma était demeurée longtemps pensive, les yeux sur ces lignes... Puis un sourire mélancolique avait entrouvert ses lèvres. Un jour ou l'autre, elle apprendrait nécessairement les fiançailles de Walther de Lëndau. Les plus nobles, les plus belles héritières d'Europe briguaient l'honneur de devenir sa compagne. La jolie Wilhelmine, veuve depuis deux ans, devait naturellement se mettre sur les rangs. Et, lui, riche maintenant, ne regarderait plus comme autrefois à épouser une héritière.

Jamais cependant il n'avait fait allusion à une idée de mariage lorsqu'il était venu à Runsdorf ou à Nunsthal. Il était demeuré le même pour ses amis, simple, dévoué, toujours respectueusement cordial à l'égard de Wilma. Le succès ne l'avait pas changé, et il était visiblement heureux quand il pouvait venir passer quelques jours à Runsdorf, près de ses sœurs, beaucoup plus heureux répétait-il, qu'il ne pouvait l'être au milieu des honneurs qu'on lui prodiguait ailleurs.

Cependant, si difficile qu'il fût, il trouverait bien un jour la femme de ses rêves, et il amènerait à Runsdorf une jeune et belle comtesse. Son beau regard sérieux, beaucoup moins mélancolique maintenant qu'autrefois, s'éclairerait tout à fait sous l'empire du bonheur. Walther de Lëndau, le courageux qui avait relevé sa maison chancelante, serait enfin heureux...

– C'est bien là tout ce que je puis demander, songeait Wilma en essayant de dominer un irritant petit serrement de cœur. Il me semble que volontairement, je n'ai jamais laissé mon esprit s'égarer sur des rêves impossibles... impossibles

autant et plus qu'autrefois.

Il n'avait plus été question du projet de mariage proposé jadis par le garde général. L'exploitation en commun de la vigne de Runsdorf déterminait des rapports fréquents entre le château et Nunsthal, et Conrad Düntz semblait maintenant voir sans appréhension la sympathie toujours grandissante entre Bianca et Heinrich. Il pensait probablement que le comte de Lëndau ayant lui-même dérogé aux traditions de sa famille, accepterait facilement la perspective de l'union de sa sœur avec ce rejeton d'une vieille race bourgeoise, greffée autrefois sur plusieurs branches aristocratiques.

La lecture de ce compte rendu de journal avait réveillé dans l'esprit de Wilma les souvenirs qu'elle réussissait généralement à réduire au silence. Elle se sentait les tempes un peu serrées, et s'arrêta près de la carrière aux alentours de laquelle, à l'automne, elle venait faire sa récolte de bruyères.

Non loin de là, jadis, avait failli se perpétrer un crime épouvantable. Le comte de Lëndau

n'avait jamais oublié à qui il devait d'avoir été préservé et à cette date un bouquet de bruyères de la forêt était chaque année offert à Wilma par Bianca, accompagné d'une carte où Walther ne manquait jamais de tracer, sous son nom, une phrase de remerciements délicatement exprimée.

Wilma, elle, ne pouvait se rappeler sans émotion combien il s'était montré soigneux et bon pour le pauvre Muller, si sordide et misérable alors... Et cette bonté, cette pitié envers les humbles, le professeur de Lëndau l'avait conservée au sein de sa célébrité. Une revue avait cité ce trait du jeune médecin s'excusant de ne pouvoir se rendre à l'appel immédiat d'une Altesse royale, parce qu'il était attendu chez un pauvre fermier dont il avait entrepris la guérison, cet homme refusant de se rendre à l'hôpital, pour lequel il avait une horreur profonde.

L'année précédente, Octavia, déchargée depuis la mort de la comtesse de son lourd fardeau de travail, était morte de vieillesse et d'épuisement. Walther était accouru de Paris où ses confrères du monde savant l'entouraient

d'honneurs, il avait soigné jusqu'au dernier moment cette fidèle servante usée au service des siens, et la vieille femme avait eu le bonheur de mourir entre les bras de son « cher petit seigneur », comme elle appelait toujours celui qu'elle avait vu naître.

– Il est bon... si bon et si délicat ! songeait Wilma, assise sur une roche tigrée de lichens que couvrait d'une ombre mouvante le feuillage frémissant d'un noisetier. Il fera du bien, comme il l'avait rêvé, il accomplira sa tâche en ce monde... Il doit être vraiment heureux maintenant...

– Vous faites un très joli sujet de tableau, sur cette roche, mademoiselle Wilma.

Elle sursauta au son de cette voix, la voix de Walther de Lëndau, dont les intonations un peu brèves s'adoucissaient si bien lorsqu'il ne s'adressait pas à des indifférents. Il était là en effet, au débouché d'un sentier dont la mousse avait étouffé ses pas. Sa haute taille, toujours mince, mais visiblement plus vigoureuse, se détachait sur le fond de feuillage, de même que

son visage à la fois fin et énergique, auquel la barbe brune qu'il laissait pousser maintenant donnait plus de fermeté virile... Ces quelques années, et un travail assidu, avaient un peu changé le jeune homme de vingt-six ans qui avait naguère quitté Rundsorf pour l'Université de Vienne : il était maintenant un homme fait, et en même temps une personnalité. Ceci se reconnaissait aussitôt. On n'oubliait pas, après l'avoir rencontré, cette physionomie où une âme élevée et une magnifique intelligence se reflétaient dans les grands yeux bruns, doux et profonds, doués d'une faculté d'observation qui rendait le professeur de Lëndau presque légendaire.

– Je parais vous avoir stupéfiée, mademoiselle ? dit-il en s'avançant et en se découvrant pour saluer Wilma.

Elle s'était déjà remise de son saisissement et lui tendait la main en souriant.

– Je m'attendais si peu à vous voir apparaître ! Vous avez donc voulu nous faire une surprise ?

– Précisément, dit-il d'un ton allègre. Il m'a

semblé bien long d'attendre deux mois encore pour venir à Runsdorf, et je me suis octroyé un congé, mes malades pouvant se passer de moi en ce moment.

Comme il semblait joyeux ! Son visage, un peu grave à l'ordinaire, s'éclairait d'un sourire de bonheur...

Et une pensée soudaine traversa l'esprit de Wilma : il venait annoncer à ses sœurs et à ses amis ses fiançailles.

Un nuage passa devant les yeux de la jeune fille, ses mains eurent un frémissement. Mais elle dit avec une apparente tranquillité :

– Vos sœurs vont être ravies. Bianca était inquiète ce matin de n'avoir pas de vos nouvelles depuis plus de huit jours.

– En effet, j'ai été invité à différentes réunions, les unes scientifiques, d'autres mondaines, corvées les unes et les autres, mais à peu près obligatoires, et qui m'ont pris mes moments de liberté. Hier, j'étais chez le grand-duc de Hesse...

– Oui, je l’ai vu dans le journal.

– J’ai rencontré là d’anciennes connaissances, les Holberg, qui m’ont fortement ennuyé, par parenthèse, car je n’ai jamais pu les souffrir. Et voilà que, pour comble, je tombe sur eux – ou plus exactement ils tombent sur moi dans le train qui m’amenait à Regensburg. Je les ai quittés à la gare, en me promettant de donner la consigne pour qu’on les éconduise poliment, s’ils viennent à Runsdorf. Au moins que je sois ici à l’abri des fâcheux ! Ils m’ont pourtant averti que je les trouverais aujourd’hui au pavillon de chasse, où l’archiduc Albert doit déjeuner, paraît-il.

– Oui, Son Altesse chasse aujourd’hui... Et même, en prévision d’un arrêt probable à Nunsthal, je porte là-bas quelques-unes de nos plus belles grappes. L’archiduc est très friand des raisins de Runsdorf.

Tout en parlant, elle soulevait les feuilles qui cachaient les merveilleuses grappes dorées.

– Je le comprends ; elles ont un aspect délicieux. Si elles n’avaient une si auguste destination, ce marcheur altéré, qui vous arrive à

piéd, en aurait sollicité quelques grains.

– Une grappe entière, si vous le voulez, dit-elle en lui tendant le panier. Il en restera assez pour Son Altesse.

Walther fit un geste de refus.

– Je vous remercie, mais je me reprocherais de déranger la belle ordonnance de ces fruits superbes. Me serais-je jamais douté que mon vieux Runsdorf serait capable de produire ainsi des merveilles !

– Il s'est transformé, comme son seigneur, et devient célèbre, tout comme lui, dit en riant Wilma. On ne parle que de vous, comte de Lëndau. Vous ne vous imaginez pas avec quel plaisir nous voyons votre nom cité dans les revues savantes, accompagné de tant d'éloges...

Il se mit à rire, d'un beau rire sonore et gai qu'il n'avait pas autrefois.

– Allez-vous devenir complimenteuse, mademoiselle ? Jusqu'ici vous m'aviez épargné les flatteries dont je suis accablé, en quelque endroit que je me présente. La petite baronne de

Steffau vient de m'en débiter, qui n'avaient d'ailleurs ni la sincérité ni l'enthousiasme spontané que je crois deviner dans vos paroles. Mais si Walther de Lëndau paraît aujourd'hui avoir quelque mérite aux yeux du monde, s'il a surtout l'intime, l'enivrante satisfaction de se sentir dans la voie où le voulait la Providence, c'est à vous qu'il le doit, mademoiselle.

Un peu de rose teinta les joues de Wilma. Elle dit, avec un sourire légèrement mélancolique :

– Comme vous exagérez ! C'est à mon tour de vous accuser de flatterie.

– Ce n'est pourtant pas un reproche que l'on m'ait jamais fait, dit-il, riant de nouveau. Réellement, vous êtes la première qui me l'adressiez. En la circonstance, vous vous trompez, car il ne s'agit pas d'une phrase banale. C'est bien sincèrement que je vous remercie aujourd'hui de m'avoir aidé à devenir ce que je suis, par votre exemple de courageuse activité et d'entier dévouement aux vôtres, par vos paroles si franches, si noblement chrétiennes, par... l'espérance d'avoir un jour pour compagne de

toute ma vie la sage et énergique Wilma.

Elle pâlit, tandis que son regard incrédule se posait sur lui. Une émotion grave, puissante, animait l'expressive physionomie de Walther...

– ... Le comte de Lëndau, inactif et imbu d'orgueil, était indigne de vous... mais c'est le professeur de Lëndau qui vous demande aujourd'hui si vous voulez devenir sa campagne, partager ses joies et ses souffrances, l'aider dans sa tâche, lui donner enfin ce bonheur qu'il désire depuis si longtemps... depuis qu'il vous a connue.

Il semblait à Wilma que la terre se dérobaît, sous elle. Une joie impétueuse l'envahissait, éclairant radieusement ses yeux bleu sombre. Avait-elle bien entendu ?... Il lui demandait de devenir sa femme, il l'avait choisie entre toutes... depuis longtemps !

– Moi !... moi !... Mais vous ne songez pas quelle distance nous sépare ! balbutia-t-elle, éperdue, hésitant encore devant la certitude... Vous êtes noble, illustre, riche, et moi...

Il redressa sa haute taille qu'il avait inclinée

devant elle.

– Vous, Wilma, vous apportez à votre époux des qualités bien autrement appréciables, et qui valent à ses yeux beaucoup plus que les armoiries et les millions. Je suis absolument certain que vous n’êtes pas de celles qui m’accepteraient uniquement pour mon titre et ma notoriété et si vous dites *oui*, je sais que vous serez disposée à suivre Walther de Lëndau pauvre, méconnu et délaissé, si ce fait se produisait un jour.

– Vous avez bien jugé, dit-elle en lui tendant la main et en levant vers lui son regard lumineux, irradié de bonheur, où il avait toujours su si bien lire. Je vous remercie de votre confiance en moi, et je dis *oui*... sous la réserve du consentement de mon père, naturellement.

Il prit cette main et la porta à ses lèvres.

– Alors, je puis d’ores et déjà vous considérer comme ma fiancée, car ce n’est pas mon cher et vieil ami qui s’élèvera contre la décision de sa sage Wilma, dit-il avec un sourire radieux. Enfin... Depuis tant d’années j’aspirais à ce moment : j’ai dû souvent lutter contre la tentation

de vous parler plus tôt, car je voulais voir auparavant ma position assurée et me savoir en mesure de fonder une famille sans nuire aux versements considérables que je dois faire chaque année à M. Düntz pour libérer Runsdorf. Voilà pourquoi j'ai tant tardé, alors que ma pensée était sans cesse au vieux logis où je vous voyais toujours en esprit, travaillant courageusement paisible et gaie... Mais, puisque nous voilà fiancés, je vais me permettre une question. Pourquoi aviez-vous une physionomie si mélancolique lorsque je vous ai aperçue, en arrivant là-bas ?

La teinte rose s'accrut sur les joues de Wilma.

– Je pensais que vous aviez atteint le but rêvé, et que bientôt, sans doute, nous verrions arriver une comtesse de Lëndau, murmura-telle d'une voix tremblante.

– Mais c'était fort bien pensé, comme vous pouvez bien le constater, dit-il en souriant. Seulement, vous craigniez que cette future comtesse vous soit antipathique... M^{me} de Steffau,

par exemple, car elle n'a pas renoncé à son dessein d'autrefois, bien au contraire.

– Mais que vont dire vos tantes ? demanda Wilma saisie de cette pensée soudaine.

– Pour la princesse Olgoff, je m'en soucie fort peu. Quant à ma tante Franziska. Elle ne sera pas très surprise de cette nouvelle, soyez-en sûre. Elle doit même s'y attendre d'un jour à l'autre. Mais elle paraît beaucoup moins intransigente qu'autrefois... Pauvre tante, je l'ai trouvée très fatiguée, lorsque je l'ai vue il y a trois mois. Sa vue, bien remise après l'opération subie sur mes instances, baissait de nouveau : j'ai fini par la décider à revoir un oculiste. Celui-ci a reconnu un cas très rare, dont il tente en ce moment la guérison. Mais elle paraît s'inquiéter fort peu du résultat.

– Vous a-t-elle entièrement pardonné ?

– Entièrement, je ne crois pas. Au début, nos relations se bornaient à une lettre par an, maintenant elle me reçoit, mais sans jamais me parler de mes études ni de mes succès.

– Voici longtemps que je ne l’ai vue ! Elle est venue l’année dernière au chalet, paraît-il ?

– Oui, elle me l’a dit. J’aimerais mieux qu’il n’y eût aucun rapport entre elle et la princesse. Celle-ci ne peut qu’attiser l’orgueil de caste dont ma pauvre tante est si simplement pourvue. Elle tient ferme dans sa résolution de ne plus paraître à Rundsorf.

– Elle en veut à Bianca qui a dérogé à ses yeux en s’associant à l’exploitation du garde général. Ensuite, elle craint peut-être de se trouver forcée à de fréquents rapports avec les Düntz.

– Eh bien ! il me semble qu’elle n’a que de l’estime et de la reconnaissance à avoir en vers M. Düntz ?

– Et du remords peut-être... Ignorez-vous que M. Düntz l’a jadis demandée, en mariage, et qu’elle l’a profondément blessé par la manière presque insultante dont elle l’a refusé ?

– Par exemple ! dit Walther d’un ton d’extrême surprise. Cette circonstance m’était en effet entièrement inconnue. Pauvre M. Düntz, il

tombait bien en s'adressant à l'orgueilleuse grande dame qu'a toujours été Franziska de Lëndau, si bonne au fond, capable de tant de dévouement, mais aveuglée par ses préjugés... Oui, je m'explique maintenant son caractère un peu sombre parfois, un peu étrange, murmura-t-il pensivement.

Wilma se baissa et reprit le panier qu'elle avait de nouveau posé à terre.

— Anna doit attendre ses raisins avec impatience. Montez-vous à Nunsthel, comte ! Vos sœurs doivent s'y trouver ainsi que mon père et Ladislas. Nous y avons tous déjeuné aujourd'hui pour tenir compagnie à Anna et à Lucia.

— Je monte, naturellement. J'ai hâte de faire ratifier nos fiançailles par votre cher et bon père... Bianca a toujours la belle mine que j'ai admirée à mon dernier séjour ici ?... Et les petites ?

— Les petites ! Elles vous en voudraient si vous parliez ainsi devant elles ! Oubliez-vous qu'Helena vient d'atteindre ses dix-huit ans, et que Constance va en avoir dix-sept ?

– C’est exact ! dit-il en riant. Malgré leurs robes longues, je les vois toujours toutes petites filles... Et ce petit fluet de Guntram a dix-neuf ans. Je l’ai vu en passant, il m’a chargé de tous mes souvenirs affectueux pour vous. Dans une dizaine de jours, il sera ici, bien heureux de revoir son cher Runsdorf. Sa vocation d’ingénieur s’affirme de jour en jour, ses professeurs font de lui le plus grand cas. Et voici comment la race des Lëndau se transforme, prend place dans le mouvement moderne, donne à la patrie sa part de travail et de science.

– Oui, c’est toute une évolution. Constance manifeste un goût très prononcé pour les occupations ménagères ; on la trouve sans cesse à la ferme modèle d’Anna. Helena, par exemple, me paraît la plus intellectuelle de la famille ; elle a de fort remarquables dispositions littéraires. Figurez-vous qu’elle nous a déclaré l’autre jour que son rêve serait de s’occuper de journalisme et d’œuvres sociales !

Walther se mit à rire.

– Ô mânes de mes ancêtres, que dites-vous de cela ! Un comte de Lëndau médecin, un autre ingénieur, l'une de vos descendantes fermière, une seconde journaliste, une troisième échangeant son nom contre celui d'un simple bourgeois. Car ne pensez-vous pas qu'il est temps de donner Bianca à ce pauvre Heinrich ? Elle a vingt-quatre ans, c'est un âge fort raisonnable, et maintenant elle n'entrera pas tout à fait sans le sou dans sa nouvelle famille, ce dont sa fierté aurait été un peu gênée ! Mais le garde général, par discrétion, ne fera pas les avances le premier, et je le comprends d'autant mieux maintenant que vous m'avez révélé ce qui s'est passé entre ma tante et lui. Il faut donc que je m'en mêle si je veux voir heureux ma petite Bianca et mon ami Heinrich.

XVI

Ils prirent la route de Nunsthel, délicieusement ombragée, rayée de bandes lumineuses par le soleil qui perçait le feuillage. Une paix majestueuse régnait sur ce coin de la forêt, troublée seulement par l'envol d'une fauvette ou le bruissement produit par le passage d'un lièvre dans les fourrés.

Walther demandait des nouvelles de tous, et Wilma lui parlait du vieux Heintz, alité de la veille et fort souffrant, de Hans Muller, chargé d'un poste de confiance dans l'exploitation vinicole, et qui s'acquittait de sa tâche à la satisfaction générale, du bon professeur Berdeck, complètement revenu de ses préventions et célébrant maintenant sur tous les tons la gloire de son noble élève.

Ils atteignirent ainsi Nunsthel. La vue d'une dizaine de chevaux tenus en main par des

piqueurs, à l'entrée de la demeure du garde général, dénotait la présence, à l'intérieur, de l'archiduc et de sa suite.

— Nous allons passer par la petite porte, dit Wilma.

Walther n'objecta rien, et, ayant tourné la palissade enlierrée, ils entrèrent dans le jardin.

— Voilà justement mon père, Lucia et Ladislas ! dit joyeusement Wilma.

Le professeur et les deux jeunes gens se trouvaient sous un berceau de chèvrefeuille et de roses. Ladislas, debout, lisait à haute voix. Il avait toujours sa belle tête d'autrefois, mais non plus malade maintenant. De même sa taille s'était développée, en demeurant encore un peu frêle.

Son père et Lucia semblaient l'écouter avec une religieuse attention. La seconde fille du garde général était demeurée le vivant portrait de son père, et cette merveilleuse beauté se trouvait rehaussée par une simplicité extrême, une bonté candide et douce qui se lisait sans détour dans les beaux yeux bleus tout semblables à ceux de

Conrad Düntz.

Wilma et le comte étaient arrivés à quelques pas du berceau sans que le lecteur ni ses auditeurs les eussent aperçus. Walther s'arrêta, en murmurant :

– Peut-être pourrions-nous, du même coup, faire trois mariages ! Voilà deux enfants qui me semblent destinés l'un à l'autre.

Wilma eut un sourire ému en regardant Ladislav et Lucia.

– Ceux enfants, vous dites bien... Lui a vingt et un ans et elle seize. Ils sont encore bien jeunes pour fonder une famille, il me semble. Mais dans un an ou deux cette charmante petite Lucia deviendra certainement ma sœur.

Ladislav s'interrompit tout à coup ; il leva la tête et eut une exclamation joyeuse...

– Père, voilà le comte de Lëndau !

Walther s'avança, les mains tendues ; il y eut de joyeuses effusions. Puis le comte se tourna vers Wilma qui s'appuyait, souriante et radieuse, à l'un des montants du berceau. Il lui prit la main

en disant d'un ton vibrant de bonheur :

– Mon cher professeur, j'ai adressé tout à l'heure à mademoiselle Wilma une demande à laquelle elle a bien voulu répondre, par un consentement, à condition que celui-ci soit ratifié par vous... Monsieur le professeur, voulez-vous que le comte de Lëndau devienne votre fils ?

Trois exclamations de surprise joyeuse lui répondirent... Le professeur, éperdu d'allégresse, saisit les mains de Walther et les serra en balbutiant :

– Monsieur le comte... mon cher enfant, est-ce possible !... Oh ! oui, je vous la donne avec bonheur, ma Wilma, mon trésor ! Je sais qu'elle sera heureuse près de vous...

– Oh ! combien je suis content, mon cher Walther ! s'écria Ladislas radieux. Vous serez mon frère, à moi qui vous aime tant !... Et notre Wilma mérite bien ce bonheur !

Quant à Lucia, elle avait tout simplement sauté au cou de Wilma, en entremêlant ses baisers de félicitations. Puis, avec la vivacité qui

lui était coutumière, elle s'élança au-devant d'Anna et de Bianca qu'elle apercevait sortant de la maison avec Helena et Constance. Joyeusement, elle leur lança la nouvelle, et, quelques instants plus tard, les fiancés se voyaient entourés, embrassés, félicités avec chaleur.

– Ce sera bientôt votre tour, Bianca chérie, murmura Wilma à l'oreille de son amie.

La jeune fille rougit et regarda son frère. Celui-ci eut un gai sourire d'encouragement, qui fit rayonner le doux visage de Bianca.

– Voilà donc pourquoi je ne voyais pas venir mes raisins ! s'écria Anna en riant. Heureusement, Son Altesse vient d'arriver... Donnez-moi votre panier, chère Wilma, je vais le présenter ainsi, l'archiduc aimant fort à être servi rustiquement lorsqu'il se trouve en dehors de la cour.

– Si vous le permettez, nous allons vous accompagner, ma fiancée et moi, dit Walther.

Wilma le regarda avec stupéfaction.

– Accompagner Anna !... là-bas ! Et pourquoi donc ?

– Accordez-moi des aujourd’hui l’obéissance que vous devrez à votre seigneur et maître, et laissez-vous conduire aveuglement, ma chère fiancée, dit-il avec un sourire malicieux. N’ayez crainte, je n’exigerai rien de terrible, j’espère que vous n’aurez jamais à me considérer comme un tyran...

Tout en parlant, il lui présentait son bras sur lequel elle appuya la main. Ils s’éloignèrent, précédés, par Anna qui emportait les raisins.

Wilma s’arrêta tout à coup. Au détour de la maison, elle venait d’apercevoir un groupe de chasseurs et d’amazones devant les fenêtres du grand salon.

– Mais enfin, pourquoi me conduisez-vous là. Walther ? murmura-t-elle en retirant involontairement sa main.

Le comte la prit et la posa de nouveau sur son bras.

– Ceci est l’étiquette, Wilma... Êtes-vous donc

si timide ? dit-il en riant. L'archiduc Albert est aussi bon, aussi paternel que son père, et quant à ceux qui l'entourent, ils n'auront qu'égards et respects pour la fiancée du comte de Lëndau. D'ailleurs, il est trop tard pour reculer, on nous a vus.

Tous les yeux étaient en effet tournés vers les deux jeunes gens, et ces physionomies exprimaient une surprise intense, en même temps qu'une ardente curiosité. Deux immenses prunelles noires, surtout, s'attachaient avec une sorte d'avidité haineuse, de colère passionnée, sur la belle jeune fille qui s'appuyait au bras du comte de Lëndau.

Dans l'ouverture de la porte-fenêtre la plus proche apparurent deux hautes silhouettes : l'archiduc, bel homme grisonnant, à la physionomie grave et sympathique, et le garde-général en grande tenue. Derrière eux, se montrait le visage fort vieilli du baron de Holberg.

Les chasseurs et les amazones s'étaient écartés, formant une sorte de petite haie entre

laquelle passèrent Walther et Wilma. L'archiduc eut une exclamation joyeuse.

– Ah ! mon cher comte, quelle bonne surprise ! Personne ici ne comptait vous voir avant un ou deux mois ! s'écria-t-il en tendant la main au jeune homme qui s'inclinait profondément.

– J'ai eu la possibilité de venir plus tôt, Altesse. J'avais une grande hâte de me trouver à Runsdorf... Votre Altesse Impériale veut-elle me permettre de lui présenter ma fiancée, mademoiselle Wilma Lienkwicz ?

Une surprise extrême apparut sur la physionomie du prince. Quant à Conrad Düntz, il eut le sourire d'un homme qui reçoit une nouvelle attendue...

Instantanément, l'archiduc avait repris sa présence d'esprit. Il félicita avec grâce les fiancés, et parut à la fois étonné et charmé de l'aisance remarquable, des façons absolument distinguées de cette « petite bourgeoise » ainsi que la qualifiaient secrètement les courtisans que la nouvelle de ces fiançailles paraissait stupéfier.

Ce qui ne les empêcha pas, du reste, d'entourer un peu après le comte et Wilma, et d'offrir à la jeune fille des congratulations empressées. M. de Holberg et sa fille, seuls, se tenaient à l'écart. Malgré toute leur habitude du monde, ils dissimulaient avec peine la rage sourde qui les saisissait en voyant s'effondrer leurs espérances.

– Quel merveilleux raisin ! s'écria l'archiduc en apercevant tout à coup le panier qu'Anna avait déposé sur une table du jardin. Mademoiselle Lienkwicz, nous serions charmés si vous acceptiez de nous en faire les honneurs ?

Wilma s'inclina gracieusement et se dirigea vers la table.

Wilhelmine avait rougi de colère en voyant accorder à celle qu'elle haïssait cette marque de bienveillance princière, visiblement destinée à honorer la fiancée du noble et célèbre praticien. Elle se glissa doucement derrière le groupe formé par Walther, le garde général et Heinrich qui venait de survenir. Wilma vit tout à coup devant elle ce joli visage contracté par la fureur.

– Je ne vous ai pas encore complimentée, mademoiselle, dit-elle d'un ton bas, un peu sifflant. Vous êtes prodigieusement habile... Il est certain qu'il valait mieux attendre. Il y a quelques années, le comte de Lëndau vous aurait faite comtesse, mais vous seriez demeurée pauvre. Aujourd'hui, il est illustre et riche, comblé d'honneurs, c'est le moment propice... et vous l'avez saisi...

Wilma, devenue pourpre devant cette attaque inconcevable, laissa glisser à terre la grappe qu'elle venait d'enlever de la corbeille... Et soudain elle sentit la colère monter en elle, l'antipathie pour cette jeune femme, chrétiennement refoulée, l'envahir de nouveau. Sa belle tête eut un mouvement de fierté indignée.

– Vraiment, madame, votre père et vous me donnez une étrange idée de la politesse en usage dans votre monde ! dit-elle d'un ton quelque peu dédaigneux. Voici la seconde fois que vous vous attaquez à moi de cette manière assez... lâche, car il est évident que vous ne vous risqueriez pas à

me parler ainsi en présence de mon fiancé... Peut-être êtes-vous incapable de croire à une affection désintéressée. Il est donc inutile que je vous fasse connaître les raisons qui m'ont déterminée à accueillir la demande du comte de Lëndau, raisons fort éloignées, de celles que vous me supposez.

Madame de Steffau eut un rire bas, plein de raillerie.

– Me croyez-vous si naïve ! Oseriez-vous soutenir que vous auriez épousé Walther de Lëndau si – admettons cette hypothèse – il se fût trouvé pauvre, dépouillé de son titre, déconsidéré, – mettons déshonoré !

Wilma pâlit. Une vision effrayante passait soudain devant ses yeux. Oh ! si elle savait, cette créature haineuse, combien cette hypothèse se trouvait proche de la vérité !

– Oui, je vous l'affirme, dit-elle fermement, même pauvre, même déshonoré, j'aurais mis ma main dans la sienne, parce que je sais qu'il est le plus noble cœur, l'âme la plus délicate, la plus chevaleresque que j'aie rencontré sur la terre.

La baronne secoua vivement sa tête brune.

– Eh bien ! je ne vous crois pas ! répéta-t-elle d'un ton rageur. Vous jouez la simplicité, le désintéressement, oh ! à merveille ! Vous auriez fort bien réussi dans la carrière du théâtre. Peut-être y auriez-vous songé si ce naïf docteur ne s'était décidé à tomber dans le piège habilement tendu.

Le ton insultant de la jeune femme mit cette fois un terme à la patience de Wilma. Elle ouvrait la bouche pour une réplique mordante destinée à couper court à une attaque acharnée... Une voix brève, ironique, dit tout à coup derrière elle :

– Il me semble, madame, que vous empêchez mademoiselle Lienkwicz d'accomplir sa tâche de ménagère. Me serait-il permis de connaître le sujet de cette intéressante conversation ?

Walther, tout en parlant, s'avancait entre la baronne et Wilma... Madame de Steffau rougit et pinça violemment les lèvres. Wilma, dont le teint était empourpré par l'émotion, se pencha pour ramasser la grappe tombée.

– Elle est un peu endommagée, fit observer le comte en voyant la jeune fille essayer d'enlever le sable qui couvrait les grains. C'est malheureux, elle est superbe... La faute en est à la baronne qui vous a fait sans doute une révélation sensationnelle, car vous aviez l'air d'une personne stupéfaite... ou plutôt irritée.

Il était évident que, tout en causant là-bas, cet impitoyable observateur n'avait rien perdu de leurs jeux de physionomie.

Les doigts nerveux de Wilhelmine tourmentaient le manche de sa cravache, tandis que son regard se détournait des yeux perspicaces qui le scrutaient. Quant à Wilma, elle sortait paisiblement les belles grappes dorées et les disposait sur une assiette sans paraître pressée de donner à Walther l'éclaircissement demandé.

M. de Holberg appela sa fille, et celle-ci s'éloigna avec empressement. Walther se pencha vers Wilma.

– Cette folle vous a-t-elle encore blessée par ses propos inconséquents et mauvais ? demandait-il d'un ton à la fois irrité et inquiet.

– Oui, un peu... mais tout cela ne vaut pas la peine de s'en occuper, répondit-elle en souriant.

Le comte enleva délicatement la grappe que tenait Wilma, la posa sur la table et prit les mains de la jeune fille entre les siennes.

– Regardez-moi, dit-il d'un ton sérieux. Je vais deviner dans ces yeux-là ce que vous a dit madame de Steffau... à savoir que vous aviez intrigué, longuement manœuvré, pour arriver à ce mariage... et encore que vous ne m'épousiez que pour mon titre et ma position.

– Oui, c'est exact, déclara-t-elle avec un sourire tremblant. Je ne sais ce que j'ai pu faire à cette jeune femme pour qu'elle me déteste ainsi, depuis le premier jour où je l'ai connue.

Un sourire un peu moqueur entrouvrit les lèvres de Walther.

– Ma chère fiancée, mademoiselle de Holberg avait été plus perspicace que beaucoup d'autres. Elle avait deviné, ou pressenti, ce que Walther de Lëndau ne s'avouait pas encore à lui-même, et aujourd'hui elle voit toutes ses craintes réalisées,

et ses espérances détruites. Mais je ne supporterai pas qu'elle vous fasse porter la peine de sa désillusion et de sa colère. Allons maintenant offrir à son Altesse les raisins de Runsdorf.

Tous deux se dirigèrent vers l'archiduc qui avait refusé de s'asseoir et causait avec le garde général. Il était sans doute question de Wilma, car en apercevant la jeune fille tous deux s'interrompirent, et le prince dit en souriant :

– Il paraît que vous n'ignorez pas le latin ni le grec, mademoiselle, et que vous êtes aussi entendue à conduire une maison, qu'instruite au-delà de la moyenne des jeunes personnes ? Je félicite doublement le comte de Lëndau d'avoir su si bien choisir. Vous êtes d'ailleurs d'une famille de savants. Je possède dans ma bibliothèque une remarquable étude historique due à Martin Lienkwicz, votre grand-père, m'a dit le garde général.

– Et le professeur Adrian Lienkwicz ne le cède en rien à son père, dit Conrad Düntz. Puisque Votre Altesse aime les lectures historiques, elle me permettra de lui faire remettre un volume qui

l'intéressera et la mettra à même de juger de l'érudition et du style charmant de mon ami.

– J'accepte avec plaisir, mon cher Düntz ; je suis friand de lectures sérieuses... Comte de Lëndau, je vais annoncer votre mariage à l'archiduchesse. Attendez-vous à recevoir un de ces jours une invitation à lui présenter votre fiancée et son père, que je serai moi-même charmé de connaître.

Walther s'inclina en murmurant un remerciement. Dans le clan des courtisans, on jetait des regards d'envie à cet heureux mortel qui jouissait des faveurs princières sans avoir jamais fait un geste ni prononcé une parole pour les obtenir... Et cette gloire entourant le jeune praticien rejaillissait sur celle qu'il avait choisie pour en faire sa compagne, cette jeune fille charmante et incontestablement distinguée, tout à fait digne de porter une couronne comtale... n'était son origine roturière !

Ce fut à qui s'empresserait d'accepter les raisins que présentait gracieusement Wilma. Madame de Steffau, seule, refusa, avec une froide

politesse.

– Vous faites fi des produits de Runsdorf madame ? dit Walther, qui causait à quelques pas d'elle avec Heinrich Düntz.

– Mais aucunement. Ils sont remarquables, et particulièrement appréciés de tous, probablement en raison de l'inattendu, du piquant de cette exploitation surgissant sur un sol jusque-là si obstinément réfractaire au travail et à l'industrie, répondit la baronne d'un ton railleur.

Walther eut un petit sourire ironique.

– N'est-ce pas, c'est fort original ? dit-il tranquillement. On voit d'étranges nouveautés dans ce vieux Runsdorf, et les Lëndau deviennent véritablement tout à fait modernes.

– Mais ils perdent leur prestige en s'embourgeoisant ainsi ! dit Wilhelmine âprement.

– Comment, madame, niez-vous que le professeur de Lëndau en soit dépourvu ? fit-il d'un ton railleur.

Elle fronça les sourcils, comprenant qu'elle

venait de dire une sottise.

– Ce n'est plus la même chose... Vous rentrez là dans la règle commune avec un peu plus de célébrité, voilà tout... À propos, je ne vous ai pas encore félicité. Votre décision a été inattendue pour beaucoup, mais pas pour moi. Vous vous mettez là de grands ennuis sur les bras, avec vos tantes qui vont vous en vouloir à mort.

– Peut-être pas tant que cela, du moins ma tante Franziska. Mais en tout cas, malgré mon extrême affection pour celle-ci, il me serait impossible de lui sacrifier, sans raison aucune, celle que j'ai choisie entre toutes depuis si longtemps.

– Oh ! je m'étais bien doutée qu'elle arriverait à ses fins ! dit-elle rageusement.

– Évidemment... et même vous le laissiez un peu trop voir, répliqua-t-il.

Elle devint pourpre et s'éloigna brusquement. Un peu après, l'archiduc donna le signal du départ.

– Allons, voilà une petite corvée de finie,

n'est-il pas vrai, Wilma ! dit joyeusement le comte après avoir vu disparaître les visiteurs. Mais cette présentation ne se pouvait éviter, un jour ou l'autre. Avec l'archiduc seul, ce serait tout plaisir. Seulement, il y a cette bande curieuse et malveillante qui entoure toujours ces pauvres princes ! Enfin, il faut s'y accoutumer et mépriser les propos de ces gens-là... Je vais vous quitter un instant, Wilma, car je voudrais parler à M. Düntz.

Ils échangèrent un sourire et un regard entendu, puis Walther se dirigea vers le garde général.

– Pourriez-vous m'accorder un instant d'entretien, mon cher monsieur Düntz ?

– Mais tant qu'il vous plaira ? répondit Conrad Düntz avec un cordial empressement.

Ils s'éloignèrent tous deux et gagnèrent le bureau du garde général. L'entretien dura assez longtemps, et, un peu après, Walther de Lëndau mettait la main de Bianca dans celle d'Heinrich, en disant avec une gaieté émue :

– Comme Wilma et moi, vous avez bien

mérité ce bonheur par votre patience, mes chers amis.

Ce soir-là, au repas de fiançailles improvisé par Anna, Ladislas et Lucia rayonnaient en voyant peut-être dans ce jour l'aube d'un autre où ils seraient les héros de la fête. Et sur la belle physionomie du garde général régnait la calme satisfaction du père de famille qui voit réalisé le bonheur de son enfant.

XVII

L'air lourd, chargé de menaces d'orage, entraît par les fenêtres largement ouvertes, de fugitifs rayon de soleil, perçant les nuages sombres, se jouaient sur les tentures soyeuses et claires, sur les meubles laqués, sur les merveilles d'art qui ornaient la chambre de la princesse Olgoff.

La vieille dame, vêtue d'un peignoir de lainage blanc, était étendue sur une chaise longue. Elle avait eu quinze jours auparavant une attaque, accompagnée d'un fort dérangement mental, et le docteur avait cru devoir faire appeler sa nièce. Mais elle semblait maintenant tout à fait remise. Ses yeux conservaient, sous les paupières, un peu tombantes, leur éclat accoutumé, ses mouvements paraissaient aussi faciles qu'auparavant, sa voix n'avait rien perdu de ses inflexions autoritaires en s'adressant aux femmes de chambre attentives à son appel dans la

pièce voisine... À peine pouvait-on constater, à de longs intervalles, une sorte d'altération de cette intelligence si bien constituée.

La chanoinesse était debout à quelques pas d'elle, sur le balcon. Ses yeux en traitement se trouvaient couverts d'un bandeau noir... Un peu penchée, elle offrait son front à la caresse de l'air brûlant qui lui apportait, de la vallée et du jardin, des exhalaisons de résine et de foin coupé mêlées au parfum capiteux des fleurs décorant à profusion les parterres. Machinalement, ses doigts avaient cueilli une des énormes roses thé qui escaladaient le balcon et la pétrissaient sans pitié.

– Laisse donc cela, Franziska ! Tu sais que je ne puis supporter de voir détruire les fleurs ! dit la princesse avec impatience.

La chanoinesse laissa tomber la rose, meurtrie et en partie effeuillée. Un sourire légèrement railleur avait entrouvert ses lèvres. Elle se retourna vers sa tante en disant tranquillement :

– Je vous prie de m'excuser, mais je ne m'étais même pas aperçue que je tenais cette

fleur. Vous avez un cœur compatissant, ma tante.

Il y avait, dans cette dernière phrase, une ironie subtile que perçut la princesse. Ses lèvres eurent une crispation sardonique.

– Pour les fleurs, oui... Je m'en suis toujours entourée, j'en ai fait mes amies de tous les instants... Quand à l'humanité, c'est autre chose. Sur ce point-là, je n'ai pas le cœur très tendre... Sophie !

Une femme de chambre apparut au seuil de la pièce.

– Ramassez cette pauvre chose et jetez-là dehors, que je ne la conserve pas indéfiniment sous les yeux... Eh bien ! ne comprenez-vous pas, sottie créature ? dit-elle durement en voyant que la servante ne trouvait pas aussitôt l'objet de l'ordre donné... Maintenant, fermez la porte ! ajouta-t-elle lorsque Sophie s'éloigna. Assieds-toi, donc, Franziska il est très désagréable de voir entre le jour et moi cette grande forme sombre, bien peu réjouissante, conviens-en.

– Mais je puis dès ce soir reprendre le train,

ma tante, dit la chanoinesse, très calme, tout en s'avançant et en cherchant à tâtons le dossier d'un siège.

– Là... plus près... c'est cela. Ce doit être intolérable d'avoir cet affreux bandeau noir... Non, je ne veux pas que tu repartes encore. J'ai été vraiment fort souffrante, et en ces circonstances il est préférable d'avoir près de soi une parente. Or, tu es la seule maintenant, Franziska. Les autres ne comptent plus pour moi.

Un nuage couvrit le beau front de la chanoinesse.

La vieille dame poursuivit d'un ton âpre :

– Il paraît que les deux mariages se célèbrent demain, à Runsdorf. Le savais-tu, Franziska ?

La chanoinesse inclina affirmativement la tête.

– Qui te l'a dit ?

Elle hésita une seconde, puis répondit résolument :

– J'ai rencontré hier Walther et Bianca, dans la forêt.

– Et tu leur as parlé ?

Le ton de la princesse était dur, presque menaçant. Mais la chanoinesse redressa la tête d'un mouvement hautain.

– Naturellement, je n'ai jamais cessé d'être en relations avec Walther, et quant à Bianca, je conserve envers elle une trop grande affection pour lui garder rancune de sa décision... la meilleure qu'elle pût prendre, peut-être.

Une expression de stupeur, bientôt remplacée par l'indignation, jaillit du regard de la vieille dame.

– Je ne me trompe pas... tu as bien prononcé ces inconcevables paroles ?... La meilleure !... Une Lëndau épousant un Düntz !... Et lui aussi, Walther, agit sans doute au mieux en faisant comtesse cette institutrice ?

– S'il voit là à la fois son devoir et son bonheur, il a raison.

– Ce qui veut dire que Franziska de Lëndau acceptera pour sa nièce cette plébéienne ? dit la princesse en se redressant sur sa chaise longue.

– Peut-être, répondit tranquillement la chanoinesse.

Les mains de la vieille dame se crispèrent sur la couverture de satin blanc.

– Te voilà saisie de la même démente, toi que je croyais si bien pénétrée de l’amour de nos glorieuses traditions ! Quelle influence a donc pu te transformer ainsi, alors qu’il y a deux ou trois ans encore tu te révoltais à la pensée que ton neveu exerçait la médecine, comme le premier bourgeois venu ?

– Quelle influence ! Celle de la souffrance morale. Depuis longtemps, elle sapait cet orgueil de caste si violent en moi, mais je me débattais, je ne voulais pas être vaincue. Ces deux dernières années, j’ai vécu dans une retraite presque absolue et réfléchi loyalement devant Dieu. Je pense maintenant ! que j’ai fait fausse route.

La vieille dame se pencha un peu, une expression mauvaise sur la physionomie.

– Dois-je croire ce que m’a dit un jour Otto ?... Que M. Düntz t’a demandée en mariage, que tu

l'as refusé avec indignation... mais que tu as pleuré après ?

La chanoinesse devint très pâle, ses mains eurent un violent frémissement...

– Et quand cela serait ? dit-elle d'un ton altier. Il est bien permis, après avoir accompli ce que l'on croit son devoir, d'en ressentir l'amertume et de céder un instant à la faiblesse !

– Évidemment, bien qu'une Lëndau doive se trouver au-dessus de ces sentimentalités-là. Mais d'après un mot prononcé par toi tout à l'heure, on croirait que tu regrettes...

– D'avoir blessé par mon orgueil la fierté de l'homme le plus estimable que j'ai connu, d'avoir repoussé le moyen de rendre ma vie utile... d'avoir brisé à la fois mes espérances de bonheur et celles d'un être chevaleresque loyal et bon entre tous, dit la chanoinesse d'une voix brisée.

– De telle sorte que si le passé renaissait, Franziska de Lëndau deviendrait Madame Düntz ?

Les mains de la chanoinesse se joignirent sur

sa jupe noire ; elle pencha un peu la tête en murmurant doucement :

– Je crois que oui.

La princesse se laissa retomber sur ses coussins. Une effrayante expression de colère et de haine animait son visage, réellement hideux en cet instant... Cependant, elle dit avec un calme surprenant :

– Il me semble que désormais votre place est à Runsdorf...

– C'est également mon avis, ma tante, répondit la chanoinesse en se levant. Puis-je vous demander de sonner pour ma demoiselle de compagnie ?

La princesse agita violemment la sonnette... puis elle tourna vers sa nièce ses yeux où passait une expression un peu étrange.

– Nous ne nous reverrons plus, naturellement... J'aime mieux cela, tu ressembles trop à ta mère. Elle était belle comme toi, Paola... Paola !

Elle eut un rire perçant, bizarre, qui fit tressaillir douloureusement sa nièce.

– Je ne vois pas en quoi ce cher et triste souvenir peut éveiller votre gaieté, ma tante ! s'écria la chanoinesse d'un ton indigné.

– Ma gaieté ?... Mais je ne suis pas gaie du tout ! J'ai même pleuré... pour Eberhard aussi. Je les ai beaucoup regrettés... beaucoup, beaucoup !

Elle eut de nouveau le même rire étrange, dont l'oreille de la chanoinesse se sentit comme déchirée.

– Taisez-vous, ma tante ! s'écria-t-elle presque violemment. Je doute que vous ayez beaucoup regretté qui que ce soit, fût-ce votre mari ou votre frère...

– Arnulf ?... Non, il manquait d'énergie, il aurait fini par devenir fou comme sa femme, et, dès lors, il était dangereux comme elle. Sa mort volontaire m'a évité bien des ennuis.

Elle parlait tranquillement, d'une voix mordante, mais ses yeux bleus luisaient d'une manière singulière.

– Que voulez-vous dire ?... s'écria la chanoinesse en étendant les mains vers elle.

La vieille dame eut un soubresaut, ses doigts tremblants se promenèrent quelques secondes sur son front...

– Mais rien... rien du tout ! dit-elle âprement.
Va-t-en... va-t-en !

La porte s'ouvrait, laissant apparaître la jeune fille, sévèrement vêtue de noir, qui servait de demoiselle de compagnie à la chanoinesse depuis que la faiblesse de sa vue lui interdisait de sortir seule... La princesse répéta :

– Va-t-en... Nous n'avons plus rien de commun.

– Quoi que vous fassiez, nous aurons toujours dans les veines le même sang... et je prierai pour vous, ma tante, dit à voix basse la chanoinesse en s'inclinant pour la saluer.

Le visage de la princesse eut une épouvantable crispation, ses yeux étincelèrent...

– Je n'ai que faire de tes prières ! fit-elle durement. Tu sais que nous n'avons plus, depuis longtemps, les mêmes croyances... heureusement pour moi, car elles m'auraient fort embarrassé

dans mon existence ! Adieu... Et dis à Walther que je les renie tous, que je les hais tous, lui, sa sœur, sa fiancée... oui, tous !

Elle prononça ces derniers mots avec une violence extraordinaire, où semblaient jaillir toute la colère mauvaise qui l'animait...

La chanoinesse s'éloigna sans rien répliquer, pressentant que des raisonnements ne pourraient agir sur cette nature dont jamais encore, comme en ce jour, il ne lui avait été donné de connaître l'injustice et l'âpre orgueil.

Un quart d'heure plus tard, la chanoinesse, appuyée au bras de sa demoiselle de compagnie, sortait du chalet et prenait la route de Runsdorf. Elle se sentait lasse et brisée, mais elle ne voulait pas demeurer plus longtemps dans cette demeure d'où venait de la chasser la sœur de son père. Des mots, prononcés par la princesse, lui martelaient l'esprit, d'étranges idées fatiguaient son cerveau. Mais il fallait peut-être attribuer ces phénomènes à l'étouffante lourdeur de l'atmosphère.

– Quelqu'un vient devant nous, dit-elle tout à coup. Voyez-vous qui c'est, Marie ?

– Je crois reconnaître le comte de Lëndau, madame, avec une jeune personne, sans doute mademoiselle Lienkwicz.

Le visage un peu crispé de la chanoinesse se détendit. Elle hâta le pas, tandis que Walther et Wilma l'ayant aperçue, agissaient de même.

– Ma tante, je suis si heureux de vous rencontrer ! dit le comte en portant à ses lèvres la main qu'elle lui tendait avec le geste un peu hésitant d'une aveugle.

– Moi aussi, mon cher enfant. Écoute, veux-tu m'accorder l'hospitalité à Runsdorf ? Je t'expliquerai tout à l'heure...

– Avec bonheur, ma tante. Vous serez toujours là chez vous, vous le savez bien.

– Merci, mon cher enfant. Marie, retournez au chalet, faites emballer ce qui m'appartient, je l'enverrai chercher plus tard, venez ensuite me retrouver à Runsdorf.

– Mais qu'y a-t-il, ma tante ? demanda Walther lorsque la jeune fille se fut éloignée.

La chanoinesse étendit les deux mains vers

Wilma qu'elle devinait debout près de son fiancé.

– Tout d'abord, permettez à votre future tante de vous embrasser, ma chère enfant, dit-elle avec douceur. Je suis heureuse du bonheur de Walther, du vôtre aussi, si bien mérité.

– Vous ne m'en voulez donc plus, madame ? murmura Wilma, toute rose de joie en approchant son front des lèvres de la chanoinesse.

– Non, mon enfant, et j'approuve Walther d'avoir suivi, dans son choix, uniquement son cœur et sa raison unis... Si d'autres avant lui avaient agi ainsi, bien des remords leur seraient épargnés !

Un soupir souleva sa poitrine... Elle reprit d'une voix lente :

– Je vous approuve, mes enfants, et c'est pourquoi me voici hors du chalet, dont désormais je ne dois plus franchir le seuil.

Et, en quelques mots, elle résuma la scène qui venait de se passer dans la chambre de la princesse Olgoff.

– Cette malheureuse femme gardera son

orgueil intact jusqu'au dernier soupir ! dit Walther avec irritation. Enfin, je préfère que tout soit définitivement rompu entre vous... Désormais, nous vous aurons toute à nous, chère tante Franziska.

– Nous étions si tristes de penser que vous manqueriez à notre mariage ! dit la voix émue de Wilma.

La chanoinesse eut un petit frémissement.

– J'y assisterai, mais à l'écart... Quel bel effet je produirais avec ceci ! dit-elle avec un sourire forcé, en désignant son bandeau noir.

– Ma tante, je ne vous ai jamais connue de coquetterie...

– Oh ! il n'est pas question de cela ! fit-elle avec un mouvement d'épaules. Mais je jetterais une note trop sombre dans la réunion, je t'assure, Walther... N'insiste pas, mon cher enfant, je le préfère ainsi. Mais, j'y pense, j'ai maladroitement interrompu votre promenade. J'aurais dû garder Marie...

– Oh ! nous allions à Nunsthel, seulement pour

dire quelques mots sans importance à Heinrich et à Anna pour la cérémonie de demain. C'était un but, voilà tout... Prenez mon bras, ma tante, nous allons retourner à Runsdorf. Mes sœurs vont être si heureuses !

– N'est-ce pas Guntram et Ladislas que j'aperçois dans ce chemin de traverse ? dit Wilma lorsqu'ils se furent un peu engagés sur la route de Runsdorf.

– Oui... et il y a même avec eux le professeur Berdeck.

Quelques minutes plus tard, les deux groupes se rejoignaient. La chanoinesse ouvrit les bras à son neveu, le futur ingénieur.

– Tante, vous voulez donc bien ?... murmura Guntram.

– Oui, sois un homme utile et bon, comme ton frère, Guntram, dit-elle gravement. J'ai reconnu que vous aviez tous raison, mes enfants... Monsieur Ladislas, j'ai été bien heureuse d'apprendre votre parfaite guérison, ajouta-t-elle avec une bienveillance gracieuse en tendant sa

main au jeune homme qui la baisa respectueusement.

– Je dois une infinie reconnaissance à mon cher Walther, madame, dit-il avec émotion. Sans lui, peut-être serais-je encore cloué dans mon fauteuil.

– Oui, car nous sommes tous des ignorants près de notre illustre maître ! s'écria le professeur Berdeck d'un ton enthousiaste. Il a fait faire à la science médicale un pas immense...

– Allons, mon cher professeur, taisez-vous, interrompit Wilma en souriant. Le comte de Lëndau est partout ailleurs accablé d'éloges, laissez-le au moins s'en reposer ici, car il finirait peut-être par s'en enorgueillir, et vous lui feriez peut-être perdre ainsi un de ses plus rares mérites...

– Entendez ma sage fiancée ! s'écria Walther, moitié riant, moitié ému. Ne serai-je pas un homme privilégié de l'avoir désormais près de moi pour me rappeler à la pensée de ma fragilité, si la griserie des honneurs m'en éloignait ?... Que regardes-tu, Guntram ?

– J’aperçois un homme qui accourt là-bas...
On dirait Ernst... Oui, c’est bien lui.

– Y a-t-il donc quelque chose de nouveau à Runsdorf ? murmura Wilma, déjà inquiète.

Ils avancèrent tous en hâtant le pas. Bientôt, ils se trouvèrent à portée de voix du domestique du Runsdorf, tout rouge de sa course.

– Qu’y a-t-il, Ernst ? s’écria le comte.

– Heintz vient d’avoir une crise terrible, Votre Seigneurie, et le père André m’envoie chercher le professeur Berdeck.

– J’y vais moi-même... Nous nous retrouverons au château, ajouta-t-il en s’adressant à ceux qui l’entouraient.

Il s’éloigna d’un pas hâtif... La chanoinesse, qui avait pris le bras de Wilma, dit pensivement :

– Sa carrière, telle qu’il la comprend surtout, est une existence d’abnégation... La vie de sa femme devra y participer aussi, Wilma.

– Je le sais, madame, et c’est là une des grandes causes de mon bonheur. Le voir bon, utile, dévoué, et à mon tour me dévouer à l’aider

de tout mon faible pouvoir dans sa grande tâche, ne faire avec lui qu'un cœur et qu'une âme, parce que nous avons une même foi et que notre confiance réciproque est absolue... dites, n'est-ce pas là le véritable bonheur, madame ?

La main qui s'appuyait sur le bras de Wilma eut un tressaillement.

– Oui, c'est le bonheur ! murmura la chanoinesse d'une voix brisée. Le bonheur dans le devoir... l'unique, le vrai ! L'orgueil en a éloigné d'autres, à qui désormais ne demeure que le remords et le... regret.

*

Un peu avant le déjeuner, Wilma monta dans la chambre de Heintz. Le père André, assis au chevet du malade, égrenait lentement un rosaire. Il se leva en apercevant la jeune fille, et ce mouvement fit tourner la tête à Heintz.

Une contraction passa sur le visage ravagé du vieillard. Mais son regard n'avait plus l'acuité

désagréable qui impressionnait toujours un peu Wilma : il était adouci, et en même temps dépouillé de l'expression inquiète, presque hagarde, qu'y avait remarquée la jeune fille les jours précédents, en venant prendre des nouvelles du vieillard et lui apporter quelques douceurs, tâche de charité qui lui semblait pénible, connaissant ce qu'était en réalité cet homme. Cependant jamais Heintz n'avait pu surprendre sur sa physionomie quelque chose de sa répugnance instinctive.

– Comment allez-vous, Heintz ? demanda-t-elle en se penchant vers lui après avoir salué le père André.

– Oh ! je m'en vais, mademoiselle ! répondit-il. J'ai bien cru ce matin que c'était fini. Aussi j'ai eu peur...

Il eut un violent frisson.

– J'ai supplié M. le comte de me dire si tout espoir était perdu. Il a fini par m'avouer qu'il le croyait... Alors j'ai demandé le Père...

Sa tête se tourna vers le prêtre qui le

considérait avec une douceur pensive.

– Oui, et vous voilà maintenant en règle avec Dieu, Heintz. Ne vous trouvez-vous pas heureux.

– Oh ! oui !... mais j'ai encore peur, mon Père ! murmura-t-il. J'ai été si coupable... et si endurci, pendant tant d'années !

– Une autre l'est encore plus que vous, Heintz, et celle-là, la malheureuse, ne manifeste pas de repentir ! dit Wilma d'un ton grave.

Le maigre corps du vieillard eut un soubresaut.

– Est-ce que vous sauriez, par hasard ?... balbutia-t-il.

– Oui, je sais tout, depuis longtemps. Vous avez été grandement coupable, Heintz, mais n'avez-vous pas obéi surtout aux instigations d'une autre ?

– Oui, elle a tout dirigé... Le comte Arnulf se laissait mener par elle comme un enfant, moi je subissais également l'ascendant de cette intelligence unie à une dissimulation extraordinaire. Elle haïssait son frère Eberhard,

elle convoitait sa fortune, car elle aimait le luxe avec passion. Le comte Arnulf, après des prodigalités insensées, se trouvait à la veille de la ruine. Elle en profita pour lui souffler son détestable projet... Il résista un peu, puis céda... et je fus chargé de l'exécution. La comtesse Luba avait découvert peu de temps auparavant le plan du lac et le secret pour en détourner les eaux... Nous convînmes de nous en servir afin de dissimuler toute trace du crime... Et ainsi fut fait, mon maître et sa sœur partagèrent la fortune, sauf une somme de cinquante mille couronnes, mis en réserve dans la grotte souterraine. Au moment de sa mort, mon maître avait dépensé sa part et même entamé la réserve... Depuis, J'y ai puisé de temps à autre, lors des plus pressants embarras d'argent de mes maîtres, et à l'insu de ceux-ci je payais peu à peu les créanciers. Je devinais que le comte Otto, malgré sa légèreté, aurait eu sur ce point, beaucoup plus de scrupules que son père, et, quand au jeune comte Walther, c'était bien autre chose !... J'ai pris la dernière somme voilà déjà des années, une nuit où avait lieu à la cour une grande fête. Madame la chanoinesse y étant,

je me trouvais plus libre...

– Je vous ai vu, interrompit Wilma.

– Vous m’avez vu ?... Eh bien ! vous avez de la chance que je ne m’en sois pas douté, car sans cela...

Il frissonna et joignit ses mains décharnées.

– Que de crimes !... Et pourtant, jusqu’à ces derniers jours, je n’avais jamais eu l’ombre d’un remords. J’étais aveuglé par mon idolâtrie pour la race des Lëndau. Par mon attachement passionné pour mon maître Arnulf, par ma haine secrète contre le comte Eberhard. J’en étais arrivé à trouver légitimes ce crime et le vol de cette fortune, au détriment du jeune Boleslas, héritier de son oncle... Qu’est-il devenu encore, celui-là ! Il était bon, aimable et doux, je le détestais parce qu’il était le neveu de celui que j’avais tué...

– Peut-être la comtesse Luba n’est-elle pas étrangère à cette disparition ? fit observer Wilma.

– Je n’ai jamais eu connaissance qu’elle ait tramé quelque chose contre lui... mais enfin cela se peut, elle en était capable...

Le père André était jusque-là demeuré silencieux, une expression de pitié infinie dans le regard qu'il attachait sur le vieillard. Il s'avança et posa sa main sur celle de Heintz.

– Il est inutile de laisser accuser d'une faute de plus celle qui a déjà sur la conscience un si formidable poids, dit-il gravement. La comtesse Luba n'a pas cherché à nuire à Boleslas Lienkwicz, celui-ci est parti volontairement après avoir deviné de quel crime s'étaient rendus coupables ceux près de qui il vivait, et qui semblaient si noblement agir aux yeux du monde en faisant donner à cet orphelin désormais sans un pfenning à lui. Boleslas ne pouvait plus, demeurer près de ceux qui avaient haï et fait mourir son bien-aimé père adoptif. Il a fui avec la complicité du père Hulken ; il a vécu en (...) chez le frère de celui-ci, prêtre également..

– Et puis ? interrogea Heintz dont le regard voilé ne quittait pas le saint vieillard.

– Et puis, il devint missionnaire, acheva le père André.

– Vous êtes Boleslas Lienkwicz ? balbutia

Heintz.

Le prêtre inclina affirmativement la tête. Wilma eut une exclamation de stupeur.

– J'en avais l'idée ! murmura Heintz. Ces yeux bleus si doux, ce son de voix... oui, tout cela me rappelait quelque chose...

– Boleslas Lienkwicz ! dit Wilma, toute frémissante.

– Oui, Boleslas, votre cousin, un peu éloigné, mais bien réel. Je suis le dernier de la branche émigrée à Java, et, en cette qualité, je possède de vieux papiers de famille qui témoignent de nos liens de parenté en même temps que notre descendance d'une race de chevaliers, noble et valeureuse.

– Pourquoi n'avez-vous jamais dénoncé les coupables ? demanda la voix haletante de Heintz.

– Je n'avais aucune preuve ; les Lëndau étaient puissants, on aurait traité mes dires d'imaginaires enfantines... Plus tard, j'aurais pu faire au moins lever des doutes. Mais j'étais alors volontairement dépouillé de tout, et je trouvais

peu conforme avec mon caractère de prêtre de jeter la honte et la douleur dans une famille ignorante du crime...

– Voici quelqu'un ! interrompit Wilma. Je crois reconnaître le pas de Walther... Mon Père, qu'il ne soupçonne jamais !...

– Soyez tranquille, mon enfant...

C'était en effet le comte de Lëndau. Il venait prendre des nouvelles de Heintz et en même temps chercher sa fiancée.

Le P. André les regarda pensivement s'éloigner. En se retournant, il rencontra les yeux de Heintz, un peu voilés.

– Elle rendra mon jeune maître heureux, murmura le vieillard. Savez-vous que je les détestais, ces Lienkwicz, parce que j'avais dans l'idée qu'ils étaient de la même famille que vous, et cette pensée me donnait une méfiance... Mon Père, j'ai peur ! dit-il avec un violent frisson.

– De quoi, mon pauvre ami ? dit doucement le prêtre en lui prenant la main.

– D'eux tous... Rudolph, mon maître Arnulf,

le comte Eberhard, la belle comtesse Paola... Ils sont là-bas, si bien conservés sous cette eau !... Et la petite femme de chambre a toujours sur le cou la marque de mes dix doigts...

Il se tordait dans une sorte de convulsion. Le P. André lui versa entre les lèvres quelques gouttes d'un cordial préparé par Walther, et peu à peu le malheureux se calma.

Alors le prêtre s'assit près de lui, et, avec une onction véritablement pénétrante, se mit à parler d'espérance, d'amour et de pardon au meurtrier de son oncle Eberhard.

XVIII

La double cérémonie nuptiale s'était accomplie avec une grande simplicité. Dans la chapelle de Runsdorf, le P. André avait béni les deux couples qu'entouraient seulement des amis intimes – sauf le chambellan de l'archiduc, représentant son maître au mariage du comte de Lëndau, et trois ou quatre grands personnages envoyés dans ce même but par d'autres souverains.

Après le déjeuner, servi dans une immense salle à manger du château, les hôtes du seigneur de Runsdorf avaient gagné les salons, sévères et riches, décorés pour la circonstance de feuillages et de fleurs. Les jeunes mariées, couronnées de myrtes et de fleurs d'oranger, recevaient les félicitations des invités, tandis que Walther se voyait très entouré, très complimenté pour la décoration d'un ordre très recherché, rarement

accordée en dehors des membres de familles souveraines, et envoyée le matin même, par une attention délicate de l'empereur.

La physionomie sérieuse du comte s'éclairait d'un sourire joyeux, sa voix avait des vibrations d'allégresse, mais il était certain que la satisfaction d'amour-propre n'entraît pour rien dans ce visible contentement. Il suffisait, pour en trouver la raison véritable, de voir le regard heureux dont Walther de Lëndau suivait sa jeune femme, si charmante dans sa blanche toilette dont la longue traîne accentuait la noblesse et l'élégance de sa taille.

Il parvint enfin à la rejoindre. Elle leva vers lui ses yeux bleus rayonnants.

– N'oublions pas que nous avons promis à ma tante de l'aller voir après le repas, Wilma.

– Allons maintenant, Walther, car ensuite il sera temps de nous préparer pour le départ.

Il prit sa main et la glissa sous son bras... Comme ils traversaient le dernier salon, le professeur Berdeck et le garde général vinrent à

eux.

– Hé quoi ! nous quittez-vous déjà ? s'écria le premier. À peine a-t-on pu vous voir et vous complimenter, madame la comtesse !

Wilma lui tendit les deux mains en riant gaiement.

– Vous en aurez tout le loisir lorsque vous viendrez nous voir à Vienne, mon bon professeur.

– Car nous comptons sur vous, ajouta cordialement Walther. Nous avons choisi une très grande maison, afin de pouvoir y recevoir à la fois tous nos parents et nos plus chers amis, au nombre desquels vous êtes.

Une larme brilla dans les yeux du vieillard.

– Merci, mon cher comte... Oui, je suis votre vieil ami, dévoué jusqu'à la mort, et j'accepte votre invitation. J'ai encore bon pied bon œil, malgré mes quatre-vingt-dix ans... On m'a dit que Madame la chanoinesse demeurerait à Runsdorf avec les jeunes comtesses ?

– Oh ! provisoirement ! J'espère bien la décider à nous rejoindre à Vienne, cet hiver.

Le visage de Conrad Düntz eut une rapide crispation. D'un geste machinal, sa main se mit à tourmenter la poignée de son épée.

– Elle est bien fatiguée, bien changée, continua le comte. Je crains qu'elle ne perde complètement la vue...

Il s'interrompit en apercevant Guntram qui arrivait d'un pas pressé.

– Le comte Hulmitz se retire, Walther, et il a auparavant une communication à te faire de la part de Son Altesse Impériale.

Walther eut un léger geste d'ennui.

– J'y vais. Rendez-vous toujours près de ma tante, Wilma, je vous rejoins bien vite.

Il s'éloigna, suivi du professeur et du garde général, tandis que la jeune femme ouvrait la porte du vestibule.

Elle eut un mouvement de recul. La porte donnant sur le perron était ouvert, et sur le seuil venait de surgir une apparition singulière : une femme grande, mais courbée, vêtue de lainage blanc, la tête couverte d'une mantille de dentelle.

Des yeux brillants, étranges, visiblement égarés, étincelaient dans un visage flétri, d'une affreuse laideur. Ce visage, Wilma ne l'avait vu qu'une fois, derrière une vitre, mais elle le reconnaissait, et il lui semblait soudain que le sang glaçait dans ses veines à l'aspect de cette créature néfaste, criminelle...

Elle, la princesse Olgoff, paraissait frappée de surprise en voyant apparaître, dans la pénombre du vestibule désert, cette jeune femme vêtue de satin blanc, couronnée des fleurs nuptiales. Mais ce fut un saisissement très fugitif.

Elle s'avança soudain d'un pas chancelant, en tenant Wilma sous son regard brûlant ; sa main s'étendit, toucha le bras de la jeune femme...

Wilma eut un frisson d'horreur, elle recula.

– Ne me touchez pas, madame ! s'écria-telle.

– Si, je te toucherai, créature misérable, intrigante, qui t'es introduite par ruse dans la noble maison de Lëndau ! haleta haineusement la vieille dame. Je te toucherai pour te réduire en miettes... Rien ne m'a résisté, je les ai tous

brisés...

Wilma eut un mouvement d'effroi. Précipitamment elle ferma la porte du salon. La princesse eut un rire satanique.

– Tu as peur que Walther m'entende ?... Qu'il vienne, au contraire, je lui montrerai comment on arrive au but, comment on fait litière de vains scrupules...

– Elle est folle ! pensa Wilma en remarquant l'expression de plus en plus singulière du regard de la vieille dame. Elle est capable de dévoiler tout, dans cet état d'inconscience.

– Oui, appelez Walther, je veux le voir, lui lancer au visage mon mépris ! s'écria la princesse avec une exaltation croissante.

– Taisez-vous ! dit Wilma en lui saisissant le bras.

Elle voulait l'entraîner au dehors, mais la vieille dame résistait furieusement. Tout à coup elle se calma et dit d'une voix sèche :

– Conduisez-moi au lac... Je veux le voir une dernière fois.

Que faire ! Résister à cette femme visiblement insensée, c'était attirer d'un instant à l'autre l'attention de Walther et de tous ceux qui étaient là... Céder, c'était risquer de se trouver seule avec cette créature sans raison...

– Allons vite ! dit la princesse. Je veux voir le lac... ou bien Walther.

Cette femme, dans sa démente conservait sa méchanceté raffinée ; il lui restait une suffisante lueur de raison pour trouver ce qui pouvait décider Wilma.

Coûte que coûte, il fallait l'emmener d'ici. Après, à la grâce de Dieu !

– Venez ! dit Wilma d'un ton résolu.

La vieille dame la suivit le long des couloirs sombres, elles traversèrent des pièces depuis longtemps inhabitées, et se trouvèrent enfin dans une des chambres donnant sur le lac.

– Ouvrez ! ordonna la princesse.

Wilma tira à elle les contrevents et ouvrit la porte-fenêtre. Ce devait être là l'ordinaire passage de Heintz lorsqu'il venait à la chapelle,

c'était par là en tous cas que Wilma l'avait vu s'éloigner un soir...

La princesse écarta brusquement la jeune femme et se dirigea en chancelant vers le lac.

Un soupçon terrible jaillit dans l'esprit de Wilma... Cette insensée n'allait-elle pas imiter son frère Arnulf dans sa criminelle folie ?

La jeune femme s'élança, elle se trouva en même temps que la princesse sur le bord de l'eau... La vieille dame tourna vers elle un visage crispé, hideux, où les yeux brillaient d'un feu sauvage.

– Je l'aime, ce lac noir... Il garde bien les secrets. Ceux que j'ai haïs sont là, disparus pour toujours. Eberhard... et Paola, qui avait surpris le secret de la mort de notre aîné. C'est moi qui l'ai jetée ici, dans le gouffre d'où l'on ne revient pas. Arnulf y est aussi, le pauvre fou qui n'a pu supporter la disparition de cette petite Paola... Oui, on irait les retrouver là, si on savait ! dit-elle avec un éclat de rire sauvage.

– Pas si haut !... Taisez-vous, balbutia Wilma

saisie d'horreur devant ce cynisme.

– Me taire ? Je m'en fais gloire, au contraire ! Une Lëndau doit agir autrement qu'une bourgeoise et renverser sans pitié tout ce qui fait obstacle à sa juste fierté... Vous entendez, folle qui avez prétendu à l'honneur de porter notre nom...

– L'honneur ! s'écria Wilma, emportée hors d'elle-même par l'intraduisible mépris qu'exprimait le ton de la vieille dame. Sachez, madame, que si Walther de Lëndau n'avait pas noblement réparé les fautes de ses aïeux par son travail et sa charité ; jamais Wilma Lienkwicz n'aurait accepté pour époux le petit-fils d'un voleur, le petit-neveu d'une criminelle...

– Ah ? misérable... rugit la vieille dame.

Sa main s'étendit pour saisir Wilma, mais la jeune femme recula brusquement...

Une forme sombre s'élança de l'appartement occupé par la chanoinesse, celle-ci apparut devant sa tante...

– Te voilà aussi ! grinça la princesse, pourpre

de fureur. Va rejoindre ta mère, ma belle Franziska !

Avant que sa nièce eût pu faire mouvement, elle lui avait saisi le bras. Avec une force décuplée par la folie, elle la précipita dans le lac en jetant un rire épouvantable auquel répondit le cri d'horreur de Wilma.

Ce cri s'en alla, par la porte demeurée ouverte, résonner dans les corridors où s'avançaient Walther avec le garde général et Heinrich, qui l'accompagnaient jusque-là en causant... tous trois s'élançèrent.

Au bord du lac, Wilma luttait contre la princesse Olgoff, tandis que la chanoinesse se débattait dans l'eau sombre...

Walther s'élança vers sa femme, Conrad Düntz et son fils se précipitèrent vers le lac... mais le père y fut le premier et se jeta à l'eau sans une seconde d'hésitation.

Quelques minutes plus tard, la chanoinesse évanouie, était ramenée sur le sol. Walther et Heinrich s'occupaient de maintenir la vieille

dame, folle furieuse.

– Laissez-moi !... Bourreaux, je vous défends de me toucher ! Je suis Luba de Lëndau, j'ai droit de vie et de mort... Je veux envoyer cette Wilma dans le tombeau... là... et Franziska aussi... Elle m'a dit qu'elle épouserait Conrad Düntz... À l'eau ! comme Paola, comme Eberhard ! C'est moi qui les ai tués tous...

Sa face devenait violette, ses yeux semblaient sortir de leurs orbites... Elle s'affaissa tout à coup, frappée de congestion.

Walther, livide, laissa aller le corps sur le sol. Il se tourna vers sa femme, plus blanche que sa robe nuptiale... Pauvre Wilma, ce qu'elle avait tant redouté venait de se produire ! Le soupçon de la vérité entraînait dans l'âme de son mari.

Elle se jeta dans ses bras, il la serra étroitement contre sa poitrine, sans une parole... Puis, d'un pas d'automate, il marcha vers la chanoinesse inanimée, et, avec l'aide d'Heinrich, la transporta dans son appartement.

Le garde général les suivit, mais s'arrêta au

seuil du salon rouge.

– Entrez, monsieur Düntz, dit la voix brisée de Wilma. Je vais vous faire envoyer immédiatement des vêtements de Walther...

– Merci, mon enfant, je ne crains pas les suites de ce bain si rapide, et je vais tout simplement retourner à Nunsthal, à pied. Mais je voudrais auparavant savoir ce que pense le comte de Lëndau de... son (...)

Sa physionomie était douloureusement aliénée, il se laissa tomber d'un air accablé sur le fauteuil que lui avança Wilma. Heinrich vint peu après le rejoindre, et la jeune femme gagna la chambre où Walther donnait ses soins à sa tante.

La chanoinesse ouvrit bientôt les yeux, mais elle grelottait, et une expression d'effroi douloureux emplissait ses beaux yeux bruns, dégagés du bandeau demeuré dans le lac. Elle les détourna de Walther en murmurant :

– Oh ! c'est affreux !... c'est affreux !

Le comte s'éloigna pour chercher un médicament, et sa femme le suivit dans la pièce

voisine.

– Walther, y a-t-il quelque danger ?...
demanda-t-elle d'une voix oppressée.

– Je ne puis rien dire encore... Sa santé est délicate depuis quelques années, et il peut se produire des complications... une congestion pulmonaire, peut-être. De plus, son esprit semble frappé... Wilma, comment la princesse Olgoff se trouvait-elle là, avec vous et ma tante ? demanda-t-il d'un ton d'angoisse.

Elle lui prit les mains et les serra avec force.

– Je vous le dirai, Walther... plus tard. Il le faut, maintenant que vous soupçonnez quelque chose... Oh ! j'aurais tant voulu !... s'écria-t-elle dans un sanglot.

– C'est donc une chose bien affreuse ?

– Affreuse, oui... mais qui ne m'empêchera jamais d'être fière de mon noble et loyal Walther ! murmura-t-elle avec ardeur.

La nouvelle du terrible accident dû à la crise de folie de la princesse Olgoff avait été jetée dans les salons par Heinrich, pâle d'émotion. Bianca et ses sœurs s'étaient élancées vers l'appartement de leur tante, le professeur avait rejoint sa fille, tandis que Guntram, Heinrich et Ladislas recevaient les condoléances et les adieux des invités... Et maintenant les salons étaient vides, Lucia et Anna vêtues de rose, erraient comme des âmes en peine dans le décor de la fête, et la conseillère Lehman pleurait silencieusement en murmurant :

– Quelles aventures étranges, se passent dans ce Rundsorf !... Et c'est lui encore, mon pauvre Conrad, qui l'a sauvée !

Vers six heures, la voiture de Nunsthemmena les deux jeunes filles et leur père...

Plus tard, à la nuit, le garde général revint chercher des nouvelles.

– Elle a une congestion pulmonaire, dit Bianca qui vint au devant de lui dans le vestibule.

Walther paraît inquiet... Tenez, le voilà précisément.

Conrad Düntz s'avança précipitamment vers le comte. Celui-ci lui tendit les deux mains.

– Mon cher monsieur Düntz, merci... merci une fois de plus, dit-il avec émotion. Deux fois nous vous devons sa vie.

– Mais vous craignez pour elle ?...

– Oui, mais je ne puis encore me dire positif... Pardonnez-moi de vous laisser, mais je vais voir Wilma. Elle a ressenti après le premier moment les suites de cette terrible secousse et se trouve en proie à une fièvre nerveuse... Mon beau-père est là, dans ce salon. Je vous y rejoindrai tout à l'heure.

Il s'éloigna dans la direction du logis du professeur. Wilma, après cette émotion qui l'avait fortement bouleversée, avait préféré regagner sa chambre de jeune fille, où tout lui était familier, plutôt que de monter au premier étage, dans l'une des pièces luxueuses et solennelles où avaient passé avant elle bien des comtesses de Lëndau.

La jeune femme, revêtue d'un peignoir gris était à demi-étendue sur une chaise longue, près de la fenêtre ouverte par laquelle entrait l'air du soir rafraîchi par une récente pluie d'orage. Elle tourna vers Walther ses yeux un peu fiévreux, où passait une lueur d'angoisse.

C'était l'instant redouté, où il lui fallait jeter la douleur dans ce cœur délicat, dans cette âme chevaleresque, honnête entre toutes. Le secret si bien gardé devrait se dévoiler maintenant, car il voudrait savoir...

Il s'assit près d'elle, s'informa tendrement de sa santé, répondit à ses questions sur l'état de la chanoinesse... puis un lourd silence tomba entre eux. Elle comprenait qu'il ne l'interrogerait pas aujourd'hui, craignant de fatiguer ses nerfs déjà ébranlés... Mais elle était résolue à lui dire tout dès maintenant, l'incertitude étant plus pénible que la dure vérité elle-même.

Et prenant ses mains dans les siennes, elle lui raconta ce qu'elle savait : le meurtre d'Eberhard commis par Heintz, sur l'instigation de la comtesse Luba, avec l'assentiment d'Arnulf, le

partage de la fortune du défunt, les soupçons et la fuite de Boleslas, la mort de Paola, due à celle dont le corps rigide reposait maintenant dans une des chambres de Runsdorf... Walther, livide, l'écoutait sans une parole, et Wilma sentait ses mains se glacer...

– Mais tout est effacé, Walther, tout est réparé par vous ! s'écria-t-elle, frémissante, en rencontrant ce regard empreint d'une inexprimable douleur.

Elle voulait l'attirer à elle mais il se leva soudain, en dégageant ses mains des siennes.

– Et voilà celui que vous, issue d'une honorable famille, avez épousé aujourd'hui !... le petit-fils d'un voleur, d'un meurtrier ! dit-il d'une voix rauque. Mais il vous sera facile de faire annuler notre mariage...

– Walther, êtes-vous fou ? s'écria-t-elle. Ce que je viens de vous apprendre, je le sais depuis longtemps, dès avant votre départ pour Vienne... Et c'est en pleine connaissance de cause que j'ai mis ma main dans la vôtre, car ce n'est pas vous, mon loyal Walther, que je rendrai responsable

des fautes de vos ascendants... pas plus, d'ailleurs, que ne l'a fait un autre en demandant pour son fils la main de Bianca de Lëndau.

– Lui aussi savait ?...

– Oui, et avant moi... Vous ne contesterez pas que celui-là ne s'entende en restions d'honneur. Cependant, il n'a pas hésité à faire le bonheur de son fils, sans se préoccuper des fautes qui ne furent pas vôtres, que vous ignoriez... que nous vous aurions laissé ignorer toujours sans cette malheureuse femme...

« Walther, mon cher Walther, oubliez cette pénible révélation ! Vous réparerez par votre travail, par votre charité, par vos vertus... nous réparerons tous deux, Walther.

– Oh ! dit-il sourdement, j'étais si heureux de partager avec vous mon titre et la vieille gloire de notre maison !... et voilà que tout s'écroule, que je n'ai plus à vous offrir que la honte d'appartenir à une famille souillée de crimes odieux !... Nous qui étions si fiers ! Ô retour de la justice divine ! Que nous reste-t-il de tant d'orgueil, de si écrasant mépris ! J'aimerais mieux être le dernier

ces bûcherons, si ses aïeux étaient d'honnêtes gens, plutôt que de porter le nom de Lëndau !

Wilma se redressa avec vivacité.

– Et qui peut dire qu'il n'existe pas, dans chaque famille, à telle ou telle génération, quelque déshonneur ignoré... quelque crime secret ! Mon pauvre ami, nul, en ce monde, s'il était raisonnable et vraiment chrétien, ne lèverait bien haut la tête et ne serait tenté de mépriser son prochain, car tant de faits demeurent cachés, qui porteraient atteinte à des honorabilités bien établies !... Je vous en prie, ne vous torturez pas le cœur ! Songez que votre Wilma est si fière de vous !... oh ! si fière, voyez-vous, et si heureuse de vous appartenir, de partager tout avec vous... tout, entendez-vous, Walther ?

Elle s'était levée, elle s'avança vers lui, et cette fois il ne s'éloigna pas. Appuyée contre son épaule, Wilma parla doucement de résignation et d'humilité chrétienne à ce cœur atteint par l'une des plus dures épreuves qui puissent assaillir un honnête homme, très fier de la grandeur de sa race, et surtout pénétré de sentiments de loyauté

portés à un degré extrême... Sous l'influence de cette voix si chère, l'immense souffrance perdait quelque chose de son amertume. Walther de Lëndau releva sa tête courbée comme sous un poids accablant...

– Ma Wilma, merci... Merci d'avoir tout fait, depuis si longtemps, pour m'épargner cette souffrance ; merci de m'avoir assez aimé et apprécié pour ne pas craindre de porter ce nom de Lëndau...

– Walther, ne penserez-vous jamais que j'ai passé sur tout par pure ambition ; pour devenir, coûte que coûte, la comtesse de Lëndau, la femme du célèbre médecin ?... murmura-t-elle, saisie d'une soudaine angoisse.

– Jamais !... oh ! jamais ! De vous, je ne crains rien de ce genre, car je vous connais si bien, ma chère Wilma, si droite, si peu préoccupée des honneurs ou des vanités telles que celles-ci, dit-il en désignant tour à tour sa décoration et l'agrafe de diamants, présent de l'archiduchesse à la jeune mariée, que Wilma avait hâtivement déposée une table en se déshabillant. Si vous avez négligé ce

triste passé, c'est que vous avez cru pouvoir aimer assez Walther de Lëndau, pour que cette tâche disparût à vos yeux... c'est que votre conscience vous dit que votre devoir était là, près de ce pauvre grand seigneur, illustre aux yeux du monde, et qui rougirait cependant si l'on savait...

Un coup léger frappé à la porte l'interrompit. C'était Rosine, demeurée comme femme de chambre près de Bianca.

– Qu'y a-t-il, Rosine ? demanda le comte.

– Madame Düntz prévient Votre Seigneurie que madame la chanoinesse s'agite et se plaint beaucoup.

– J'y vais immédiatement... Wilma, combien nous est néfaste cette malheureuse princesse ! murmura-t-il en serrant la main de sa femme. Réussirai-je à sauver, ma pauvre tante ?... Tâchez de prendre un peu de repos, je reviendrai tout à l'heure. Quelle triste fin d'une journée qui s'annonçait si radieuse !

– Que Bianca ne sache pas, surtout !...

– Non, il est inutile qu'elle connaisse jamais ce lamentable secret. Il mourra avec nous... mais il sera lourd à poster ! murmura-t-il en s'éloignant.

XIX

Walther et le professeur Berdeck avaient lutté de tout leur pouvoir contre la mort qui prétendait saisir Franziska de Lëndau ; ils avaient déployé toutes les ressources de leur art... et cependant il leur fallait s'avouer vaincus. Rien, humainement, ne pouvait sauver la dernière victime de la princesse Olgoff.

Le P. André vint l'administrer, et le sacrement des mourants parut procurer un soulagement à la malade. Après un long moment de recueillement, elle fit signe à Wilma et à Walther en ce moment seuls près d'elle.

La veille, malgré l'oppression qui la suffoquait, elle avait exigé que Wilma lui racontât tout ce qui avait trait aux crimes de la princesse et de Heintz. De la porte du salon rouge, où elle se trouvait sans que sa tante ni Wilma s'en fussent aperçues, elle avait entendu

les paroles de l'une et de l'autre ; elle en savait trop maintenant pour que la jeune femme pût lui cacher le secret qui avait déjà déchiré l'âme fière de Walther.

Et certainement cette révélation était, pour l'orgueilleuse Franziska, un martyre bien autrement douloureux que la souffrance endurée par son corps, que la cécité qui voilait maintenant sans retour ses yeux superbes. Le plus habile tortionnaire n'aurait pu inventer un supplice moral comparable à cet écroulement soudain des idoles auxquelles cette belle créature avait sacrifié ses rêves de légitime bonheur, et jusqu'aux reproches de sa conscience.

– Walther, Wilma, j'ai été bien coupable ! dit-elle d'une voix haletante. J'en demande pardon à Dieu... Voilà que ces vanités auxquelles je m'étais attachée se brisent comme du verre... Vous direz à M. Düntz que je le remercie... et que je lui demande pardon.

– Il vous a certainement pardonné, ma tante, car son cœur est si haut, si chrétien ! dit Wilma en serrant sa main brûlante. Je crois qu'il n'a

jamais pu vous oublier tout à fait, chère tante Franziska.

Le visage de la malade s'éclaira un peu.

– Moi non plus... Mais s'il avait su ce qu'était mon père, comme il m'aurait méprisée, dit-elle d'un ton d'horreur.

Elle demeura un long moment silencieuse, et, tout à coup, faisant signe à son neveu de se pencher vers elle :

– Tu le lui diras, Walther... ce sera mon expiation.

– Il le sait depuis longtemps, ma pauvre tante ! murmura le comte.

Elle eut un soubresaut...

– Il le sait !... Oh ! combien il devait railler cette orgueilleuse qui le regardait du haut de ses quartiers de noblesse, alors que lui aurait pu, d'un mot, couvrir de déshonneur sa famille elle-même !... Ah ! pauvres que nous sommes ! murmura-t-elle douloureusement.

Elle demeura silencieuse et tomba dans une sorte de prostration. Bianca et Constance vinrent

peu après remplacer leur frère et leur belle-sœur. Ceux-ci gagnèrent la bibliothèque, Rosine les ayant prévenus que le garde général les y attendait.

– Eh bien ? murmura Conrad Düntz d'une voix changée.

– Elle va nous quitter, mon pauvre ami, répondit Walther en lui serrant fortement les mains, cette fois, votre dévouement n'a pu la sauver. Elle vous remercie, monsieur Düntz, et vous demande pardon.

Le beau visage de Conrad Düntz exprimait une douleur poignante ; sa haute taille, si droite toujours, se courbait un peu comme sous quelque lourd fardeau...

– Vous lui direz que tout est effacé, et que j'aurais avec joie donné ma vie pour sauver la sienne, dit-il sourdement.

Et, refoulant l'immense émotion qui l'envahissait, il serra les mains du comte et de Wilma et sortit précipitamment de la bibliothèque.

– Pauvre ami !... et pauvre tante Franziska ! dit Walther avec tristesse. Je comprends qu'elle n'ait jamais pu se consoler d'avoir, par sa faute, laissé passer le bonheur d'être unie à un tel homme !... Combien nous sommes tous punis aujourd'hui de nos errements passés, ma Wilma !

*

Après la princesse Olgoff, après le vieux Heintz, mort le lendemain de la tragique journée, Franziska de Lëndau avait été emportée hors de la demeure patrimoniale. Toute la noblesse de la contrée était accourue pour suivre le char drapé de blanc couvert de fleurs merveilleuses envoyées par l'aristocratie autrichienne, par des souverains eux-mêmes, qui honoraient ainsi à la fois la haute naissance de la défunte et l'illustre savant qui était son neveu.

On s'était bien un peu étonné, tout d'abord de l'extrême simplicité du service religieux et de tous les détails réglés par le jeune seigneur de

Runsdorf, mais on en avait conclu que les dernières volontés de la chanoinesse l'exigeaient, ou encore que le comte de Lëndau agissait ainsi par originalité, ce qui est tout à fait admis chez un homme célèbre.

L'après-midi de ce même jour, si pénible pour ceux qui avaient aimé la chanoinesse, Walther et sa femme quittaient Runsdorf pour gagner Vienne, après un long crochet à travers le nord de la Bohême, le comte voulant donner un peu de distraction à Wilma, très fatiguée par ces dernières émotions.

– Où est donc Walther ? demanda la jeune femme en apparaissant, toute prête pour le départ, dans le salon où se trouvaient réunis autour du professeur, tout ému de ce premier départ de sa fille, Bianca et son mari, Anna, Lucia et Ladislav et les trois jeunes de Lëndau.

– Je l'ai vu se diriger vers le parc avec le P. André et M. Düntz, répondit Ladislav.

Wilma, ramenant sur son bras son long voile de crêpe, sortit sur la terrasse qui bordait de ce côté le château. Elle longea quelque temps les

allées du parterre à la française, maintenant abondamment garni de fleurs, et pressa un peu le pas en apercevant à la lisière du parc son mari arrêté avec le vieux chapelain et le garde général.

Tous trois regardaient Runsdorf, et la même expression d'intense tristesse se lisait sur leur physionomie.

– Vois ceci, Wilma ! dit Walther en attirant à lui sa femme et en levant la main vers la barrière seigneuriale qui flottait au-dessus du château, Autrefois, sa seule vue me faisait battre le cœur d'orgueilleuse fierté... Qui m'eût dit alors qu'elle cachait tant de honte ?

– Walther, ne pense plus à ce triste passé !

– Si, je le dois ! dit-il fermement. Ce souvenir sera pour moi un antidote inestimable contre l'enivrement de la gloire, si jamais le succès m'y entraînait chaque jour... Mon pauvre vieux Runsdorf, combien de fautes as-tu vues se commettre entre tes murailles !... À propos, mon Père, vous savez que nous avons résolu, Wilma et moi de détruire le plan secret du lac ? J'avais eu d'abord l'idée de voir par moi-même ce qui en

était, mais après réflexion, je me suis rangé à l'avis de ma femme qui trouve préférable de laisser en paix ces pauvres morts, sans aller chercher là d'inutiles et douloureuses émotions.

– Mais n'existe-t-il que ce seul plan ? demanda le garde général.

– Il y en avait un second, celui que possédait la princesse Olgoff ; il fut brûlé par Hans Muller, lorsqu'il était domestique, au chalet. Le secret disparaîtra avec nous.

– Et vous réparerez pour vos ancêtres, mon cher et noble enfant, dit le P. André en posant sa main sur l'épaule de Walther. Bénissez Dieu qui vous accorde cette grande tâche en union avec une épouse chrétienne, dévouée à vous sans réserve.

– Oui, je le bénis, Celui qui m'a sauvé d'un avenir de regrets et peut-être de désespoir ! Sans cette miséricordieuse Providence, nous aurions mené l'existence la plus dénuée, la plus affreuse... celle de l'être qui se sent plein de sève, d'aspirations élevées, et qui se cloue au sol, pauvre chose inerte... Tandis qu'aujourd'hui nous

vivons réellement, nous sommes des hommes enfin, au lieu d'orgueilleuses statues qui semblaient crier à ceux que nous prétendions être nos inférieurs : « Nous sommes d'une autre race que vous... » D'une autre race !...

Il eut un sourire amer qui fit tressaillir Wilma.

– Nous ne nous trompions pas, en effet. Quelque chose nous séparait des honorables familles que nous traitions avec tant de hauteur...

– Walther, tais-toi ! supplia doucement Wilma.

– Oui, cessez de parler ainsi, comte de Lëndau, dit la voix grave de Conrad Düntz. Souvenez-vous pour vous préserver de l'orgueil, mais dites-vous aussi que la valeur et les vertus d'un seul homme peuvent effacer des années de fautes et de crimes. Soyez cet homme, et vous léguerez à vos descendants un nom glorieux, purifié, ennobli à un point que n'ont pu atteindre vos ancêtres.

– Pauvres comtes de Lëndau, ils étaient entravés, emprisonnés dans leurs préjugés ! dit

pensivement le P. André en enveloppant de son doux regard la vieille demeure illuminée par un chaud soleil d'octobre. Leurs affections les plus légitimes se trouvaient soumises à d'impérieuses règles, leurs aspirations vers une vie utile se voyaient anéanties dès l'enfance par ce principe qu'un être de leur race doit demeurer oisif... et, sous le lourd fardeau de leurs privilèges de castes, ils traînaient souvent une vie morne, semée de douleurs, d'impuissants regrets. Mais il leur fallait quand même redresser la tête, passer impassibles et sereins devant ceux qui les enviaient... Oh ! pauvres, pauvres ! murmura-t-il en joignant ses mains tremblantes.

Le visage pâle, fatigué de Conrad Düntz eut une légère crispation. Ses yeux où passait une lueur douloureuse, se dirigèrent vers le perron du château. Il revoyait sans doute celle qui lui était apparue là, un soir, dans la pâleur argentée de la lune... la fière chanoinesse, royalement belle sous sa lourde parure... Franziska de Lëndau avait suivi sans dévier la règle familiale... à quel prix, ceux qui l'avaient bien connue pouvaient seuls le dire.

Mais elle était morte en reconnaissant le néant des vanités auxquelles tout avait été immolé dans sa famille. La lourde humiliation avait été salutaire, et la chanoinesse était partie résignée, s'offrant comme une victime pour les fautes de sa race, répétant à Walther et à Wilma :

– Ne pleurez pas, je meurs heureuse, car je suis dans la vérité. Je n'ai jamais eu un moment de vrai bonheur sur la terre, mais j'ai espérance que là-haut, après l'expiation, je trouverai cette paix du cœur que je n'ai pu acquérir ici-bas, par ma faute.

Ils pensaient tous en ce moment en regardant Conrad Düntz, immobile et absorbé. Un rayon de soleil enveloppait sa belle tête énergique, et mettait en évidence, dans la chevelure blonde, une large mèche argentée, – la première.

Un bruit de pas pressés se fit entendre, Bianca et Lucia apparurent, faisant signe que l'heure du départ approchait...

Le visage de Conrad Düntz se détendit, s'éclaira soudain, ses mains se tendirent vers sa fille... Et tandis que Lucia appuyait son front

contre l'épaule de son père, toute trace de souffrance s'évanouissait dans le regard du garde général.

– Lui a eu une consolation, murmura Walther à l'oreille de sa femme. Ses enfants lui ont fait oublier sa désillusion... Mais elle, qui a vécu seule, sans devoirs et sans joies familiales !...

*

Sous les rayons rosés du soleil couchant, la bannière blanche et rouge s'inclina, tomba, et disparut. Le jeune seigneur était maintenant loin de Runsdorf.

Dans une salle du château. Guntram étudiait avec ardeur un plan d'hélice perfectionnée. Près de lui, Helena, une lueur méditative dans ses yeux graves, parcourait une étude sur les œuvres sociales. Tout en tricotant diligemment une petite brassière destinée à un enfant pauvre, Constance préparait les menus de la semaine et songeait, avec un sourire joyeux, qu'il faudrait augmenter

le contenu de la grande marmite destinée aux indigents du pays... Sur la route de Runsdorf à Nunsthal, la jeune madame Düntz, appuyée au bras de son mari, l'écoutait développer ses projets d'améliorations sur les terres leur appartenant...

Et Walther de Lëndau, avec sa chère et sage Wilma, s'en allait vers l'action et le travail, le cœur pénétré de reconnaissance envers Celui qui les avait enlevés tous à la pauvreté orgueilleuse et stérile, à la misère dorée où devait lamentablement sombrer leur vieille race.

Cet ouvrage est le 249^e publié
dans la collection *Classiques du 20^e siècle*
par la Bibliothèque électronique du Québec.

La Bibliothèque électronique du Québec
est la propriété exclusive de
Jean-Yves Dupuis.